14e ANNÉE No 167 1er AOUT 1927

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PARIS
3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Littré 12-27
FRANCE : 5 FR. = LE NUMÉRO = ÉTRANGER : 6.50

LIBRAIRIE PLON

LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES

— 9 —

LA TRÈS CURIEUSE VIE DE LAW

Aventurier honnête homme

par

GEORGES OUDARD

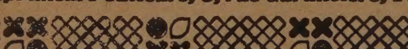
In-16 sur Alfa .. .. 15 fr.

Déjà parus dans cette Collection :

1. **LA PRODIGIEUSE VIE D'HONORÉ BALZAC**, par RENÉ BENJAMIN.. .. .. 16 fr.
2. **LA VIE AVENTUREUSE DE JEAN-ARTHUR RIMBAUD**, par J.-M. CARRÉ.. .. 15 fr.
3. **LA VIE PARESSEUSE DE RIVAROL**, par LOUIS LATZARUS .. .. 15 fr.
4. **LE ROMAN DE FRANÇOIS VILLON**, par FRANCIS CARCO .. .. 15 fr.
5. **LA VIE RAISONNABLE DE DESCARTES**, par LOUIS DIMIER .. .. 15 fr.
6. **LA VIE DOULOUREUSE DE BAUDELAIRE**, par FRANÇOIS PORCHÉ.. .. .. 15 fr.
7. **MON AMI ROBESPIERRE**, par HENRI BÉRAUD. 15 fr.
8. **LA VERIDIQUE AVENTURE DE CHRISTOPHE COLOMB**, par MARIUS ANDRÉ .. .. 15 fr.

LES PETITS-FILS DE PLON & NOURRIT

imprimeurs-éditeurs, 8, rue Garancière, PARIS (6e)



LA TRAHISON DES CLERCS

Le monde souffre du manque de
foi dans une vérité transcendante.
RENOUVIER.

Tolstoï conte qu'étant officier et voyant, lors d'une marche, un de ses collègues frapper un homme qui s'écartait du rang, il lui dit : « N'êtes-vous pas honteux de traiter ainsi un de vos semblables ? Vous n'avez donc pas lu l'Evangile ? » A quoi l'autre répondit : « Vous n'avez donc pas lu les règlements militaires ? »

Cette réponse est celle que s'attirera toujours le spirituel qui veut régir le temporel. Elle me paraît fort sage. Ceux qui conduisent les hommes à la conquête des choses n'ont que faire de la justice et de la charité.

Toutefois il me semble important qu'il existe des hommes, même si on les bafoue, qui convient leurs semblables à d'autres religions qu'à celle du temporel. Or, ceux qui avaient la charge de ce rôle, et que j'appelle les clercs, non seulement ne le tiennent plus, mais tiennent le rôle contraire. La plupart des moralistes écoutés en Europe depuis cinquante ans, singulièrement les gens de lettres en France, invitent les hommes à se moquer de l'Evangile et à lire les règlements militaires.

Ce nouvel enseignement me semble d'autant plus grave qu'il s'adresse à une humanité qui, de son propre chef, se pose aujourd'hui dans le temporel avec une décision inconnue jusqu'à ce jour. C'est ce que je commencerai par montrer.

I

PERFECTIONNEMENT MODERNE DES PASSIONS POLITIQUES

Considérons ces passions, dites politiques, par lesquelles des hommes se dressent contre d'autres hommes et dont les principales sont les passions de races, les passions de classes, les passions nationales. Les personnes les plus décidées à croire au progrès fatal de l'espèce humaine, plus précisément à son acheminement nécessaire vers plus de paix et d'amour, ne sauraient refuser de convenir que, depuis un siècle et de jour en jour davantage, ces passions atteignent, en plusieurs sens et des plus importants, à un point de perfection que l'histoire n'avait jamais vu.

Et d'abord elles touchent un nombre d'hommes qu'elles n'ont jamais touché. Alors qu'on est frappé, quand on étudie par exemple les guerres civiles qui agitèrent la France au XVIe siècle et même à la fin du XVIIIe, du petit nombre de personnes dont elles ont proprement troublé l'âme ; alors que l'histoire est remplie jusqu'au XIXe siècle de longues guerres européennes qui laissèrent la grande majorité des populations parfaitement indifférentes en dehors des dommages matériels qu'elles leur causaient, on peut dire qu'aujourd'hui il n'est presque pas une âme en Europe qui ne soit touchée, ou ne croie l'être, par une passion de race ou de classe ou de nation et le plus souvent par les trois. Il semble que l'on constate le même progrès dans le Nouveau-Monde, cependant qu'à l'extrémité de l'Orient d'immenses collections d'hommes, qui paraissaient exemptes de ces mouvements, s'éveillent aux haines sociales, au régime des partis, à l'esprit national en tant que volonté d'humilier d'autres hommes. Les passions politiques atteignent aujourd'hui à une *universalité* qu'elles n'ont jamais connue.

Elles atteignent aussi à une *cohérence*. Il est clair que, grâce au progrès de la communication entre les hommes, et, plus encore, de l'esprit de groupement, les adeptes d'une même haine politique, lesquels, il y a encore un siècle, se sentaient mal les uns les autres et haïssaient, si j'ose dire, en ordre dispersé, forment aujourd'hui une masse passionnelle compacte, dont chaque élément se sent en liaison avec l'infinité des autres. Cela est singulièrement frappant pour la classe ouvrière, qu'on voit, encore au milieu du XIX[e] siècle, n'avoir contre la classe adverse qu'une hostilité éparse, des mouvements de guerre disséminés (par exemple, ne pratiquer la grève que dans une ville, dans une corporation), et qui forme aujourd'hui, d'un bout de l'Europe à l'autre, un tissu de haine si serré. On peut affirmer que ces cohérences ne feront que s'accentuer, la volonté de groupement étant une des caractéristiques les plus profondes du monde moderne, qui de plus en plus devient, et jusque dans les domaines où on l'attendait le moins (par exemple, le domaine de la pensée), le monde des ligues, des « unions », des « faisceaux ». Est-il besoin de dire si la passion de l'individu s'avive de se sentir ainsi attenante à des milliers de passions semblables à elle ? Ajoutons que l'individu confère une personnalité mystique à l'ensemble dont il se sent membre, lui voue une adoration religieuse, qui n'est au fond que le déification de sa propre passion et n'en accroît pas peu la puissance.

A cette cohérence qu'on pourrait appeler en surface s'ajoute, si l'on peut dire, une cohérence en nature. Par là même qu'ils forment une masse passionnelle plus compacte, les tenants d'une même passion politique forment une masse passionnelle plus *homogène*, où s'abolissent les façons individuelles de sentir, où les ardeurs de tous adoptent de plus en plus une couleur unique. Qui n'est frappé de voir combien, en France, par exemple, les ennemis du régime démocratique (je parle de la masse, non des cîmes) manifestent aujourd'hui une passion peu variée,

peu différente d'elle-même selon celui qui l'exhale ; combien ce bloc de haine est peu affaibli par des manières personnelles et originales de haïr (on pourrait dire : combien il obéit, lui-même, au « nivellement démocratique ») ? combien les émotions dites antisémitisme, anticléricalisme, socialisme, malgré les formes multiples de cette dernière, présentent chacune plus d'uniformité qu'il y a cent ans ; combien les tributaires de chacune d'elles disent plus qu'alors *tous la même chose ?* Les passions politiques semblent s'être élevées à la pratique de la discipline en tant même que passions ; elles semblent observer un mot d'ordre jusque dans le sentir. On voit assez quel surcroît de force elles en acquièrent.

Cet accroissement d'homogénéité s'accompagne, pour certaines d'entre elles, d'un accroissement de *précision* ; on sait, par exemple, combien l'anticapitalisme qui, il y a encore un siècle, était, chez la masse de ses adeptes, une passion forte mais vague, a mieux circonscrit aujourd'hui l'objet de son vouloir, déterminé le point exact où il veut frapper l'adversaire, le mouvement qu'il veut faire pour y réussir ; combien le même progrès s'observe pour l'antidémocratisme. On sait aussi combien une haine, en se précisant, devient plus forte.

Autre perfectionnement des passions politiques. Jusqu'à nos jours je vois, à travers l'histoire, ces passions procéder par intermittence, connaître des sursauts et des répits, des accès et des affaissements : pour les passions de races et de classes, je vois des explosions, assurément terribles et nombreuses, être suivies de longues périodes de calme ou du moins de somnolence ; entre nations, les guerres duraient des années, mais non les haines, en admettant qu'elles existassent. Aujourd'hui, il suffit de jeter les yeux chaque matin sur quelque feuille publique pour constater que les haines politiques ne chôment plus un seul jour. Tout au plus certaines se taisent-elles un moment au profit d'une d'entre elles qui réclame subitement toutes les

forces du sujet ; c'est l'heure des « unions sacrées », lesquelles ne sonnent point du tout le règne d'un amour, mais d'une haine générale qui momentanément en domine de partielles. Les passions politiques ont acquis aujourd'hui cet attribut si rare dans l'ordre du sentiment : la *continuité*.

Arrêtons-nous à ce mouvement par lequel des haines partielles abdiquent en faveur d'une autre plus générale qui tire du sentiment de sa généralité une religion d'elle-même et donc une force toute nouvelle. On n'a peut-être pas assez remarqué que cette sorte de mouvement est un des traits essentiels du XIXe siècle. Non seulement c'est ce siècle qui, à deux reprises, en Allemagne et en Italie, aura vu des haines séculaires de petits Etats s'abolir en faveur d'une grande passion nationale, mais c'est lui (plus exactement la fin du XVIIIe) qui aura vu, en France, la haine de la noblesse de cour et de la noblesse provinciale s'éteindre au profit de la haine de l'une et de l'autre pour tout ce qui n'est pas noble ; la haine de la noblesse d'épée et de la noblesse de robe se fondre dans la même poussée ; la haine du haut et du bas clergé disparaître dans leur haine commune pour la laïcité ; la haine du clergé et de la noblesse s'évanouir au profit de la haine de tous deux pour le tiers ordre ; enfin, de nos jours, la haine des trois ordres entre eux se fondre dans la seule haine des possédants pour la classe ouvrière. La condensation des passions politiques en un petit nombre de haines très simples et qui tiennent aux racines les plus profondes du cœur humain est une conquête de l'âge moderne [1].

Je crois voir encore un grand progrès des passions politiques dans le rapport qu'elles présentent aujourd'hui, chez celui qui en est le théâtre, avec ses autres passions. Alors qu'il semble bien que, chez un bourgeois de l'ancienne

1. Rappelons qu'il y a encore cent ans à peine, les ouvriers français issus de provinces différentes se livraient entre eux, et fort souvent, à des combats sanglants. (Cf. Martin Nadaud, *Mémoires de Léonard*, p. 93.)

France, les passions politiques — bien qu'elles y tinssent beaucoup plus de place qu'on ne croit d'ordinaire — en tenaient pourtant une moindre que la passion du lucre, l'appétit des jouissances, les sentiments de famille, les besoins de vanité, le moins qu'on puisse dire de son homologue moderne c'est que, lorsque les passions politiques entrent dans son cœur, elles y entrent au même taux que les autres. Que l'on compare, par exemple, l'infime place qu'occupent les passions politiques chez le bourgeois français tel qu'il apparaît dans les fabliaux, dans la comédie du moyen-âge, dans les romans de Scarron, de Furetière, de Charles Sorel [1], avec celles qu'elles occupent chez ce même bourgeois peint par Balzac, par Stendhal, par Anatole France, par Abel Hermant, par Paul Bourget (bien entendu, je ne parle pas des temps de crise, comme la Ligue ou la Fronde, où les passions politiques, dès qu'elles tiennent l'individu, le tiennent tout entier). La vérité est même qu'aujourd'hui les passions politiques envahissent, chez ce bourgeois, la plupart des autres passions et les altèrent à leur profit ; on sait si, de nos jours, les rivalités de familles, les hostilités commerciales, les ambitions de carrière, les compétitions d'honneurs sont imprégnées de passion politique ; *politique d'abord*, souhaite un apôtre de l'âge moderne ; politique partout, peut-il constater, politique toujours, politique uniquement [2]. Quel surcroît de puissance acquiert la passion politique en se combinant avec d'autres passions si nombreuses, si constantes et si fortes par elles-mêmes, il suffit d'ouvrir les yeux pour le voir. — Quant à l'homme du peuple, pour mesurer combien le

1. Cf. Petit de Julleville, *la Comédie et les Mœurs en France au moyen-âge* ; André Le Breton, *Le roman au XVIIe siècle.*

2. La nouveauté est surtout qu'on admet aujourd'hui que tout soit politique, qu'on le proclame, qu'on s'en fait gloire. Sinon, il est bien évident que les hommes, boutiquiers ou poètes, n'ont pas attendu l'âge présent pour essayer de se débarrasser d'un rival en le disqualifiant politiquement. Rappelons-nous par quels moyens les concurrents de La Fontaine l'ont empêché pendant dix ans d'entrer à l'Académie.

rapport de ses passions politiques à ses autres passions s'est accru avec l'âge moderne, il suffit de songer combien longtemps toute sa passion, selon le mot de Stendhal, se réduisit à souhaiter 1° de n'être pas tué 2° d'avoir un bon habit bien chaud ; combien ensuite, lorsque un peu moins de misère lui permit quelques vues d'ordre général, ses vagues désirs de changements sociaux furent longs à se transformer en passion, je veux dire à en présenter les deux caractères principaux : l'idée fixe et le besoin de passer à l'action [1]. Je crois pouvoir dire que, dans toutes les classes, les passions politiques atteignent aujourd'hui, chez celui qu'elles possèdent, à un degré de *prépondérance sur ses autres passions* qu'elles n'ont jamais connu.

Le lecteur a déjà nommé un facteur capital des mouvements que nous marquons ici : les passions politiques rendues universelles, cohérentes, homogènes, permanentes, prépondérantes, tout le monde reconnaît là, pour une grande part, l'œuvre du journal politique quotidien et à bon marché. On ne peut s'empêcher de rester rêveur et de se demander s'il ne se pourrait pas que les guerres interhumaines ne fissent que commencer quand on songe à cet instrument de culture de leurs propres passions que les hommes viennent d'inventer, ou du moins de porter à un degré de puissance qu'on n'avait jamais vu, et auquel ils s'offrent de tout l'épanouissement de leur cœur chaque jour dès qu'ils s'éveillent.

Nous venons de montrer ce qu'on pourrait appeler le perfectionnement des passions politiques en surface, sous des modes plus ou moins extérieurs. Elles se sont singulièrement perfectionnées aussi en profondeur, en force interne.

Et d'abord, elles ont singulièrement progressé dans la

1. Ils ne les présentèrent, selon la profonde remarque de Tocqueville, que le jour où un commencement d'amélioration de sa condition invita l'homme du peuple à en vouloir davantage, c'est-à-dire vers la fin du XVIIIe siècle.

conscience d'elles-mêmes. Il est évident qu'aujourd'hui (grandement encore par l'effet du journal) l'âme affectée d'une haine politique prend conscience de sa propre passion, se la formule, se la représente avec une netteté qu'elle ne connaissait pas il y a cinquante ans et dont il n'est pas besoin de dire combien elle l'en avive. Je voudrais à ce propos marquer deux passions que notre temps a vu naître, non certes à l'existence, mais à la conscience, à l'aveu, à la fierté d'elles-mêmes.

La première est ce que j'appellerai un certain *nationalisme juif*. Alors que jusqu'ici les Juifs, accusés en de nombreux pays de constituer une race inférieure ou tout au moins particulière et inassimilable, répondaient en niant cette particularité, en s'efforçant d'en effacer les apparences, en refusant d'admettre la réalité des races, on voit certains d'entre eux, depuis quelques années, s'appliquer à proclamer cette particularité, à en préciser les traits ou ce qu'ils croient tels, à s'en glorifier, à flétrir toute volonté de fusion avec leurs adversaires (voir l'œuvre d'Israël Zangwill, celle d'André Spire, la *Revue juive*). Il ne s'agit pas ici de chercher si le mouvement de ces Juifs n'est pas plus noble que l'application de tant d'autres à se faire pardonner leur origine ; il s'agit de faire observer à celui qu'intéresse le progrès de la paix dans le monde qu'aux orgueils qui dressent les hommes les uns contre les autres notre âge en aura ajouté un de plus, du moins en tant que conscient et fier de soi [1].

L'autre mouvement que j'ai en vue est le *bourgeoisisme*, j'entends la passion de la classe bourgeoise à s'affirmer contre celle qui la menace. On peut dire que jusqu'à nos jours la « haine des classes », en tant que haine consciente et fière d'elle-même, c'était surtout la haine de l'ouvrier contre le monde bourgeois ; la haine réciproque

1. Je parle ici des juifs d'Occident et de classe bourgeoise ; le prolétariat juif n'a pas attendu notre temps pour s'enfoncer dans le sentiment de la particularité de sa race.

s'avouait bien moins nettement ; honteuse d'un égoïsme qu'elle croyait spécial à sa caste, la bourgeoisie biaisait avec cet égoïsme, en convenait mal, même avec soi, voulait qu'on le prît, le prendre elle-même, pour une forme indirecte du souci du bien de tous[1] ; au dogme de la lutte des classes elle répondait en contestant qu'il y eût vraiment des classes, montrant que, si elle sentait son opposition irréductible à son adversaire, elle ne voulait pas convenir qu'elle la sentait. Aujourd'hui, il suffit de songer au « fascisme » italien, à certain *Eloge du Bourgeois français*, à tant d'autres manifestations de même sens[2], pour voir que la bourgeoisie prend pleine conscience de ses égoïsmes spécifiques, qu'elle les proclame en tant que tels, les vénère en tant que tels et comme liés aux suprêmes intérêts de l'espèce, qu'elle se fait gloire de les vénérer et de les dresser contre les égoïsmes qui veulent sa destruction. Notre temps aura vu se créer la *mystique* de la passion bourgeoise, dans son hostilité aux passions de l'autre classe[3]. Là encore, notre âge apporte au bilan moral de l'espèce humaine l'avènement d'une haine de plus à la pleine possession d'elle-même.

Le progrès des passions politiques en profondeur depuis un siècle me semble singulièrement remarquable pour les passions nationales.

D'abord, du fait qu'elles sont éprouvées aujourd'hui par

1. C'est la volonté qu'exprimait encore Benoît XV quand il invitait les pauvres « à se complaire dans la prospérité des personnes plus élevées et à en attendre l'appui avec confiance. »

2. Par exemple, *la Barricade* de M. Paul Bourget, où l'auteur, élève de Georges Sorel, invite la bourgeoisie à ne point laisser au prolétariat le monopole de la passion de classe et de la violence. — Voir aussi André Beaunier, *Les Devoirs de la Violence* (cité par Halpérine-Kaminski, dans sa préface à l'ouvrage de Tolstoï : *La loi de l'amour et la loi de la violence*).

3. « Ce mot qui eût tant fait rire, il y a encore vingt ans, le *sublime bourgeois*, prend pour la bourgeoisie française une plénitude mystique à force de rejoindre les plus hautes valeurs sociales et nationales. » (*Eloge du Bourgeois français*, p. 284).

des masses, ces passions sont devenues *bien plus purement passionnelles.* Alors que le sentiment national, lorsqu'il n'était guère exercé que par des rois ou leurs ministres, consistait surtout dans l'attachement à un *intérêt* (convoitise de territoires, recherche d'avantages commerciaux, d'alliances profitables), on peut dire qu'aujourd'hui, éprouvé (du moins continûment) par des âmes populaires, il consiste, pour sa plus grande part, dans l'exercice d'un *orgueil.* Tout le monde conviendra que la passion nationale, chez le citoyen moderne, est bien moins faite de l'embrassement des intérêts de sa nation — intérêts qu'il discerne mal, dont la perception exige une information qu'il n'a pas, qu'il n'essaye pas d'avoir (on sait son indifférence aux questions de politique extérieure) — qu'elle n'est faite de la fierté qu'il a d'elle, de sa volonté de se sentir en elle, de réagir aux honneurs et aux injures qu'il croit lui être faits. Sans doute il veut que sa nation acquière des territoires, qu'elle soit prospère, qu'elle ait de puissants alliés ; mais il le veut bien moins pour les fruits matériels qu'elle en recueillera (que sent-il directement de ces fruits ?) que pour la gloire qu'elle en tirera. Le sentiment national, en devenant populaire, est devenu surtout l'orgueil national, la susceptibilité nationale [1]. Combien il

1. Précisons bien quelle est ici la nouveauté. Le citoyen, au XVIIe siècle, avait déjà la notion de l'honneur national ; les lettres de Racine suffiraient à le prouver (voir une page significative dans les *Mémoires* de Pontis : liv. XIV) ; mais il s'en remettai au roi du soin de juger ce qu'exigeait cet honneur ; une indignation comme celle de Vauban contre la paix de Ryswick, « qui déshonore le Roi et toute la nation », est un mouvement fort exceptionnel sous l'ancien régime. Le citoyen moderne prétend sentir lui-même ce qu'exige l'honneur de sa nation et il est prêt à s'insurger contre son chef si celui-ci le sent autrement que lui. Cette nouveauté n'a, d'ailleurs, rien de spécial aux nations de régime démocratique ; en 1911, les citoyens de la monarchique Allemagne, jugeant insuffisantes les concessions que la France faisait à leur pays en retour de son abstention au Maroc, s'élevèrent très violemment contre leur souverain qui acceptait ces conditions et, selon eux, faisait litière de l'honneur allemand. On peut affirmer qu'il en serait de même pour la France si elle rede-

est devenu par là plus purement passionnel, plus parfaitement irrationnel et donc plus fort, il suffit pour le mesurer de songer au chauvinisme, forme du patriotisme proprement inventée par les démocraties. Que d'ailleurs, et contrairement à l'opinion commune, l'orgueil soit une passion plus forte que l'intérêt, on s'en convainc si l'on observe combien les hommes se font couramment tuer pour une blessure à leur orgueil, peu pour une atteinte à leurs intérêts.

Cette susceptibilité dont se revêt le sentiment national en devenant populaire est une chose qui rend la possibilité des guerres bien plus grande aujourd'hui qu'autrefois. Il est clair qu'avec les peuples et l'aptitude de ces nouveaux « souverains » à bondir sous l'outrage dès qu'ils croient le ressentir, la paix court un surcroît de danger qu'elle ne connaissait pas quand elle ne dépendait que des rois et de leurs ministres, gens bien plus purement pratiques, fort maîtres d'eux, et assez disposés à supporter l'injure s'ils ne se sentent pas les plus forts [1]. Et de fait, on ne compte plus combien de fois, depuis cent ans, la guerre a failli embraser le monde uniquement parce qu'un peuple s'est cru atteint dans sa dignité [2]. Ajoutons que cette susceptibilité nationale

venait monarchique et que son roi se mît à sentir les intérêts de l'honneur national autrement que ses sujets. C'est ce qui s'est vu, au reste, durant tout le règne de Louis-Philippe.

1. Exemple : l'humiliation d'Olmütz, en 1850, dont on peut affirmer qu'aucune démocratie ne l'eût supportée, du moins avec la philosophie que montra le roi de Prusse et son gouvernement. Ai-je besoin de dire quels autres surcroîts de danger, en revanche, la paix courait avec les rois ? Il suffit de citer le mot de Montesquieu : « L'esprit de la monarchie est la guerre et l'agrandissement. »

2. 1886, affaire Schnœbelé ; 1890, affaire du roi d'Espagne hué à Paris comme colonel de uhlans ; 1891, affaire de l'impératrice d'Allemagne lors de sa traversée de Paris ; 1897, affaire de Fachoda ; 1904, affaire des chalutiers anglais coulés par la flotte russe, etc... — Bien entendu, nous ne prétendons pas que les rois n'aient fait que des guerres pratiques, encore que bien souvent l'allégation de l' « honneur blessé » ne fût chez eux qu'un prétexte ; Louis XIV n'a évidemment pas fait la guerre à la Hollande parce que celle-ci avait frappé une

offre aux chefs des nations, soit qu'ils l'exploitent chez eux ou chez leur voisin, un moyen nouveau et fort sûr de déclencher les guerres dont ils ont besoin ; c'est ce qu'ils n'ont pas manqué de comprendre, comme le prouve amplement l'exemple de Bismarck et des moyens dont il obtint ses guerres contre l'Autriche et contre la France. De ces points de vue il me semble assez juste de dire, avec les monarchistes français, que « la démocratie c'est la guerre », à condition qu'on entende par démocratie l'avènement des masses à la susceptibilité nationale et qu'on reconnaisse qu'aucun changement de régime n'enrayera ce phénomène [1].

Un autre approfondissement considérable des passions nationales est que les peuples entendent aujourd'hui se sentir, non seulement dans leur être matériel, force militaire, possessions territoriales, richesse économique, mais dans leur être *moral*. Avec une conscience qu'on n'avait jamais vue (qu'attisent fortement les gens de lettres), chaque peuple maintenant s'étreint lui-même et se pose contre les autres dans sa langue, dans son art, dans sa littérature, dans sa philosophie, dans sa civilisation, dans sa « culture ». Le patriotisme est aujourd'hui l'affirmation d'une forme d'âme contre d'autres formes d'âme [2]. On sait

médaille injurieuse pour sa gloire. Ce que nous accorderons davantage, c'est que les rois faisaient de temps en temps des guerres de panache, élégances qui semblent de moins en moins tenter les démocraties ; on n'imagine plus la paix du monde troublée par des cavalcades comme celles de Charles VIII en Italie ou de Charles XII en Ukraine.

1. Faut-il rappeler que des guerres déclenchées par la passion publique et contre la volonté des gouvernants se voient fort bien sous des monarchies ; et non seulement sous des monarchies constitutionnelles, comme la guerre de la France contre la Turquie en 1826, mais sous des monarchies absolues : par exemple, la guerre de la succession d'Autriche, imposée à Fleury par un mouvement d'opinion ; sous Louis XVI, la guerre pour l'indépendance américaine ; en 1806, la guerre de la Prusse contre Napoléon ; en 1813, celle de la Saxe. Il semble bien qu'en 1914 la guerre a été imposée à des souverains absolus comme Nicolas II et Guillaume II par des passions populaires qu'ils entretenaient depuis des années et qu'ils n'ont plus pu retenir.

2. « Mais ce qui est bien plus important que les faits matériels, c'est

ce que cette passion gagne ainsi en force interne et si les guerres auxquelles elle préside sont plus âpres que celles que se faisaient les rois, simplement désireux d'un même morceau de terrain. La prophétie du vieux barde saxon se réalise pleinement : « Les patries seront alors véritablement ce qu'elles ne sont pas encore : des personnes. Elles éprouveront de la haine ; et ces haines causeront des guerres plus terribles que toutes celles qui ont été vues jusqu'ici. »

On ne saurait assez dire combien cette forme du patriotisme est nouvelle dans l'histoire. Elle est évidemment liée, elle aussi, à l'adoption de cette passion par des masses populaires et semble avoir été inaugurée, en 1813, par l'Allemagne, laquelle aura été apparemment le vrai instituteur de l'humanité en fait de patriotisme démocratique, si l'on entend sous ce mot la volonté d'un peuple de se poser contre les autres au nom de ses caractères les plus fondamentaux[1]. (La France de la Révolution et de l'Empire n'a jamais songé à se dresser contre les autres peuples au nom de sa langue ou de sa littérature.) Ce mode

l'âme des nations. Parmi tous les peuples, une sorte d'effervescence se fait sentir ; les uns défendent certains principes, les autres des principes opposés. En faisant partie de la Société des nations, les peuples n'abandonnent pas leur *moralité nationale.* » (Discours du ministre des affaires étrangères allemand à Genève, lors de l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations, 10 sept. 1926.) L'orateur poursuit : « Ceci ne doit pas cependant avoir pour conséquence de dresser les peuples les uns contre les autres. » On est surpris qu'il n'ait pas ajouté : « Au contraire. » Combien plus fier, et en même temps plus respectueux du vrai, ce langage de Treitschke : « Cette conscience d'elles-mêmes que prennent les nations et que la culture ne peut que fortifier, cette conscience fait que jamais la guerre ne pourra disparaître de la terre, malgré l'enchaînement plus étroit des intérêts, malgré le rapprochement des mœurs et des formes extérieures de la vie. » (Cité par Ch. Andler, *Les Origines du pangermanisme*, p. 223.)

1. La religion de l' « âme nationale » est évidemment, et logiquement, une émanation de l'âme populaire. D'ailleurs, elle a été chantée par une littérature éminemment démocratique : le romantisme. Il est à remarquer que les pires adversaires du romantisme et de la démocratie l'ont adoptée ; on la trouve constamment dans l'*Action Française.* Tant il est impossible aujourd'hui d'être patriote sans flatter les passions démocratiques.

de patriotisme aura été si peu connu des âges précédents qu'on n'y compte plus les cas de nations admettant dans leur sein la culture d'autres nations, voire avec lesquelles elles furent en guerre, et même la révérant. Rappellerai-je la religion de Rome pour le génie de la Grèce qu'elle avait cru devoir abattre politiquement ? celle des Ataulf, des Théodoric, vainqueurs de Rome, pour le génie romain ? plus près de nous, Louis XIV annexant l'Alsace et ne songeant pas un instant à y interdire la langue allemande ? On voyait même des peuples manifester leur sympathie pour la culture de peuples avec lesquels ils étaient en guerre ou leur proposer la leur : le duc d'Albe s'employant à mettre en sûreté les savants des villes de Hollande contre lesquelles il poussait ses légions ; au XVIII[e] siècle, les petits Etats de l'Allemagne, alliés à Frédéric II contre nous, adoptant plus que jamais nos idées, nos modes, nos littératures [2] ; le gouvernement de la Convention, en pleine lutte avec l'Angleterre, envoyant une députation à cette nation pour l'inviter à adopter notre système métrique [3]. La guerre politique impliquant la guerre des cultures, cela est proprement une invention de notre temps et qui lui assure une place insigne dans l'histoire morale de l'humanité.

Un autre renforcement des passions nationales, c'est la volonté qu'ont aujourd'hui les peuples de se sentir *dans leur passé*, plus précisément de sentir leurs ambitions comme remontant à leurs ancêtres, de vibrer d'aspirations « séculaires », d'attachements à des droits « historiques ». Ce patriotisme romantique est, lui aussi, le propre d'un patriotisme exercé par des âmes populaires (j'appelle ici populaires toutes les âmes gouvernées par l'imagination, c'est-à-dire, au premier chef, les gens du monde et les gens de lettres) ; j'ai idée que lorsque Hugues de Lionne souhaitait pour sa nation l'acquisition de la Flandre ou

2. Cf. F. Brunot, *Histoire de la langue française*, tome V, livre III.

3. Voir à ce propos une belle page d'Auguste Comte, *Cours de Philosophie positive*, 57e leçon.

Siéyès celle des Pays-Bas, ils ne croyaient pas sentir revivre en eux l'âme des anciens Gaulois, pas plus que Bismarck, lorsqu'il convoitait les duchés danois, ne pensait (je ne parle pas de ce qu'il disait) ressusciter le vouloir de l'Ordre teutonique[1]. Quel surcroît de violence cette solennisation de ses désirs apporte à la passion nationale, il suffit pour s'en convaincre de voir ce qu'est devenue cette passion chez les Allemands avec leur prétention de continuer l'âme du Saint Empire germanique et chez les Italiens depuis qu'ils posent leurs volontés comme la résurrection de celles de l'Empire romain[2]. — Inutile de dire si, là encore, les chefs d'Etat trouvent dans la sentimentalité populaire un nouvel et bon instrument pour réaliser leurs desseins pratiques et s'ils savent s'en servir ; qu'on pense, pour n'en citer qu'un récent exemple, au parti que le gouvernement italien a su tirer de l'étonnante aptitude de ses compatriotes à sentir un beau matin la revendication de Fiume comme une revendication « séculaire ».

D'une manière générale, on peut dire que les passions nationales, du fait qu'elles sont exercées aujourd'hui par des âmes plébéiennes, prennent un caractère de *mysticité*, d'adoration religieuse qu'elles connaissaient peu dans l'âme pratique des grands, et dont il n'est pas besoin de dire s'il rend ces passions plus profondes et plus fortes. Là encore, ce mode plébéien du patriotisme est adopté par tous ceux qui pratiquent cette passion, fussent-ils les plus hautains champions du patriciat de l'esprit ; M. Maurras parle, comme Victor Hugo, de la « déesse France ». Ajoutons

1. En vérité, les peuples ne croient pas non plus que leurs ambitions remontent à leurs aïeux ; ignorants de l'histoire, ils ne le croient même pas quand cela est vrai ; ils croient qu'ils le croient ; plus exactement, ils veulent croire qu'ils le croient. Cela suffit d'ailleurs à les rendre féroces, plus peut-être que s'ils le croyaient vraiment.

2. La France est ici en état d'infériorité manifeste par rapport à ses voisins ; les Français modernes ont fort peu la prétention de réincarner les ambitions de Charlemagne ni même de Louis XIV, malgré les proclamations de quelques hommes de lettres.

que cette adoration mystique pour la nation ne s'explique pas seulement par la nature des adorateurs, mais par les changements survenus dans l'objet adoré ; outre le spectacle autrement imposant que jadis de leur force militaire et de leur organisation, on conçoit que, lorsqu'on voit les Etats modernes faire indéfiniment la guerre alors qu'ils n'ont plus d'hommes et subsister de longues années quand ils n'ont plus d'argent, on soit porté à croire, pour peu qu'on ait l'âme religieuse, qu'ils sont d'une autre essence que les êtres naturels.

Je marquerai encore un grand surcroît de puissance advenu, en ce dernier demi-siècle, au sentiment national : je veux parler de plusieurs passions politiques très fortes qui, originairement indépendantes de ce sentiment, sont venues de nos jours s'incorporer à lui. Ces passions sont : 1° le mouvement contre les Juifs ; 2° le mouvement des classes possédantes contre le prolétariat ; 3° le mouvement des autoritaristes contre les démocrates. On sait que chacune de ces passions s'identifie aujourd'hui avec le sentiment national, dont elle déclare que son adversaire implique la négation. Ajoutons que, presque toujours, l'une de ces trois passions comporte, chez celui qu'elle tient, l'existence des deux autres, si bien qu'en général c'est de l'ensemble des trois que la passion nationale se trouve présentement grossie. Ce grossissement est d'ailleurs réciproque et il est clair que l'antisémitisme, le capitalisme et l'autoritarisme témoignent aujourd'hui d'une puissance toute nouvelle par leur union avec le nationalisme. (Sur la solidité de ces unions, je m'expliquerai ailleurs).

Je ne saurais laisser ce perfectionnement moderne des passions nationales sans en noter encore un trait : dans chaque nation, le nombre des personnes qui sentent un intérêt direct à faire partie d'une nation forte est incomparablement plus élevé de nos jours qu'autrefois. Dans tous les grands Etats je vois aujourd'hui, non seulement le monde de l'industrie et des hautes affaires, mais un nombre

considérable de petits commerçants, de petits bourgeois, et aussi de médecins, d'avocats, voire d'écrivains, d'artistes — aussi des ouvriers — sentir qu'il leur importe, pour la prospérité de leurs entreprises personnelles, d'appartenir à un groupement puissant et redouté. Les personnes à même d'apprécier ces sortes de changements conviennent que ce sentiment était loin d'exister, du moins avec la netteté qu'on lui voit aujourd'hui, dans le petit commerce, en France par exemple, il y a seulement trente ans. Chez les hommes de professions dites libérales, il semble plus nouveau encore ; il est assurément nouveau d'entendre couramment des artistes reprocher à leur gouvernement « de ne pas donner assez de prestige à leur nation pour imposer leur art à l'étranger. » Chez les ouvriers, le sentiment qu'ils ont intérêt, au point de vue professionnel, à faire partie d'une nation forte est aussi très récent ; le parti des « socialistes-nationalistes », dont la France seule semble dépourvue, est un sédiment politique tout moderne. Pour les industriels, ce qui paraît nouveau, ce n'est pas qu'ils sentent combien leur intérêt veut que leur nation soit forte, c'est que ce sentiment se transforme aujourd'hui en action, en pression formelle sur leurs gouvernements [1]. Cette extension du patriotisme à base d'intérêt n'empêche certes pas

1. Par exemple, en mai 1914, l'adresse des « six grandes associations industrielles et agricoles d'Allemagne » à M. de Bethmann-Hollweg ; peu différente, d'ailleurs, de celle que rédigeaient déjà en 1815 les métallurgistes prussiens pour signifier à leur gouvernement les annexions qu'il devait faire dans l'intérêt de leur industrie. (Voir Vidal de La Blache, *La France de l'Est*, ch. XIX). Au surplus, certains Allemands s'attachent à proclamer hautement le caractère économique de leur nationalisme. « N'oublions pas, dit un pangermaniste illustre, que l'Empire allemand qui passe généralement, à l'étranger, pour un Etat purement militaire est, de par son origine (*Zollverein*), surtout économique. » Et encore : « Pour nous la guerre n'est que la continuation de notre activité économique en temps de paix, avec d'autres moyens mais par les mêmes méthodes. » (Naumann, *L'Europe centrale* pp. 112 ; 247. Voir tout l'ouvrage.) L'Allemagne semble être la seule, non certes à pratiquer le patriotisme commercial (l'Angleterre le pratique au moins autant et depuis bien plus longtemps) mais à s'en glorifier.

cette forme du patriotisme d'être, comme nous le disons plus haut, beaucoup moins répandue que la forme à base d'orgueil [1] ; elle n'en apporte pas moins un nouveau surplus de force aux passions nationales.

Enfin je marquerai un dernier perfectionnement considérable que présentent aujourd'hui toutes les passions politiques, qu'elles soient de race, de classe ou de nation. Quand je regarde ces passions dans le passé, je les vois consister en de pures poussées affectives, en de naïves explosions de l'instinct, dépourvues, du moins chez le grand nombre, de tout prolongement d'elles-même en des idées, en des systèmes ; les ruées des ouvriers du XV[e] siècle contre les possédants ne s'accompagnaient, semble-t-il, d'aucun enseignement sur la genèse de la propriété ou la nature du capital, celles des massacreurs de ghettos d'aucune vue sur la valeur philosophique de leur action, et il n'apparaît pas que l'assaut des bandes de Charles-Quint contre les défenseurs de Mézières s'avivât d'une théorie sur la prédestination de la race germanique et la bassesse morale du monde latin. Aujourd'hui je vois chaque passion politique munie de tout un réseau de doctrines fortement constituées, dont l'unique fonction est de lui représenter, sous tous les points de vue, la suprême valeur de son action, et dans lesquelles elle se projette en décuplant sa puissance passionnelle. A quel point de perfection notre temps a porté ces systèmes, avec quelle application, quelle ténacité chaque passion a su édifier, dans toutes les directions, des théories propres à la satisfaire, avec quelle précision ces théories ont été ajustées à cette satisfaction, avec quel luxe de recherches, quel travail, quel approfondissement elles ont été poussées dans chaque direction, il suffit pour le marquer de citer le

1. Et de constituer un patriotisme beaucoup moins passionné ; qu'on songe aux transactions avec l'étranger qu'accepte le patriotisme à base d'intérêt (par exemple, le pacte franco-allemand du fer) et contre lesquelles s'insurge le patriotisme à base d'orgueil.

système idéologique du nationalisme allemand dit pangermanisme et celui du monarchisme français. Notre siècle aura été proprement le siècle de l'*organisation intellectuelle des haines politiques*. Ce sera un de ses grands titres dans l'histoire morale de l'humanité.

Ces systèmes, depuis qu'il en existe, consistent, pour chaque passion, à instituer qu'elle est l'agent du bien dans le monde, que son ennemie est le génie du mal. Toutefois, elle entend aujourd'hui l'instituer, non plus seulement dans l'ordre politique, mais dans l'ordre moral, intellectuel, esthétique : l'antisémitisme, le pangermanisme, le monarchisme français, le socialisme ne sont pas seulement des manifestes politiques ; ils défendent un mode particulier de moralité, d'intelligence, de sensibilité, de littérature, de philosophie, de conception artistique. Ajoutons que notre temps a introduit dans la théorisation des passions politiques deux nouveautés qui ne laissent pas de singulièrement les aviver. La première, c'est qu'aujourd'hui chacune prétend que son mouvement est conforme au « sens de l'évolution », au « développement profond de l'histoire » ; on sait que toutes les passions actuelles, qu'elles soient de Marx, de M. Maurras ou de H.-S. Chamberlain, ont découvert une « loi historique » selon laquelle leur mouvement ne fait que suivre l'esprit de l'histoire et doit nécessairement triompher, cependant que leur adversaire contrevient à cet esprit et ne saurait connaître qu'une victoire illusoire. Ce n'est là, d'ailleurs, que l'antique volonté d'avoir le Destin pour soi, mise toutefois sous forme scientifique. Et ceci nous conduit à la seconde nouveauté : la prétention qu'ont aujourd'hui toutes les idéologies politiques d'être fondées sur la science, d'être le résultat de la « stricte observation des faits ». On sait quelle assurance, quelle raideur, quelle inhumanité, assez nouvelles dans l'histoire des passions politiques, et dont le monarchisme français est un bon exemple, cette prétention donne aujourd'hui à ces passions.

En résumé, les passions politiques présentent aujourd'hui un degré d'universalité, de cohérence, d'homogénéité, de précision, de continuité, de prépondérance par rapport aux autres passions, inconnu jusqu'à ce jour; elles prennent une conscience d'elles-mêmes qu'on ne leur avait point vue; certaines d'entre elles, mal avouées jusqu'ici, s'éveillent à cette conscience et s'ajoutent aux anciennes; d'autres deviennent plus purement passionnelles que jamais, possèdent le cœur de l'homme en des régions morales où elles n'atteignaient pas, prennent un caractère de mysticité qu'on ne leur voyait plus depuis des siècles; toutes enfin se munissent d'appareils idéologiques par lesquels elles se clament à elles-mêmes, au nom de la science, la suprême valeur de leur action et sa nécessité historique. En surface comme en profondeur, en valeurs spatiales comme en force interne, les passions politiques atteignent aujourd'hui à un point de perfection que l'histoire n'avait pas connu. L'âge actuel est proprement l'âge du politique.

II

SIGNIFICATION DE CE MOUVEMENT. — NATURE DES PASSIONS POLITIQUES.

Quelle est la signification de ce mouvement? De quelle tendance humaine, simple et profonde, marque-t-il le progrès, le triomphe? La question revient à se demander quelle est la nature des passions politiques, de quelle affection de l'âme plus générale et plus essentielle elles sont l'expression, quel est, comme dit l'école, leur fondement psychologique.

Ces passions me semblent pouvoir se ramener à deux volontés fondamentales: 1° la volonté, pour un groupe d'hommes, de mettre la main (ou de la garder) sur un *bien temporel* : territoires, bien-être matériel, pouvoir

politique avec les avantages temporels qu'il comporte ; 2° la volonté, pour un groupe d'hommes, de se sentir en tant que *particuliers*, en tant que *distincts* par rapport à d'autres hommes. On peut dire encore qu'elles se ramènent à deux volontés dont l'une cherche la satisfaction d'un *intérêt* et l'autre celle d'un *orgueil*. Ces deux volontés entrent aux passions politiques selon des rapports très différents suivant la passion qu'on envisage. Il semble bien que la passion de race, dans la mesure où elle ne se confond pas avec la passion nationale, soit faite surtout de la volonté pour un groupe d'hommes de se poser comme distincts ; on en peut dire autant de la passion religieuse, si on l'évoque à l'état pur. Au contraire, la passion de classe, telle du moins qu'on la voit chez la classe ouvrière, consiste apparemment dans la seule volonté de mettre la main sur les biens temporels ; la volonté de se croire distinct, qu'avaient commencé de lui inculquer George Sand et les apôtres de 1848, semble assez abandonnée aujourd'hui de l'ouvrier, du moins dans ses proclamations. Quant à la passion nationale, elle réunit les deux facteurs : le patriote veut à la fois posséder un bien temporel et se poser comme distinct ; c'est le secret de l'évidente supériorité de force de cette passion, quand elle est vraiment une passion, sur les autres passions politiques, notamment sur le socialisme : une passion dont le ressort est seulement l'intérêt n'est pas de taille à lutter contre une autre qui mobilise ensemble l'intérêt et l'orgueil (c'est aussi une des faiblesses du socialisme devant la passion de classe telle qu'elle est exercée par la bourgeoisie, le bourgeois voulant, lui aussi, et posséder le temporel et se sentir distinct). Ajoutons que ces deux volontés, l'une à base d'intérêt et l'autre à base d'orgueil, nous semblent comporter des coefficients de puissance passionnelle fort inégaux et que, selon nous, comme nous le disons plus haut, la plus puissante des deux n'est pas celle qui veut satisfaire l'intérêt.

Or, si je me demande ce que signifient à leur tour ces volontés fondamentales des passions politiques, elles m'apparaissent comme les deux composantes essentielles de la volonté de l'homme de se poser *dans l'existence réelle.* Vouloir l'existence réelle, c'est vouloir : 1° posséder quelque bien temporel ; 2° se sentir en tant que particulier. Toute existence qui méprise ces deux désirs, toute existence qui ne poursuit qu'un bien spirituel ou s'affirme sincèrement dans un universel se pose *hors du réel.* Les passions politiques, et particulièrement les passions nationales en tant que réunissant les deux volontés susdites, nous semblent essentiellement des passions *réalistes*.

Ici beaucoup de personnes se récrieront : « Oui, diront-elles, les volontés qui composent les passions politiques sont des volontés réalistes ; mais ces volontés, l'individu les transporte à l'ensemble dont il fait partie : c'est dans sa classe, non dans sa personne limitée, que l'ouvrier se veut détenteur des biens matériels ; c'est dans sa nation, non dans son moi étriqué, que le patriote se veut possesseur de territoires ; c'est dans sa nation qu'il se veut distinct des autres hommes. Appellerez-vous réalistes des passions qui comportent un tel transfert de l'individuel au collectif ? » Est-il besoin de répondre que l'individu, en transportant ces volontés à l'ensemble dont il se réclame, n'en change point pour cela la nature ? Qu'il en accroît seulement démesurément les dimensions ? Se vouloir possesseur du temporel *dans sa nation*, se vouloir distinct *dans sa nation*, c'est toujours se vouloir possesseur du temporel, c'est toujours se vouloir distinct ; seulement c'est, si l'on est Français, se vouloir possesseur de la Bretagne, de la Provence, de la Guyenne, de l'Algérie, de l'Indo-Chine ; c'est se vouloir distinct dans Jeanne d'Arc, dans Louis XIV, dans Napoléon, dans Racine, dans Voltaire, dans Victor Hugo, dans Pasteur. Ajoutez que c'est en même temps rapporter ces volontés, non plus à un être précaire et passager, mais à un être « éternel » et les sentir en con-

séquence ; l'égoïsme national, non seulement ne cesse pas, parce qu'il est national, d'être de l'égoïsme [1], mais il devient de l'égoïsme « sacré ». Complétons donc notre définition et disons que les passions politiques sont du réalisme d'une qualité particulière, et qui n'entre pas pour peu dans leur puissance : elles sont du réalisme *divinisé* [2].

Si donc nous voulons exprimer le perfectionnement que je viens de décrire des passions politiques en fonction d'un ordre de choses plus essentiel et plus profond, nous pouvons dire que les hommes manifestent aujourd'hui, avec une science et une conscience inconnues jusqu'alors, la volonté de se poser dans le mode *réel* ou *pratique* de l'existence, par opposition au mode *désintéressé* ou *métaphysique*. — Au surplus, il est remarquable de voir combien, de nos jours, les passions politiques entendent de plus en plus expressément relever de ce réalisme et de lui seul. Ici, c'est le socialisme qui déclare couramment ne plus se soucier de l'universel humain ni de lui apporter la justice ou quelque autre « fantôme métaphysique » mais chercher uniquement à mettre la main sur les biens temporels pour le compte de sa classe. Là, c'est l'âme nationale qui partout se fait gloire d'être purement réaliste ; c'est ce peuple français qui jadis se battit pour

1. « L'amour de la patrie est un véritable amour de soi. » (Saint-Évremond.)

2. La divinisation du réalisme, en laquelle consiste spécialement le patriotisme, est exprimée avec toute la candeur souhaitable dans les *Discours à la nation allemande* (8e discours.) Fichte s'insurge contre la prétention de la religion de situer la vie supérieure hors de tout intérêt porté aux choses terrestres : « C'est abuser de la religion que de la forcer, comme l'a fait bien des fois le christianisme, à prôner comme véritable esprit religieux le désintéressement complet à l'égard des affaires de l'Etat et de la nation. » L'homme, déclare-t-il, « veut trouver le ciel dès cette terre et imprégner sa besogne terrestre de quelque chose de durable. » Il montre alors, avec beaucoup de chaleur, que cette volonté est l'essence du patriotisme, et il est évident que, pour lui, les œuvres terrestres, en devenant durables, deviennent divines. C'est d'ailleurs la seule manière que les hommes ont trouvée de diviniser leurs établissements.

porter à d'autres une doctrine qu'il croyait le bonheur (je dis le peuple ; car ses gouvernants, eux, n'eurent jamais de ces candeurs), c'est ce même peuple qui maintenant rougirait d'être seulement soupçonné de se battre « pour des principes [1] ». N'est-il pas suggestif d'observer que les seules guerres qui autrefois missent en branle, dans une certaine mesure, des passions un peu désintéressées, les guerres de religion, soient les seules dont l'humanité s'est affranchie [2] ? que d'immenses mouvements idéalistes comme furent les croisades, du moins chez les humbles, soit une chose qui fasse sourire l'homme moderne comme le spectacle de jeux d'enfants ? N'est-ce pas encore significatif que les passions nationales, dont je viens de montrer qu'elles étaient les plus parfaitement réalistes des passions politiques, soient celles dont j'ai pu signaler combien, de nos jours, elles en absorbent d'autres [3] ? Ajoutons que les passions nationales, en tant

1. Faut-il rappeler que les États-Unis ne sont nullement entrés dans la dernière guerre pour « défendre des principes », mais dans le but très pratique de sauvegarder leur prestige, atteint par le torpillage que l'Allemagne avait fait de trois de leurs navires ? Toutefois leur volonté de passer pour avoir été de purs idéalistes en cette affaire est à noter.

2. On peut dire que les passions religieuses, du moins en Occident, n'existent plus que pour renforcer les passions nationales ; en France, on se pose comme catholique pour se poser comme « plus français » ; en Allemagne, comme protestant pour s'affirmer comme « plus allemand ».

3. Voici deux cas remarquables de passions idéalistes qui autrefois tenaient tête à la passion nationale et qui aujourd'hui lui font leur soumission : 1° en France, la passion monarchique, qui, en 1792, l'avait emporté chez ses adeptes sur le sentiment national et qui, en 1914, s'est totalement effacée devant lui (tout le monde conviendra que l'attachement à un certain mode de gouvernement, c'est-à-dire, au fond, à une certaine conception métaphysique, est une passion infiniment plus idéaliste que la passion nationale ; je ne prétends pas d'ailleurs que cet idéalisme ait inspiré tous les émigrés) : 2° en Allemagne, la passion catholique qui, il y a encore un demi-siècle, primait, chez la moitié des Allemands, le sentiment national, et qui aujourd'hui lui est entièrement soumise (en 1866, les catholiques allemands ont souhaité la défaite de l'Allemagne ; en 1914, ils ont

qu'elles sont la volonté pour un groupe d'hommes de se poser comme distinct, atteignent à un degré de conscience qu'on n'a jamais vu [1]. Enfin le suprême attribut que nous avons reconnu aux passions politiques, la divinisation de leur réalisme, est avoué, lui aussi, avec une netteté inconnue jusqu'alors : l'Etat, la Patrie, la Classe sont aujourd'hui franchement Dieu [2] ; on peut même dire que, pour beaucoup (et plusieurs s'en font gloire), ils sont seuls Dieu. L'humanité, par sa pratique actuelle des passions politiques, exprime qu'elle devient plus réaliste, plus exclusivement réaliste et plus religieusement qu'elle n'a jamais été.

(*à suivre*) JULIEN BENDA

ardemment voulu sa victoire). Il semble que l'Europe d'aujourd'hui, comparée à celle d'autrefois, présente beaucoup moins de chances de guerres civiles, et beaucoup plus de chances de guerres nationales ; rien ne montre mieux combien elle a perdu d'idéalisme.

1. Par exemple, dans des paroles comme celles-ci, prononcées à Venise le 11 décembre 1926 par le ministre italien de l'Instruction publique et des Beaux-Arts : « Il faut que les artistes se préparent à la nouvelle fonction impérialiste que notre art doit remplir. Surtout, il faut imposer catégoriquement un principe d'italianité. Quiconque copie l'étranger est coupable de lèse-patrie comme un espion qui fait entrer l'ennemi par une porte dérobée. » Paroles qu'est tenu d'approuver tout adepte du nationalisme *intégral*. C'est, d'ailleurs, à peu près ce que nous entendons en France chez certains adversaires du romantisme.

2. « La discipline de bas en haut doit être essentielle et de type religieux. » (Mussolini, 25 oct. 1925.) Langage tout à fait nouveau dans la bouche d'un homme d'Etat, fût-ce le plus réaliste ; on peut affirmer que ni Richelieu, ni Bismarck n'eussent appliqué le mot *religieux* à une activité dont l'objet est exclusivement temporel.

POÈMES AMÉRICAINS

CAP ÉTERNITÉ

A Jean-Richard Bloch.

Admission pour nos âmes
Entre les croupes des monts qui semblent flotter sur le fjord.
Et les durs nuages de granit, bâtis dans le ciel !

L'immense forêt canadienne révèle ses marges :
Déserts pelés, arbres moisis
Et scieries et pulperies.

Nous avons doublé la pointe Brise-Culottes,
L'Anse Saint-Jean, la Descente des Femmes
Par où les squaws portaient la nourriture à leurs guerriers,
Et, dépassant Ha-Ha-Bay,
Franchi la bouche du Wabouchagama.

Notre steamer fend une eau froide
Et profonde de mille pieds.
De tous côtés, comme des roues,
Les baleines blanches tournent, montrant leurs ventres.
Des détonations — qui évoquent
Et le commerce et la guerre —
Les remplacent par des remous.

Propos et pipes sur la proue.
L'homme est un animal magique
Qui se change en paroles et en fumée de tabac.

Cap Éternité, triangle de roc
Fendu, fissuré, hêtres et sapins plein les fentes,
Toi dont le nom me convoqua jusqu'ici,
Tu regardes le losange
Du balancier, avant-bras
Qui oscille sur le pont, y plongeant tour à tour deux bielles :
Le mécanicien graisse au vol.

Cap Trinité, triple cime. Sur l'une, la Vierge.
La croix à côté a péri de vétusté.
Salut, Cap ébréché par le crâne
Du Dernier Démon, qu'un Dieu indien brisa sur tes pentes !

Tout ça, strates de « syénite ». Par endroits, taches
claires des prairies ;
Des brumes comme chez nous ; l'eau du fjord ridée et sensible :
L'eau, rouille d'hydrogène, tombée des cieux.
— Que de métaux dans les étoiles ! Leurs « spectres »,
la nuit, nous contemplent —

L'homme est un magicien
Qui, d'un geste, ouvre le monde. Il y jette
Une odeur de tabac blond et cette fumée,
Paraphe sur l'horizon : tordu comme
Ce noir trait d'encre sur la ligne.

JETÉE MUNICIPALE, CHICAGO

Dos à la ville. Dos
Aux arbres esclaves, aux banques
De vingt étages, aux clochers des journaux géants.
Debout ! Debout parmi les hautes hampes qui portent des aigles !
— Oublions le corps de canard. — Ailes de bronze,
Offertes au vent éternel et au ciel gazeux.

Vu trop d'hommes. Trop de rails, d'autos et de foules.
Trop d'âmes : machines où tout pèse et s'engrène,
Trois millions d'âmes en vain percées, bouches et yeux.

Ici, l'abstraite surface, calcul
De forces, de flots jusqu'à ce large horizon vide :
Le grand Lac, égal à la mer.
Deux jetées, mots de pierre. Par delà,
Le libre horizon, le libre infini :

quelque chose
Qui semble être et qui n'est pas...

Ah, plutôt l'abîme
De ces trois millions d'êtres, auxquels
— Comme l'eau dans le lac puisée par de lointaines stations —
Malgré l'appel des horizons, je retourne,
Proie et breuvage : à jamais bu
Dès qu'une de ces faces ouvre les lèvres, fût-ce pour se taire !

CHICAGO STOCKYARDS

A Carl Sandburg.

Ecoute, immigré ! De Suède, d'Italie,
Polonais, Allemand, Croate, Roumain,
Gas de Québec et toi, de l'autre bout des « States » !

Ecoute l'affreux secret : l'Abattoir,
C'est ta chair qu'il veut. Pis encore.
Ecoute. On t'y tuera trois fois.

Trois fois, tu mourras. Tes trois êtres :
Le premier, animal goulu,
Le second, esprit ruminant,
Et le troisième, l'âme lâche.

Vous mourrez tous. Mourrez trois fois.

Aux portes, dans les parcs de bois,
Entre-poussez-vous, pour dérober l'aise dernière :
Allez ! Le dernier coup d'œil ! Allez ! Le dernier coup de pied !

Vers la chaîne sans fin, la chaîne qui monte
Et traverse l'éternité, revenant par-dessous comme elle,
Hâtez-vous, goinfres : grossiers désirs plein le lard !
Un premier dieu te pousse, la roue à crochets t'a saisi la patte,
Rien qu'un coup du deuxième dieu, rien qu'un seul :

Te voici, tressaillant, pendu
Dans une grappe grognante d'où la vie et le sang ruissellent.
Les bêtes, grotesquement polies,
S'effacent l'une derrière l'autre pour glisser en file.
L'un derrière l'autre, sans hâte, sans cesse,
Cadavres jambus et poilus : puis carcasses roses et blanches,
Puis la tête décollée pend par un bout de couenne.
Le défilé docile passe
Devant l'officier sanitaire : Bon pour le service !

La seconde fois, ton savoir
Stupide et borné : pensers cornus,
Front plat, lourde marche. Entre dans les cages :
Sur la passerelle attend, sombre profil, l'assommeur.
L'être-déclic quatre fois se courbe et se dresse,
Et la vanne soudain s'ouvre, lâchant sur le sol
Quatre corps dont les soubresauts meuglent.
De l'eau rousse s'écoule par les mufles.
Une chaîne encore, sous le sabot, élève les masses lourdes :
Et la procession des géantes victimes
S'inaugure. Danse sinistre,
Elastique, le jazz des viscères délivrés des corps
Court déjà loin des derniers bœufs lorsque s'ouvre à nouveau la vanne.

Le premier écorcheur a plongé sa lame sous la queue,
Découpant l'anus, un autre a dégagé les pattes.
Ouvrez la peau ! Tirez ! Fendez l'os, d'un prompt trait de scie
Les martyrs maintenant rôdent au-dessus du sol, tout nus,
Traînant chacun sa propre peau comme une chemise.
Les chemises sont arrachées. L'on s'aperçoit que ces fantômes
Ce ne sont déjà plus que des demi-carcasses.

Ta troisième âme, vêtue de laine,
Tremble sur ses pattes. Une caresse de boucher
— Pas un bêlement, pas un tressaillement — puis
Deux filets de sirop noir pendent de la gorge.
Pauvre cadavre suiffeux, aux yeux horribles d'écorché :
Tu ne joues pas à traîner du linge, mais ta défroque de laine.

Tu pouvais bien trembler ! Comme il fait froid,
Plus loin, dans les grands dépôts ! Ni poil, ni sang, ni regards.
Quinze cents carcasses en rangs, roides, figées.
Elles savent le mot d'ordre. Elles ont la gloire.
En blouses blanches d'infirmière, les emballeuses,
Avec douceur, sur la table cannelée qui glisse devant elles,
Disposent les tranches en jolis paquets. De vrais pansements.

Boîte sur boîte, morceaux d'hommes
Amoncelés, empilés,
Oh, par-delà l'usine, sur des lieues !
Edifices, façades, tours.
Colonnes ioniques, doriques, gothiques:
Les street cars et les métros noirs apportent sans cesse le bétail humain.
Des coudes hâtifs luttent dès huit heures :
« Dans lequel de ces grands tas va-t-on nous ranger, viande et os ? »
Journaux, hôtels, compagnies, banques,
Douze, vingt-cinq, dix-huit, trente étages,
Dominant Lac, pelouses, Michigan Avenue.
Comme c'est prospère et bien fait !

Homme des monts ou de la mer,
Homme libre, viens, sur les rails,
Vers l'immense usine. Sens déjà l'odeur.

Pas seulement ce Chicago !
Mais New-York. Ou Paris. Ou Londres...

L'usine est vaste comme le monde.

Tout homme sera tué trois fois.

LUC DURTAIN

CINQUANTE MILLE DOLLARS

— Et toi, Jack, ça va ? lui répondis-je.

— Tu l'as vu, le Walcott ? dit-il.

— Oui. J'arrive de la salle.

— Eh ben, dit Jack, je crois qu'il m'en faudra de la veine avec ce gars-là.

— Il ne te touchera même pas, Jack, intervint Soldier.

— C'est toi qui le dis.

— Avec une poignée de petit plomb, il ne te toucherait pas.

— S'il ne s'agissait que de petit plomb ! dit Jack. Je me foutrais bien du petit plomb.

— Mais lui n'a pas l'air difficile à toucher, dis-je.

— Oh non, dit Jack. Il ne tiendra pas longtemps. Il ne tiendra pas comme toi ou comme moi, Jerry. Mais pour le moment il a tout ce qu'il faut.

— Va-z-y de ton gauche tant que tu pourras.

— Je tâcherai, dit Jack. Evidemment, j'ai ma chance...

— Mène-le comme t'as mené Kid Lewis.

— Kid Lewis, dit Jack. Ce youpin !

Tous les trois, Jack Brennan, Soldier Bartlett et moi, nous étions chez *Handley's*. Et à la table à côté de la nôtre étaient assises deux ou trois poules qui avaient l'air d'avoir siroté.

— Youpin ! qu'est-ce que tu baves, dit l'une d'elles. Youpin ! qu'est-ce que tu baves, espèce de sale Irlandais ?

— Oui, dit Jack, t'as raison.

— Youpins ! reprend la poule. Ils sont toujours à

parler de youpins, ces espèces d'Irlandais-là. Qu'est-ce que tu baves avec ton « youpin » ?

— En route, dit Jack. Allons-nous en d'ici.

— Youpins ! continue l'autre. Qui est-ce qui t'a vu payer une tournée ? Ta femme te coud les poches tous les matins. Ces Irlandais et leurs youpins. Ted Lewis aurait pu te flanquer une pile lui aussi, va.

— Mais oui, dit Jack. Et toi tu donnes tout à l'œil, hein ?

Et on sortit. C'est comme ça que Jack était. Il disait ce qu'il voulait quand il voulait.

Deux semaines après, Jack commença de s'entraîner au camp de Danny Hogan, une ferme perdue dans l'Etat de Jersey. On était bien là-bas, mais Jack ne s'y amusait guère. Ça l'ennuyait d'être séparé de sa femme et de ses gosses et la moitié du temps il était de mauvaise humeur et grognait. Je ne lui déplaisais pas et on s'entendait bien, nous deux. Hogan non plus ne lui déplaisait pas. Mais après quelque temps, Soldier Bartlett commença de lui porter sur les nerfs. Les gens taquins finissent par devenir insupportables dans un camp si leurs boniments tournent à la moutarde. Soldier était toujours après Jack et l'embêtait du matin au soir. Ça n'était ni très drôle ni très fort et ça finissait par agacer Jack. Voilà quel genre de blague c'était : Si Jack s'arrêtait par exemple de faire des haltères et du sac pour mettre les gants et demandait à Soldier : « Tu veux y faire ? » l'autre répondait : « Bien sûr que oui. Et comment veux-tu que j'y fasse ? Que je cogne dur comme Walcott ? Que je t'envoie sur le carreau pour voir ? » Jack répondait : « Tout juste ». Mais ça ne lui plaisait qu'à moitié.

Un matin qu'on était dehors, après s'être éloigné pas mal, on venait de prendre le chemin du retour. Pendant trois minutes on courait, puis pendant une minute on marchait, et puis on se remettait à courir pendant trois

minutes. Jack n'a jamais été ce qu'on appelle un sprinter. Entre les cordes, il est asssez leste quand il le faut, mais sur la route il n'y a rien de trop. Aussi, chaque fois qu'on reprenait le pas, Soldier se moquait de lui.

Quand on arriva en haut de la colline, Jack s'arrêta devant la ferme et lui dit :

— Je crois que tu ferais mieux de retourner à New-York, Soldier.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que tu ferais mieux de retourner à New-York et d'y rester.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— J'ai soupé de tes boniments.

— Oui ?

— Oui.

— T'en auras encore bien plus mare quand tu sortiras des pattes de Walcott, dit Soldier.

— Possible, dit Jack. C'est possible. Mais pour l'instant, c'est de toi que j'ai mare.

Et le même matin, Soldier reprit le train pour New-York. J'allai l'accompagner à la gare. Il l'avait plutôt amer.

— C'était histoire de blaguer, me répétait-il sur le quai. Il n'aurait pas dû me traiter comme ça, Jerry.

— Il est énervé et ça le met en rogne, dis-je. C'est un bon type, Soldier.

— Mon œil. Mon œil que c'est un bon type.

— Enfin, dis-je, au revoir, Soldier.

Le train venait d'arriver. Il escalada le marchepied, sa valise à la main.

— Salut, Jerry, dit-il. Viendras-tu à New-York avant le match ?

— Je ne crois pas.

— Alors on se verra à ce moment-là.

Il rentra dans le wagon. Le chef de train fit un geste du bras et le convoi s'ébranla et disparut. Je revins à la

ferme dans la carriole et trouvai Jack sous le porche en train d'écrire une lettre à sa femme. Le courrier étant arrivé, je pris les journaux et allai m'asseoir de l'autre côté du porche.

Hogan ouvrit la porte et s'approcha.

— Il s'est engueulé avec Soldier ? me demanda-t-il.

— Pas engueulé. Il lui a juste dit de retourner à New-York.

— Je voyais venir ça, dit Hogan. Il n'a jamais beaucoup aimé Soldier.

— Non. Il n'aime pas grand monde.

— C'est un type plutôt froid.

— Peut-être. Il a toujours été chic avec moi.

— Avec moi aussi, dit Hogan. Je n'ai rien à dire. Mais c'est un type froid, y a pas.

Il sortit par la porte grillagée, et moi je restai sous le porche à lire mes journaux. L'automne venait juste de commencer, et à Jersey la campagne est jolie sur les collines. Mon journal terminé, je regardai la campagne avec la route tout en bas qui court le long des bois et les autos qui passent dessus en soulevant la poussière. C'était une belle journée et on avait plaisir à regarder devant soi. Hogan étant revenu sur le pas de la porte, je me tournai vers lui :

— Dis donc, Hogan, est-ce qu'il y a du gibier par ici ?

— Non, répondit-il. Des moineaux, c'est tout.

— T'as lu les journaux ? repris-je.

— Qu'est-ce qu'il y a de neuf ?

— Sande a monté trois gagnants, hier.

— Je l'ai su hier soir par téléphone.

— Tu suis ça de près, hein ?

— Oh ! je me tiens au courant, répondit Hogan.

— Et Jack ? dis-je. Il y joue toujours ?

— Lui ? Tu le vois en train de jouer !

Sur ces mots, Jack apparaît, sa lettre à la main. Il est

vêtu d'un chandail, d'un vieux pantalon et il a aux pieds de vieux chaussons de boxe.

— As-tu un timbre, Hogan ? demande-t-il.

— Donne ta lettre, dit Hogan. Je la mettrai à la boîte.

— Dis donc, Jack, fis-je. Tu ne jouais pas aux courses dans le temps ?

— Tu parles.

— Il me semblait bien. Il me semblait bien que je te rencontrais à Sheepshead.

— Pourquoi que t'as lâché ? demande Hogan.

— J'ai perdu de la galette.

Il s'assied par terre à côté de moi. Il s'appuie contre une colonne du porche, en plein soleil, et ferme les yeux.

— Une chaise ? propose Hogan.

— Non, dit Jack. Ça va comme ça.

— Quelle chic journée, dis-je. On est rudement bien, à la campagne.

— J'aimerais pourtant mieux être à New-York avec ma femme.

— Bah ! plus qu'une semaine à passer.

— Oui, dit Jack. C'est vrai.

Hogan retourne au bureau, et nous restons là, Jack et moi, assis sous le porche.

— Qu'est-ce que tu penses de ma forme ? me demande-t-il.

— Ben... on ne peut rien dire. Tu as encore une semaine pour te mettre en forme.

— Me bourre pas le crâne.

— Ben... dis-je, tu n'es pas tout à fait à point, voilà.

— Je ne dors pas, dit Jack.

— Tu seras à point dans un jour ou deux.

— Non, dit Jack. C'est de l'insomnie.

— Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Ma femme me manque.

— Fais la venir ici.

— Non. Un vieux singe comme moi.

— Si on faisait une bonne ballade avant que tu te couches pour t'éreinter comme il faut ?

— Ereinté ? dit Jack. Je le suis tout le temps, éreinté.

Toute la semaine, il fut de cette humeur-là. Il ne dormait pas de la nuit et il se levait le matin en se sentant comme ça, vous savez, si crispé qu'on ne peut pas même refermer ses mains.

— Il est mou comme une chique, dit Hogan. Il est à plat.

— Je n'ai jamais vu matcher Walcott, dis-je.

— Walcott le tuera, dit Hogan. Il le mettra en marmelade.

— Eh, dis-je, il faut bien que tout le monde y passe, à un moment ou à un autre.

— Pas comme ça tout de même, dit Hogan. Jamais on ne va croire qu'il s'est entraîné. Quel effet ça fera-t-il pour le camp !

— Tu sais ce que les journaux ont dit de lui ?

— Si je le sais ! Ils disent qu'il ne vaut rien, qu'on ne devrait pas même le laisser se battre.

— Alors ? dis-je. Comme ils se trompent toujours, pas vrai ?...

— Oui, dit Hogan. Mais cette fois ils ont raison.

— Comment peuvent-ils savoir, bon Dieu, si un type est en forme ou non ?

— Eh, dit Hogan. Ils ne sont pas si bêtes que ça.

— Tout ce qu'ils ont fait c'est d'envoyer Willard à Toledo. Ce Lardner, qui fait tellement le malin aujourd'hui, parle-lui donc du temps où il envoyait Willard à Toledo.

— Oh ! lui, il n'est pas venu ici, dit Hogan. Il ne s'occupe que des grands matches.

— Je me fiche d'eux tous, dis-je. Qu'est-ce qu'ils y connaissent, bon Dieu ! Possible qu'ils sachent écrire, mais qu'est-ce qu'ils y connaissent ?

— Tu ne penses tout de même pas que Jack soit en forme, me demanda Hogan.

— Non. Il est fini. Tout ce qui lui manque pour être bien foutu, c'est que Corbett le donne gagnant.

— Eh bien, Corbett le donnera gagnant, dit Hogan.

— Sûrement qu'il le donnera.

Cette nuit-là, Jack ne dormit pas plus que les autres. Le lendemain, après le petit déjeuner, nous étions tous les deux sous le porche. C'était le dernier jour avant le match.

— A quoi que tu penses, Jack, lui dis-je, quand tu ne dors pas ?

— Je me fais de la bile, dit Jack. A cause du bien que j'ai dans le Bronx. A cause du bien que j'ai en Floride. Je me fais de la bile à cause des gosses. Je me fais de la bile à cause de ma femme. Quelquefois je pense à des matches. Je pense à ce youpin de Ted Lewis, et ça me met en rogne. J'ai des valeurs et ça aussi ça me fait faire de la bile. A quoi diable est-ce que je ne pense pas ?

— Bah, dis-je, demain soir tout sera fini.

— C'est vrai, dit Jack. Ça fait toujours prendre patience de se dire ça, hein ? Ça remet tout en place, hein ?

Toute la journée il fut mal fichu et on ne travailla pas. Il se donna juste un peu d'exercice pour se déraidir. Il boxa son ombre pendant quelques rounds ; et même à ça il n'avait pas bonne allure. Il sauta à la corde.

Il ne suait pas.

— Il ferait mieux de ne rien faire du tout, dit Hogan.

Nous étions tous les deux debout côte-à-côte et en train de le regarder sauter.

— Est-ce qu'il ne sue jamais ? reprit Hogan.

— Il ne peut pas.

— Crois-tu qu'il est poitrinaire ? Il n'a jamais eu de mal à faire le poids, hein ?

— Non, il n'est pas poitrinaire. Seulement il n'a plus rien dans le ventre, voilà.

— Faudrait qu'il sue, dit Hogan.

Jack s'approcha, en sautant à la corde. Il nous faisait face et sautait, de haut en bas, en avant et en arrière, croisant ses bras tous les trois tours.

— Eh bien, dit-il. De quoi parlez-vous, les corbeaux ?

— Je lui disais que tu devrais t'arrêter, dit Hogan. Tu vas te surentraîner.

— Quelle catastrophe, hein ? dit Jack qui s'éloigne en sautant et en faisant claquer la corde sur le plancher.

Cet après-midi là, Jack était couché dans sa chambre quand John Collins vint en auto de New-York pour nous voir. Il était avec deux amis. La voiture s'arrête devant la ferme, et tout le monde descend.

— Où est Jack ? me demande John.

— Dans sa chambre, couché.

— Couché ?

— Oui, dis-je.

— Comment va-t-il ? dit John.

Je jette un coup d'œil du côté des deux autres types.

— Ce sont des amis à lui, dit John.

— Il va plutôt mal, dis-je.

— Qu'est-ce qui cloche ?

— Il ne dort pas.

— Eh ! bon Dieu, dit John, jamais ce bougre d'Irlandais n'a été fichu de dormir.

— Il ne va pas bien.

— Eh ! bon Dieu, dit John, il est toujours comme ça. Voilà dix ans que je m'occupe de lui et je ne l'ai jamais vu d'aplomb.

Les deux autres types se mettent à rire.

— Je te présente M. Morgan et M. Steinfelt, dit John. Puis, me désignant :

— M. Doyle. C'est lui qui a entraîné Jack.

— Enchanté, fais-je.

— Si on montait voir le gaillard? propose le type au nom de Morgan.

— C'est ça, allons le voir, dit Steinfelt.

Et nous montons tous.

— Où est Hogan? dit John.

— Dans la grange, avec ses deux pensionnaires.

— Il a beaucoup de monde en ce moment ? demande John.

— Rien que ces deux-là.

— C'est plutôt calme, hein? dit Morgan.

— Oui, dis-je. C'est plutôt calme.

On arrive devant la porte de Jack. John frappe sans recevoir de réponse.

— Peut-être qu'il dort, dis-je.

— Eh ! bon Dieu, pourquoi dormirait-il quand il fait jour ?

Il tourne le bouton de la porte et on entre tous. Jack est allongé sur le lit, et il dort, à plat ventre, la figure dans l'oreiller qu'il entoure de ses deux bras.

— Eh Jack ! fait John.

La tête de Jack bouge un peu.

— Jack ! répète John en se penchant vers lui.

Jack s'enfonce un peu plus dans l'oreiller. John lui touche l'épaule. Jack se retourne, s'asseoit et nous regarde. Il n'est pas rasé et il est vêtu de son vieux chandail.

— Seigneur ! on ne peut donc pas me laisser dormir ! s'écrie-t-il.

— Ne te fâche pas, dit John. Je ne voulais pas te réveiller.

— Mais non, dit Jack. C'est un rêve...

— Tu connais Morgan et Steinfelt, dit John.

— Heureux de vous voir, dit Jack.

— Comment ça va, Jack ? lui demande Morgan.

— Bien, dit Jack. Comment voulez-vous que ça aille ?

— Tu as bonne mine, dit Steinfelt.

— N'est-ce pas ? dit Jack.

Et se tournant vers John :

— Est-ce que t'es mon manager, oui ou non ? crie-t-il. Tu touches une assez belle part du gâteau. Pourquoi n'es-tu pas ici quand les journalistes y viennent ? Tu veux que ce soit Jerry qui leur parle ? ou moi ?

— J'avais le match de Lew à Philadelphie, dit John.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, cré bon Dieu ! s'écrie Jack. Est-ce que t'es mon manager, oui ou non ? Tu touches assez de pognon comme ça, hein ? C'était pas pour me gagner de l'argent que t'étais à Philadelphie, hein ? Pourquoi n'es-tu pas ici, cré bon Dieu, quand on a besoin de toi ?

— T'avais Hogan.

— Hogan, dit Jack, il est aussi gourde que moi.

— Soldier Bartlett est venu un moment travailler avec vous, n'est-ce pas ? dit Steinfelt pour changer la conversation.

— Oui, il est venu, dit Jack. Je te crois qu'il est venu.

— Dis donc Jerry, me dit John. Tu ne voudrais pas aller voir Hogan et lui dire de monter ici dans une demi-heure ?

— Mais si, dis-je.

— Pourquoi qu'il ne resterait pas avec nous, cré bon Dieu ? dit Jack. Reste ici, Jerry.

Morgan et Steinfelt se regardent.

— Calme-toi, Jack, lui dit John.

— Vaut mieux que je descende chercher Hogan, dis-je.

— Si tu veux t'en aller, c'est bon, dit Jack. Mais faut pas que ce soit ces types-là qui te fassent partir, tu sais.

— Je descends chercher Hogan, dis-je.

Je trouvai Hogan au gymnase, dans la grange. Ses deux pensionnaires étaient sur le ring, les gants en main. Mais aucun d'eux n'osait toucher de peur que l'autre ne se rebiffe et rende le coup.

— Ça ira comme ça, dit Hogan en me voyant entrer. Arrêtez le massacre. Allez prendre une douche, Messieurs. Bruce vous frictionnera.

Ils se faufilèrent à travers les cordes et Hogan vint vers moi.

— John Collins est ici avec deux copains dans la chambre de Jack, dis-je.

— Je les ai vu arriver dans leur auto.

— Qu'est-ce que c'est que les deux types qui sont avec lui ?

— Des malins, dit Hogan. Tu ne les connais pas ?

— Non, dis-je.

— C'est Happy Steinfelt et Lew Morgan. Ils tiennent une Académie de billard.

— J'ai été longtemps en voyage, dis-je.

— C'est vrai, dit Morgan. Ce Steinfelt est un gros book.

— Je le connais de nom, dis-je.

— C'est un sacré roublard, dit Hogan. Lui et Morgan ont l'œil, et le bon.

— Enfin, dis-je, ils veulent te voir dans une demi-heure d'ici.

— Tu veux dire qu'ils ne veulent pas nous voir d'ici une demi-heure ?

— Plutôt.

— Entrons au bureau, dit-il. Qu'ils aillent se faire fiche, tous ces sacrés roublards.

Une demi-heure plus tard, on monte tous les deux et on frappe à la porte de Jack. On entendait parler dans la chambre.

— Une minute, crie quelqu'un.

— Allez vous faire fiche avec vos histoires, dit Hogan. Quand vous serez disposés, vous me trouverez au bureau.

Mais on entend jouer la serrure, et Steinfelt ouvre la porte.

— Entre Hogan, dit-il. Nous allons boire un coup.

— A la bonne heure, dit Hogan. Voilà qui s'appelle parler.

Nous entrons. Jack est assis sur le lit. John et Morgan sont sur des chaises, et Steinfelt est debout.

— Vous êtes des petits mystérieux, dit Hogan.

— Ce vieux Danny ! dit John.

— Ce vieux Danny ! dit Morgan en serrant la main de Hogan.

Jack reste silencieux. Il est assis sur le bord du lit. Vêtu de son vieux chandail et de sa vieille culotte. Avec ses chaussons de boxe. Et sa barbe de huit jours. Il n'est pas au milieu de nous, mais seul en lui-même. Steinfelt et Morgan sont de vrais gandins. John aussi est un gandin. Et Jack est assis sur le bord du lit avec son air irlandais et ours.

Steinfelt sort une bouteille de sa poche, Hogan va chercher des verres, et on boit tous un coup. Jack et moi, un verre seulement. Mais les autres continuent et en sifflent deux ou trois.

— Vous feriez bien d'en garder un peu pour la route, dit Hogan.

— Ne t'en fais pas. Y en a d'autre.

Jack s'est levé et nous regarde sans mot dire. Morgan prend sa place au bord du lit.

— Bois un coup, Jack, dit John en lui tendant un verre et la bouteille.

— Non, dit Jack. Je n'aime pas ces ripailles funèbres.

La compagnie se met à rire. Mais pas Jack.

Au moment de partir, ils avaient tous l'air d'être à point. Jack les accompagna jusqu'au porche et les regarda monter en voiture. On lui fit des signes d'adieu de la main.

— Salut, dit Jack.

Il alla se mettre à table, et ne desserra pas les lèvres de tout le repas, sauf pour dire : « Passe-moi ceci, s'il te plaît ? » ou « Passe-moi cela, s'il te plaît ? » Les deux pensionnaires du camp mangeaient à la même table que

nous. C'étaient de bons types. Une fois le dîner fini, on alla sous le porche. Il faisait déjà noir.

— On va faire un tour, Jerry, me dit Jack.

— Si tu veux, répondis-je.

On passe nos vestons et on part. Il y avait un bon bout de chemin jusqu'à la grande route : deux kilomètres à peu près. Et là les autos défilaient sans arrêt et on était tout le temps sur le côté de la route, à se garer. Jack ne parlait pas. Finalement, comme on sortait des buissons où on venait de se fourrer pour laisser passer une grosse voiture, il s'écria :

— Au diable la promenade ! Retournons chez Hogan.

On prit un chemin de traverse qui nous ramenait à la maison par la colline et les champs et on se retrouva derrière chez Hogan. On fit le tour du bâtiment. Hogan était debout sur le pas de la porte.

— Bonne promenade ? demanda-t-il.

— Oh ! épatante, dit Jack. Écoute Hogan. As-tu à boire ?

— Cette blague, dit Hogan. Pourquoi ?

— Fais-en monter dans ma chambre, dit Jack. Cette nuit, je veux dormir.

— C'est toi le juge, dit Hogan.

— Tu viens dans ma chambre, Jerry ? me dit Jack.

Une fois en haut, il s'assit sur le lit, la tête dans les mains.

Hogan entra avec une bouteille de wisky et deux verres.

— Tu parles d'une vie ! s'écria Jack.

— Veux-tu du ginger ale ? dit Hogan.

— Qu'est-ce que tu te figures ? que je veux me rendre malade ?

— C'était pour savoir, dit Hogan.

— Bois un coup, offrit Jack.

— Non merci, dit Hogan.

Et il sortit.

— Et toi, Jerry, dit Jack.

— Histoire de trinquer, dis-je.

Jack emplit deux verres.

— Et maintenant, dit-il, je vais boire tranquillement, sans me presser.

— Mets de l'eau dedans, dis-je.

— Oui, dit Jack. Ça vaudra mieux.

On but un verre ou deux sans rien dire. Jack fit mine de m'en emplir un troisième.

— Non, dis-je. Ça va comme ça.

— Bien, dit Jack.

Il se servit un bon coup et ajouta de l'eau. Il commençait de se dérider un peu.

— Tu parles de types à la coule que ceux de cet après-midi, dit-il. En voilà deux qui n'aiment pas courir des risques.

Puis un peu après :

— Mais quoi, ils ont raison. A quoi bon courir des risques ? Encore un verre, Jerry ? Allons, trinque avec moi.

— C'est pas la peine, Jack, dis-je. Ça va très bien comme ça.

— Le dernier, insista Jack qui s'adoucissait.

— Bon, dis-je.

Jack me servit et se versa un bon verre.

— Moi, dit-il, j'aime bien le wisky. Si je n'avais pas fait de boxe j'aurais aimé boire sec.

— Oui, dis-je.

— Moi, dit-il, j'ai manqué un tas de choses à cause de la boxe.

— T'as gagné beaucoup d'argent.

— Dame, c'est pour ça que j'en fais. Mais, vois-tu, j'ai manqué un tas de choses.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien, dit-il, comme pour ma femme, par exemple. Et puis d'être si souvent en dehors de chez moi. Ça ne fait pas de bien à mes filles non plus. « Qui que c'est que

votre vieux ? » leur demanderont les petits gars du monde. « Mon vieux, c'est Jack Brennan ». Ça ne leur fait pas de bien, ça.

— Bah ! dis-je, la seule chose qui importe c'est qu'elles aient le sac.

— T'en fais pas. dit Jack. J'ai le sac pour elles.

Il se versa encore à boire. La bouteille était presque vide.

— Mets de l'eau dedans, dis-je.

— Vois-tu, dit-il en obéissant, tu ne peux pas te faire une idée de ce que ma femme me manque.

— Ça, bien sûr...

— Tu ne peux pas t'en faire une idée. Tu ne peux pas te faire une idée de ce que c'est.

— Ça devrait pourtant être moins dur ici à la campagne qu'en ville.

— Pour moi maintenant, dit Jack, l'endroit où je suis ne fait pas de différence. Tu ne peux pas te faire une idée de ce que c'est.

— Bois un peu, va.

— Est-ce que je suis saoul ? Tu trouves que je bafouille ?

— Mais non, tu t'en tires très bien.

— Tu ne peux pas te faire une idée de ce que c'est. Y a personne qui puisse se faire une idée de ce que c'est.

— Excepté ta femme, dis-je.

— Oui, elle le sait, dit Jack. Elle le sait bien. Pour ça, elle le sait.

— Mets de l'eau, dis-je.

— Jerry, reprit-il. Tu ne peux pas te faire une idée de ce que ça finit par devenir...

Il était bel et bien saoul. Il me regardait dans les yeux, et les siens étaient comme qui dirait tout fixes.

— Tu vas bien dormir, dis-je.

— Écoute, Jerry, me dit-il. Veux-tu gagner de l'argent ? Mise sur Walcott.

— Oui ?

— Écoute, Jerry...

Jack posa son verre.

— Je ne suis pas saoul, hein ? Sais-tu ce que je joue sur lui, moi ? Cinquante gros billets.

— Ça fait de la galette.

— Cinquante gros billets, reprit-il. Cinquante mille dollars.

— Ça fait de la galette.

— Cinquante gros billets, reprit Jack, à deux contre un. Je toucherai vingt-cinq mille dollars. Mise sur lui, Jerry.

— C'est tentant, dis-je.

— Comment veux-tu que je le batte ? C'est pas du maquillage. Comment veux-tu que je le batte ? Pourquoi ne pas en profiter ?

— Mets de l'eau, dis-je.

— Après ce match-là, je laisse tomber, dit Jack. Je laisse tomber. Faut que je reçoive une raclée. Alors ? Pourquoi que je n'en profiterais pas ?

— Ça, sûrement.

— Voilà huit jours que je ne dors pas, dit Jack. Toute la nuit je suis dans le lit à me manger les sangs. Je ne dors pas, Jerry. Tu n'as pas idée de ce que ça fait quand on ne peut pas fermer l'œil.

— Mais si.

— Je ne dors pas. C'est tout. Je ne peux pas dormir. A quoi bon se soigner pendant tant d'années si c'est pour en arriver là ?

— C'est moche.

— Tu n'as pas idée de ce que ça fait, Jerry, quand on ne peut pas fermer l'œil.

— Mets de l'eau, dis-je.

Bref, vers onze heures, Jack tombe dans les pommes. Cette fois il est à point et ne pourra pas faire autrement que de dormir. Je l'aide à se déshabiller et je le couche.

— Tu vas bien dormir, Jack, lui dis-je.

— Tu parles, répond-il. Si je vais dormir...

— Bonne nuit, Jack, dis-je.

— Bonne nuit, Jerry. Tu es mon seul ami.

— Oh ! ça va, dis-je.

— T'es mon seul ami, reprend-il. Le seul ami que j'ai au monde.

— Allez, dors, dis-je.

— Je vais dormir, dit Jack.

Je retrouvai Hogan en bas, assis devant son bureau et lisant les journaux. Il leva la tête.

— Et alors, il fait dodo le petit copain ? me demanda-t-il.

— Il était mûr.

— Ça vaut mieux pour lui que de ne pas dormir, dit Hogan.

— Pour sûr.

— Et pourtant on aurait un mal de chien à faire comprendre ça aux reporters des journaux sportifs, dit Hogan.

— Oui, dis-je. Je m'en vais me coucher aussi.

— Bonne nuit, dit Hogan.

Le lendemain matin, je descendis vers huit heures et pris mon petit déjeuner. Hogan était dans la grange en train de faire faire des exercices d'assouplissement à ses pensionnaires. J'allai les regarder.

— Un !... Deux !... Trois !... Quatre !... comptait Hogan à haute voix. Ça va, Jerry ? ajouta-t-il en me voyant. Jack est levé ?

— Non, il dort encore, répondis-je.

Puis je remontai faire ma valise. Vers neuf heures et demie, j'entendis dans la pièce à côté Jack qui se levait. Quand il fut descendu, je descendis à mon tour et le trouvai en train de déjeuner. Hogan était là aussi, debout à côté de la table.

— Comment ça va, Jack ? lui demandai-je.

— Pas mal.

— Bien dormi ? demanda Hogan.

— Oui, très bien, dit Jack. J'ai la langue un peu pâteuse mais pas de gueule de bois.

— Ah ! dit Hogan, c'était du bon wisky.

— Ça va. Mets-le sur la note.

— A quelle heure partez-vous ? demanda Hogan.

— Avant le déjeuner, répondit Jack. Par le train d'onze heures.

Hogan sortit.

— Prends une chaise, Jerry, dit Jack.

Je m'assis devant la table. Jack mangeait un pamplemousse. Quand il trouvait un pépin, il le crachait dans sa cuillère et le laissait tomber sur son assiette.

— Je crois qu'hier soir j'étais bien cuit, commença-t-il.

— T'as bu pas mal.

— J'ai dû dire un tas de bêtises.

— Mais non.

— Où est Hogan ? reprit Jack qui venait de finir son fruit.

— Il est de l'autre côté, dans le bureau.

— Qu'est-ce que j'ai raconté sur le match et les paris ? dit Jack.

Il tenait sa cuillère à la main et tapotait machinalement l'écorce du pamplemousse.

La bonne apporta des œufs au jambon et enleva l'assiette sale.

— Donnez-moi un autre verre de lait, lui dit Jack.

Elle sortit.

— Tu m'as dit que t'avais joué cinquante mille dollars sur Walcott, dis-je.

— C'est vrai.

— Ça fait de la galette.

— C'est bien ce qui m'embête, dit Jack.

— S'il arrivait quelque chose ?

— Non, dit Jack. Il en pince pour le titre. Et on l'a mis là pour qu'il gagne.

— On ne sait jamais.

— Non, il en pince pour le titre, je te dis. Pour lui, ça vaut de l'argent, et beaucoup.

— Cinquante mille dollars, ça fait de la galette, dis-je.

— C' t'une spéculation, dit Jack. Puisque je ne peux pas gagner ! Tu le sais bien que je ne peux pas gagner.

— Tant que tu es sur le tapin, t'as une chance.

— Non, dit Jack, je suis fini. Je vois la spéculation, c'est tout.

— Comment te sens-tu ?

— Bien, dit Jack. C'était de dormir que j'avais besoin.

— Peut-être que tu t'en tireras bien.

— Je leur en mettrai plein la vue, dit Jack.

Après avoir mangé, il appela sa femme au téléphone et s'enferma dans la cabine.

— C'est la première fois qu'il lui téléphone depuis qu'il est ici, me dit Hogan.

— Il lui écrit tous les jours.

— Cette blague, dit Hogan. Une lettre, ça ne coûte que deux *cents*.

Hogan nous fit ses adieux et Bruce, le soigneur nègre, nous conduisit à la gare dans la carriole.

— Au revoir M. Brennan, dit Bruce sur le quai. J'espère que vous allez lui rentrer dans la terrine.

— Au revoir, dit Jack en lui tendant deux dollars.

Bruce qui s'était beaucoup occupé de lui avait l'air un peu désappointé. Il tenait ses deux dollars à la main, et Jack s'aperçut que je le regardais.

— Tout était sur la note, me dit-il. Hogan a compté les massages.

Dans le train qui nous ramenait à New-York, Jack restait silencieux. Il était assis au bout de la banquette, son billet glissé sous le ruban de son chapeau et il regardait par la glace. A un moment, il se tourna vers moi :

— J'ai téléphoné à ma femme que je retiendrais une

chambre au *Shelby* pour cette nuit, me dit-il. C'est juste à côté du *Garden* [1]. Je rentrerai à la maison demain matin.

— C'est une bonne idée, dis-je. Ta femme t'a déjà vu matcher ?

— Non, dit-il. Jamais.

Il faut qu'il s'attende à recevoir une fameuse volée, pensais-je, pour ne pas vouloir rentrer chez lui après le match.

A la gare nous prîmes un taxi jusqu'au *Shelby*. Un chasseur accourut, s'empara de nos valises et nous accompagna au bureau.

— Quel est le prix des chambres ? demanda Jack.

— Nous n'avons que des chambres à deux lits, dit l'employé. Je peux vous donner une belle chambre à deux lits pour dix dollars.

— C'est trop.

— Je peux vous donner une chambre à deux lits pour sept dollars.

— Avec salle de bains ?

— Bien entendu.

— Si tu campais ici, Jerry ? me dit Jack.

— Oh ! moi, dis-je, j'irai coucher chez mon beau-frère.

— C'est pas que je veuille te faire payer ta part, dit Jack. Mais j'aime en avoir pour mon argent.

— Voulez-vous vous inscrire, je vous prie ? dit l'employé.

Puis, quand il eut regardé le registre, il ajouta :

— La chambre numéro 238, M. Brennan.

Nous prîmes l'ascenseur. C'était une belle chambre à deux lits avec une porte donnant sur la salle de bains.

1. *Madison Square Garden*, établissement new-yorkais bien connu, analogue à notre *Vél. d'Hiv.* (n. d. t.).

— C'est pas mal, dit Jack.

Le chasseur qui nous avait conduit tira les rideaux et apporta nos valises. Comme Jack ne faisait pas mine de bouger, c'est moi qui lui donnai la pièce. On se lava un peu, puis Jack proposa de sortir pour aller manger au restaurant.

On déjeuna chez *Jimmey Handley*. Il y avait là toute une bande de copains. Nous en étions à peu près à la moitié du repas quand John arriva. Il vint s'asseoir avec nous. Jack ne parlait guère.

— Et ton poids ? lui demanda John, en voyant le bon déjeuner que Jack s'envoyait.

— Je le ferais tout habillé, répondit Jack.

Il n'avait jamais besoin de se tourmenter à cause de son poids, lui. Il avait une nature de welter-weight et n'engraissait jamais. Et chez Hogan il avait même maigri.

— C'est vrai que tu n'as jamais eu à t'en faire pour ça, dit John.

— Comme tu dis, opina Jack.

Après le déjeuner, nous nous dirigeâmes vers le *Garden* pour la pesée. Le match était conclu pour un poids de soixante-six kilos six cents à trois heures de l'après-midi. Jack, une serviette autour de la ceinture, monta dans la balance. La barre ne bougea pas. Walcott qui venait juste de se peser était là aussi, au milieu d'un tas de gens.

— Voyons voir ce que tu pèses, Jack, dit Freedman, le manager de Walcott.

— Je veux bien, mais *lui* après, dit Jack en désignant Walcott d'un coup de menton.

— Ote ta serviette, dit Freedman.

— Combien que ça fait ? demanda Jack aux gars qui le pesaient.

— Soixante-quatre sept cents, répondit l'un d'eux, un gros type.

— C'est bien, ça, Jack, dit Freedman.

— A lui, dit Jack.

Walcott s'approcha. Jack était plus grand que lui de près d'une demi-tête. C'était un blond aux larges épaules et aux bras de poids lourd. Il n'avait pas beaucoup de jambes.

— Salut, Jack, dit-il.

Sa figure était couverte de cicatrices.

— Salut, dit Jack. Ça va ?

— Oui, dit Walcott.

Il défit sa serviette et monta dans la balance. Il avait les épaules et le dos les plus larges qu'on ait jamais vus.

— Soixante-six cinq cents.

Walcott descendit et se tourna vers Jack en ricanant.

— Tu vois, lui dit John, Jack te rend près de deux kilos.

— Ça fera plus que ça tout à l'heure, mon vieux, dit Walcott. Je vais manger, maintenant.

On retourne au vestiaire, et Jack s'habille.

— Il a l'air méchant, me dit-il.

— On dirait qu'il s'est fait moucher plus d'une fois.

— Oh oui, dit Jack. C'est pas difficile de le moucher.

— Où allez-vous ! demande John en voyant que Jack est prêt.

— On retourne à l'hôtel, dit Jack. Tu t'es occupé de tout ?

— Oui, dit John. Tout est arrangé.

— Je vais me coucher un moment, dit Jack.

— Je passerai vous prendre vers sept heures moins le quart pour aller dîner.

— Entendu.

Une fois à l'hôtel, Jack retira ses chaussures et sa veste et s'étendit sur le lit. Je m'étais mis à écrire une lettre. Une fois ou deux je levai la tête et regardai du côté de Jack. Il ne dormait pas, mais il restait là sans bouger, sauf ses yeux qui s'ouvraient de temps à autre. Finalement, il se mit sur son séant.

— Une partie de *cribbage*, Jerry ? me dit-il.

— Si tu veux, dis-je.

Il alla ouvrir sa valise et en retira des cartes et le tableau de *cribbage*. On joua, et il me gagnait trois dollars quand John frappa à la porte et entra.

— Tu joues au *cribbage*, John ? lui demanda Jack.

John posa son galurin sur la table ; il était tout mouillé. Sa veste aussi était mouillée.

— Il pleut ? demande Jack.

— A verse, répond John. Mon taxi s'est empêtré dans un embarras de voitures et j'ai préféré descendre et venir à pied.

— Allez, jouons au *cribbage*, dit Jack.

— On ne va pas manger ?

— Non, dit Jack. Pas tout de suite.

Ils se mettent à jouer. Au bout d'une demi-heure, Jack gagnait un dollar et demi.

— Allons, dit-il, faudrait tout de même dîner.

Il s'approche de la fenêtre et regarde dehors.

— Est-ce qu'il pleut toujours, dit John.

— Oui.

— Si on mangeait à l'hôtel ?

— C'est une idée, dit Jack. Je te joue le dîner.

Après un moment il se lève et dit :

— C'est toi qui paies, John.

Et on descend dans la salle à manger.

Après avoir dîné, on remonta et Jack recommença de jouer au *cribbage* avec John et lui gagna deux dollars et demi, ce qui le mit de bonne humeur. Il ôta son col, sa chemise et passa un tricot et un chandail, — de façon à ne pas prendre froid après le match. Puis il fourra dans un sac à main ses affaires de boxe et un peignoir.

— Tu es prêt ? lui demanda John. Je leur dis d'appeler une voiture.

Un moment après, la sonnette du téléphone retentit et on nous avertit qu'un taxi était en bas.

On prend l'ascenseur. On traverse le hall, on monte

dans le taxi, et en route pour le *Garden*. Il pleuvait fort, mais il y avait beaucoup de monde dans les rues. Le *Garden* était plein jusqu'au toit. Et tandis qu'on se rendait au vestiaire je pus voir à quel point c'était comble. Le ring a l'air d'être à un kilomètre. Tout est noir. Il n'y a de la lumière que sur le ring.

— Heureusement qu'ils n'ont pas eu l'idée de donner le match au Parc, dit John.

— Y a du monde, dit Jack.

— Un match comme ça amène bien plus de monde qu'il n'y a de places ici.

— On ne peut jamais savoir le temps qu'il va faire, dit Jack.

John passa la tête par la porte du vestiaire et trouva Jack en peignoir, assis, les bras croisés et considérant le plancher. John était accompagné de deux ou trois soigneurs qui cherchaient à voir par-dessus son épaule. Jack leva la tête.

— Il y est ? demanda-t-il.

— Il vient de descendre, dit John.

On sort du vestiaire. Walcott était en train de grimper sur le ring, et la foule y allait de ses bravos. Il passa à travers les cordes, se dressa, rapprocha ses deux poings et les montra à la foule en souriant, se tournant d'un côté du ring, puis de l'autre. Il s'assit. Jack récolta aussi pas mal de bravos en descendant parmi les spectateurs. Il est Irlandais et les Irlandais sont toujours bien reçus. A New-York, si un Irlandais ne fait pas recette comme un juif ou un macaroni, il est toujours bien reçu. Jack grimpa, puis se pencha pour passer à travers les cordes ; et pendant qu'il passait, Walcott se leva de son coin et s'approcha pour baisser la corde. La foule trouva ça très chic.

Walcott mit la main sur l'épaule de Jack, et ils restèrent ainsi pendant une seconde.

— Tu veux donc être un de ces champions bien

populaires, lui dit Jack. Enlève ta sale patte de mon épaule.

— Allons, dit Walcott. Fais pas le méchant.

Tout ça paraît épatant au populo. Quelle courtoisie ils ont ces gars-là avant le match. Regardez-les se souhaiter bonne chance.

John va dans le coin de Walcott et Solly Freedman s'approche du nôtre tandis que Jack commence à bander ses mains. Il passe le pouce dans un trou de la bandelette et enveloppe sa main comme il faut, bien lisse. Puis j'enroule le chatterton autour des poignets et le fais passer deux fois sur les jointures des doigts.

— Eh ! dit Freedman, pas tant de chatterton !

— Touche, dit Jack. Est-ce que c'est mou, oui ou non, espèce de petzouille ?

Freedman reste là à regarder Jack qui bande son autre main. Puis un de nos soigneurs passe les gants que je lui mets et commence de lacer.

— Dis donc Freedman, dit Jack. De quel pays est-il ce Walcott ?

— Je ne sais pas, dit Solly. Du Danemark, ou quelque chose comme ça.

— Il est de Bohême, dit le type qui venait d'apporter les gants.

L'arbitre les appela et Jack se leva. Walcott s'approchait en souriant. Ils se rencontrèrent au centre du ring et l'arbitre posa une main sur l'épaule de chacun d'eux.

— Salut popularité, dit Jack à Walcott.

— Fais pas le méchant.

— Pourquoi que tu te fais appeler Walcott ? dit Jack. Tu ne sais pas que c'était un nègre ?

— Ecoutez-moi, dit l'arbitre qui se met à leur débiter son boniment.

A un moment, Walcott l'interrompt et attrape le bras de Jack en disant :

— S'il me tient comme ça, est-ce que je peux le toucher ?

— A bas les pattes, dit Jack. Y a pas de cinéma, ici.

Ils retournent dans leurs coins. J'enlève le peignoir des épaules de Jack. Il s'appuie aux cordes, fléchit les genoux deux ou trois fois et frotte ses chaussons dans la résine. Le gong retentit. Jack se tourne d'un mouvement vif et s'avance. Walcott vient à lui. Ils se touchent le gant et aussitôt que Walcott a baissé les mains Jack lui envoie deux fois son gauche dans la figure. Y a jamais eu personne qui sache mieux boxer que Jack. Walcott le poursuivait, avançant tout le temps, le menton sur la poitrine. C'est un crocheteur. Sa garde est basse, et tout ce qu'il sait faire, c'est de vous rentrer dedans et cogner, mais chaque fois qu'il s'approche, Jack lui envoie son gauche dans la figure. On dirait que c'est automatique. Jack lève la main gauche et la voilà dans la figure de Walcott. Trois ou quatre fois Jack suit du droit, mais Walcott le reçoit sur l'épaule ou sur le haut du crâne. Il est comme tous ces crocheteurs : la seule chose qu'il craigne c'est d'en rencontrer un comme lui. Partout où on peut le toucher il est couvert. Il se moque bien d'un poing gauche dans sa figure.

Jack lui a ouvert la figure en plusieurs endroits et vers le quatrième round il saignait dur, mais chaque fois qu'il pouvait s'approcher de Jack il cognait, et si fort qu'il lui avait fait deux grandes marques rouges sur les flancs, juste au-dessous des côtes. A chaque corps à corps Jack le tenait, dégageait une main et lui filait un upper-cut. Mais quand Walcott s'était dégagé à son tour, il travaillait Jack au corps de telle sorte qu'on aurait pu l'entendre de la rue. C'est un cogneur.

Et ça continue comme ça pendant trois rounds de plus. Ils ne parlent pas. Ils travaillent tout le temps. Et nous aussi entre les rounds on avait notre part de travail à faire avec Jack. Il n'a pas bonne allure mais jamais il ne s'est

beaucoup remué sur le ring. Il ne bouge guère, et cette main gauche a l'air automatique. On dirait qu'elle est reliée avec la figure de Walcott et que Jack n'a simplement qu'à vouloir. Jack reste calme et ne gaspille pas sa sueur dans les corps à corps. C'est qu'il sait y faire dans les corps à corps et il s'en tire à son avantage. A un moment, ils étaient dans notre coin, je le vis tenir Walcott, dégager le poing droit, le tourner et lancer à Walcott un ce ces upper-cuts qui lui rabota le nez avec le dos du gant. Le sang se mit à pisser et Walcott appuya le nez sur l'épaule de Jack comme pour lui passer un peu de son sang. Jack donna de l'épaule une espèce de secousse, puis il ramena le poing droit et recommença le même coup.

Walcott était tout ce qu'il y a d'en rogne et au bout de cinq rounds, il haïssait Jack jusqu'aux tripes. Jack ne fumait pas, lui ; c'est-à-dire qu'il ne fumait pas plus que d'habitude. Ah ! pour dégoûter de la boxe les types qui se battaient avec lui, sûrement qu'il avait le chic. C'est pourquoi il en voulait tant à Kid Lewis. Jamais il n'avait pu le mettre en rogne. Kid arrivait toujours avec deux ou trois sales trucs que Jack ne connaissait pas.

Tant que Jack y allait comme ça et tant qu'il était solide, il ne risquait pas plus qu'une tour. Et on peut dire qu'il y allait fort avec Walcott. La chose rigolote c'est qu'on l'aurait pris pour un boxeur classique. Il possède toutes les combines.

A la fin du septième round, il nous dit :

— Mon gauche devient lourd.

A partir de ce moment-là, il commença d'encaisser. Ça ne se vit pas tout de suite. Mais au lieu que ce soit lui qui mène la danse, c'est le tour de Walcott. Il ne peut plus l'écarter de la main gauche. Ç'a toujours l'air d'être la même chose, seulement au lieu que les châtaignes de Walcott passent à côté elles ne le ratent plus maintenant. Il reçoit de terribles coups dans les côtes.

— Quel round ? nous demande-t-il.

— Le onzième.

— Je ne pourrai pas tenir; dit-il. Mes jambes ne vont pas.

Jusqu'à présent, Walcott l'avait simplement touché, Jack faisait comme le joueur de base-ball qui accompagne la balle qu'il reçoit pour affaiblir la force du choc. Mais maintenant Walcott commençait de taper en terre ferme. C'était une vraie machine à cogner. Jack n'essayait plus que de bloquer les coups. Mais on ne se rendait pas compte de la terrible râclée qu'il était en train de recevoir. Entre les rounds je m'occupais de ses jambes et je sentais tout en les massant les muscles trembler sous mes mains.

Il avait la rame.

— Comment ça va ? demanda-t-il à John.

— C'est lui qui mène.

— Je crois que je pourrai tenir, dit Jack. C'est pas ce bohémien-là qui va m'arrêter.

Tout marchait comme il s'y attendait. Il savait bien qu'il ne pourrait pas battre Walcott. Il n'en avait plus la force. Fallait pas se plaindre pourtant. Son argent était au chaud et il ne lui restait plus qu'à en finir à son idée. Pas de knock-out.

Le gong tinta et nous poussâmes Jack. Il s'éloigna lentement. Walcott vint droit à lui. Jack lui envoya son gauche dans la figure. L'autre le reçut, se dégagea par en-dessous et commença de travailler Jack au corps. Jack essaya de l'arrêter mais autant s'accrocher à une scie mécanique. Il s'arracha de là, manqua du droit et reçut de Walcott un crochet du gauche qui le fit rouler à terre. Il tomba sur les mains et sur les genoux et nous regarda. L'arbitre commença de compter. Jack nous regardait et secouait la tête. A huit, John lui fit signe. On ne pouvait pas s'entendre à cause de la foule. Jack se leva. L'arbitre avait retenu Walcott d'un bras pendant tout le temps qu'il comptait.

Quand Jack fut sur pied, Walcott s'avança vers lui. J'entendis Solly Freedman lui crier : — Fais attention Jimmy.

Walcott s'approcha de Jack en le regardant. Jack le toucha du poing gauche. Walcott secoua simplement la tête et accula Jack aux cordes. Il le mesura de l'œil, envoya un très léger crochet du gauche sur le côté de la tête de Jack et tapa au corps du droit, aussi fort qu'il pouvait taper, aussi bas qu'il pouvait taper. Il avait bien dû toucher Jack à cinq pouce au-dessous de la ceinture. Je crus que les yeux de Jack allaient lui sortir des orbites. Ils jaillissaient. Sa bouche s'ouvrit.

L'arbitre retint Walcott. Jack avança d'un pas. S'il tombait, cinquante mille dollars tombaient avec lui. Il marchait comme si tous les boyaux allaient lui sortir du ventre.

— C'était pas trop bas, dit-il. C'est un accident.

Le populo hurlait tellement qu'on ne pouvait rien entendre. Ils étaient tous les deux en face de nous.

— Ça va, dit Jack.

L'arbitre regarde John, puis hoche la tête.

— Amène-toi, Polonais de putain, dit Jack à Walcott.

John était accroché aux cordes, l'éponge à la main, prêt à la flanquer sur le ring. Jack avança d'un pas. La sueur coulait sur son visage et de grosses gouttes ruisselaient le long de son nez.

— Viens te battre, dit-il à Walcott.

L'arbitre regarde John, puis lâche Walcott.

— Va-z-y espèce de brute, dit-il.

Walcott s'avance. Lui non plus ne sait que faire. Jamais il n'aurait cru que Jack allait encaisser ça. Jack lui envoie son gauche au visage. Les hurlements redoublent. Ils sont tous les deux en face de nous. Walcott touche Jack deux fois. La figure de Jack est la plus effrayante que j'aie jamais vue. Cet air qu'il a ! On voit sur sa figure qu'il retient sa

hernie de tout son être. Qu'il pense tout le temps à son ventre déchiré et le retient par la pensée.

Puis il se met à cogner. Sa figure a un air sauvage. Il se met à cogner, les mains basses, menaçant la tête de Walcott. Walcott se couvre et Jack le menace, comme un fou. Il lui lance son gauche à la gueule et, du droit, le touche aussi bas que l'autre l'avait touché. Dans le bas du ventre. Walcott tombe à terre et s'attrape le ventre à deux mains, se roulant et se tordant sur lui-même.

L'arbitre s'empare de Jack et le pousse dans son coin. John saute sur le ring. Les clameurs vont de plus belle. L'arbitre se concerte avec les juges, puis le speaker monte sur le ring avec un porte-voix.

— Walcott ! annonce-t-il. Sur coup bas.

L'arbitre se tourne vers John.

— Qu'est-ce que je pouvais faire ? lui dit-il. Jack n'a pas voulu prendre le coup bas. Et quand il est groggy c'est lui qui donne un coup bas.

— N'importe comment, il avait perdu, répond John.

Jack est sur sa chaise. Je lui ai retiré ses gants et il se tient à deux mains le bas du ventre. Appuyée sur quelque chose, sa figure n'a pas l'air en trop mauvais état.

— Va-z-y leur dire un mot d'excuse, lui glisse John à l'oreille. Ça fera bon effet.

Jack se lève. La sueur perle aussitôt sur tout son visage. Je lui pose son peignoir sur les épaules, et il traverse le ring, retenant sous le peignoir sa hernie d'une main. On a relevé Walcott et on s'occupe de le soigner. Il y a un tas de gens autour de lui. Personne ne parle à Jack. Il se penche sur Walcott.

— Excuse-moi, lui dit-il. Je ne l'ai pas fait exprès.

Walcott ne répond rien. Il a l'air trop mal foutu.

— Te v'là champion maintenant, lui dit Jack. J'espère que ça te donnera l'occasion de rigoler.

— Laisse-le tranquille, dit Solly Freedman.

—Mon vieux Solly, dit Jack, c'est pas de ma faute si j'y ai donné un coup bas, à ton poulain.

Freedman le regarde sans répondre.

Jack revient dans son coin en marchant d'une drôle de manière, toute saccadée. On le fait passer entre les cordes, puis parmi les tables des journalistes et on l'emmène en le conduisant à travers la foule. Des tas de gens essaient de lui donner au passage une tape sur l'épaule. Lui, en peignoir, passe au milieu d'eux et se dirige vers le vestiaire. C'est une victoire populaire que celle de Walcott. C'est sur lui qu'on avait parié, au *Garden*.

Quand on arriva au vestiaire, Jack s'étendit et ferma les yeux.

— Faut rentrer à l'hôtel et faire venir un médecin, dit John.

— J'ai quelque chose de pété, dans le ventre, dit Jack.

— Ça m'embête pour toi, mon pauvre vieux, dit John.

— C'est rien que ça, dit Jack.

Il reste allongé, les yeux clos.

— Ils ont voulu faire un beau coup double, dit John.

— C'est tes amis Morgan et Steinfelt, dit Jack. De beaux amis que t'as là.

Ses yeux sont ouverts maintenant. Mais sa figure reste horriblement tirée.

— C'est rigolo ce qu'on peut penser vite quand il s'agit de tant d'argent que ça.

— T'es un type, Jack, lui dit John.

— Non, dit Jack. C'était rien que ça.

ERNEST HEMINGWAY

(*Traduit de l'anglais par* OTT DE WEYMER)

INTERMÈDES

Par manière de jeu préalable, et pour inviter le lecteur à de plus austères divertissements, Kierkegaard a placé en tête de son fameux *Ou bien ou bien*, *(Enten Eller*, 1843*)* un petit recueil de maximes et pensées mi-burlesques mi-sérieuses, qui demeure aujourd'hui encore son œuvre la plus souvent citée en Scandinavie. On hésiterait à présenter au public français quelques extraits de ces Διαψάλματα [1] si Kierkegaard n'avait pris soin lui-même de nous avertir qu'on ne gagne rien à vouloir brusquer la connaissance de son personnage et de sa pensée, complexes l'un et l'autre, enveloppés de travestissements qui appellent de successives découvertes.

Kierkegaard signe Victor Eremita les écrits singuliers qu'il rassemble sous le titre de *Ou bien, ou bien*, et qu'il attribue, par une fiction romanesque, à deux personnages anonymes, A et B. Il a le goût du mystère ou d'une certaine mystification et s'appellera Hilarius le Relieur, William Afham, Frater Taciturnus, Anti-Climacus... L'humour est l'un de ses masques — le plus transparent. Une certaine obscurité qu'il introduit dans les Διαψάλματα n'est qu'un artifice de rhétorique — l'écran dont il intimide les importuns. Georges Brandès a montré par quel procédé — l'abus de l'ellipse — telle note explicite du Journal intime engendre un cliquetis de jugements surprenant ou paradoxal (parfois quasiment intraduisible).

Les Διαψάλματα nous livrent plusieurs des clés d'une jeunesse hermétique, vouée à la vie intérieure, à la pratique d'exercices spirituels qui suggèrent la notion d'un Loyola protestant, au culte hallucinatoire du rêve et de l'imagination. Ils désignent une époque. Petite cité bourgeoise, mais port international et emporium intellectuel, Copenhague, carrefour de l'Europe, poste avancé du scandinavisme, est, aux environs de 1830, un centre d'art et de pensée remarquablement actif (l' « Athènes du Nord »). Une ivresse contagieuse, venue d'Allemagne avec la philosophie romantique et son cortège de

1. Kierkegaard déclare emprunter ce titre à la version grecque des psaumes de David où le mot Διαψάλματα désigne les intermèdes de harpe.

doctrines, de poèmes, de sonates et de symphonies, exalte les écrivains, les artistes et jusqu'à l'Université — qui n'a cependant pas exorcisé le spectre éternel d'Erasmus Montanus. — Parallèlement à l'influence allemande, une renaissance hellénique entraîne les esprits, suscite des fêtes et des modes : à la période homérique d'Œlenschläger et de Thorwaldsen succède la période platonicienne de J. L. Heiberg et de Kierkegaard... Kierkegaard adore Mozart, résiste à Hegel, mais se laisse « suborner » par Socrate : il est Alcibiade à la recherche de son maître qu'il se décide enfin à suppléer : l'ironie, la dialectique socratiques transparaissent dans ses écrits et ses conversations familières. Le parfait exégète de cette œuvre et de cette existence qu'est aujourd'hui M. Wilhelm Andersen évoque un Kierkegaard « aussi connu dans Œstergade [1] — avec ses jambes grêles et son regard démoniaque — que Socrate entre les Longs Murs — avec ses larges sandales et son nez béant à la pluie [2]... » Quelques heures avant sa mort, l'un des derniers témoignages écrits de Kierkegaard sera une sorte d'invocation à Socrate : « Toi, noble solitaire de l'antiquité, le seul homme en qui je reconnaisse avec admiration un penseur ! »

La métaphysique et la musique allemandes, la philosophie grecque... l'enseignement et la tradition d'une rude école théologienne : Kierkegaard est dans une large mesure le fils spirituel de ces ratiocineurs d'église et d'université qu'il combattra plus tard en d'admirables pamphlets. Il a une longue ascendance de lecteurs de la Bible, et tient de son père, le mélancolique paysan jutlandais enrichi dans l'épicerie copenhaguoise, une imagination religieuse puissante et tourmentée...

On multiplierait ces contrastes sans expliquer un génie original surgi au confluent de plusieurs civilisations : ces grands traits doivent toutefois être présents à la mémoire de quiconque aborde la lecture des Διαψαλματα, reflets furtifs d'une jeunesse hédoniste, partagée entre la passion de l'amour et la misogynie systématique, l'amour et la haine des hommes, bouleversée par les troubles de la conscience, les antinomies, les déchirements de l'analyse et de la pensée... Déjà s'esquissent quelques-uns des thèmes de la maturité, et l'on distingue les premiers signes annonciateurs de l'un des plus magnifiques orages intellectuels qui aient éclaté sur l'Europe ; les littératures scandinaves en ont été renouvelées foncièrement : pourquoi n'en avons-nous encore perçu que de si lointains et de si faibles échos ?

L. M.

1. Rue centrale de Copenhague.
2. *Tider og Typer af Dansk Aands Historie, Gœthe II.* (Gyldendalske Boghandel, 1916).

Qu'est-ce qu'un poète ? Un homme malheureux, qui cache en son cœur une profonde souffrance, mais ses lèvres sont ainsi faites que lorsqu'ils les franchissent, soupirs et sanglots sonnent comme une belle musique. Il est pareil aux malheureux que l'on torturait lentement, à petit feu, dans le taureau de Phalaris ; leurs cris ne pouvaient atteindre les oreilles du tyran pour l'épouvanter, mais lui parvenaient comme une musique délicieuse. Les gens s'assemblent autour du poète et lui disent : chante encore, c'est-à-dire : que de nouvelles douleurs martyrisent ton âme, et que tes lèvres demeurent éloquentes ; car le cri nous angoisserait, mais la musique est suave. Et les critiques s'avancent et disent : parfait, voilà ce que commandent les règles de l'esthétique. Bien entendu, un critique ressemble comme un frère à un poète, sauf qu'il n'a ni douleur dans le cœur ni musique sur les lèvres. Et c'est pourquoi j'aimerais mieux garder les porcs sur le chemin d'Amager [1] et être compris des porcs que d'être poète et incompris des hommes.

*

Je cause volontiers avec les enfants ; car enfin on peut espérer qu'ils deviendront des êtres de raison ; quant à ceux qui le sont devenus, ah ! Seigneur !

*

Les hommes sont absurdes. Ils n'usent jamais des libertés qu'ils possèdent, mais requièrent celles qu'ils ne possèdent pas ; ils ont la liberté de pensée, ils réclament la liberté d'expression.

*

Je n'ai le courage de rien. Je n'ai pas le courage de monter à cheval, c'est un exercice trop violent ; ni de

1. Faubourg de Copenhague.

marcher, c'est trop fatigant ; ni de me coucher, car, ou bien je demeurerais étendu, et je n'en ai pas le courage, ou je devrais me relever et je n'en aurais pas le courage. *Summa summarum* : je n'ai le courage de rien.

*

Certains insectes meurent à la minute de la fécondation ; ainsi en est-il de toute joie ; les jouissances les plus hautes et les plus complètes de la vie sont les compagnes de la mort.

*

On écrit négligemment ses réflexions ; on les fait imprimer ; en corrigeant ensuite les épreuves successives, il vous vient une foule d'idées. Prenez donc courage, vous qui n'avez encore osé rien imprimer ; ne méprisez pas les fautes d'impression ; être spirituel grâce à des coquilles est encore une façon honnête d'avoir de l'esprit.

*

C'est la grande faiblesse de tout ce qui est humain, on n'atteint l'objet de son désir que par la contradiction. Je n'entends pas parler ici de la complexité intérieure qui donne au psychologue assez d'occupation (l'homme le plus mélancolique a plus que personne le sens du comique, le plus fastueux le sens de l'idylle, le libertin le sens de la morale, le sceptique le sens de la religion) mais seulement rappeler ceci : ce n'est que grâce au péché que l'on découvre le salut.

*

La vieillesse réalise le rêve de la jeunesse ; exemple : Swift ; jeune, il construit une maison de fous ; il y abrite sa vieillesse.

*

Cornelius Nepos parle d'un capitaine qui se trouva blo-

qué dans une forteresse avec une cavalerie importante ; ce soldat faisait cravacher quotidiennement les chevaux pour qu'ils ne souffrissent pas d'une immobilité prolongée. De même, je vis en ce temps comme un homme assiégé, mais pour que l'inaction ne m'éprouve pas, je pleure jusqu'à l'accablement.

*

Aladin est fortifiant parce que cette pièce montre l'audace géniale, enfantine, dans les désirs les plus extravagants. Combien de gens de notre époque osent vraiment désirer, convoiter, s'adresser à la nature avec la politesse puérile : « s'il vous plaît, s'il vous plaît »... ou avec la fureur du désespéré ? Combien sont-ils ceux qui, forts du sentiment (dont on parle tant de nos jours) que l'homme a été créé à l'image de Dieu, possèdent la vraie voix de commandement ? Ne sommes-nous pas tous pareils à Nureddin, multipliant courbettes et révérences, anxieux de demander trop ou trop peu ? Toute grande exigence ne se réduit-elle pas peu à peu à ce retour maladif sur soi qui n'exige plus que de nous-mêmes, et à quoi nous a entraîné l'éducation ?

*

Avec quelle étrange mélancolie n'ai-je pas vu se glisser dans les rues un pauvre homme vêtu d'un vieil habit vert-clair tirant sur le jaune ? J'en ai souffert pour lui ; mais ce qui m'émut le plus, c'est que cette couleur me rappelait si vivement mes premières incursions d'enfant dans l'art noble du peintre. Je retrouvais l'une de mes couleurs préférées. Il est affligeant de ne pas rencontrer dans la vie ces mélanges de couleurs auxquels je pense encore avec tant de plaisir ; tout le monde les estime crus, discordants, bons pour barioler des objets de Nuremberg. Les découvre-t-on par hasard, ce sera toujours dans des circonstances aussi pénibles. Elles seront toujours portées par un dément ou un malheureux, enfin un être qui se sent étranger à

la vie et que le monde ne veut pas connaître. Et moi qui peinturlurais toujours les vêtements de mes héros de cet éternel et inoubliable vert-jaune ! N'en est-il pas ainsi de tous les coloris de l'enfance ? L'éclat dont nous émerveillait la vie semble peu à peu trop violent et trop cru à nos yeux fatigués.

*

La porte du bonheur ne s'ouvre pas vers l'intérieur, en sorte qu'on puisse la forcer en l'assaillant violemment ; elle s'ouvre vers l'extérieur, et l'on n'y peut rien.

*

Je suis capable de douter, je crois bien, de tout ; je suis capable de lutter, il me semble, contre tout ; mais je suis incapable d'avouer quoi que ce soit, incapable de détenir, de posséder quoi que ce soit. La plupart des hommes déplorent que le monde soit si prosaïque, que la vie ne soit pas semblable aux romans où les circonstances sont toujours si favorables. Je déplore, moi, que la vie ne soit pas semblable aux romans où l'on a à lutter contre des pères dénaturés, des farfadets et des trolls, à délivrer des princesses enchantées. Que sont tous ces adversaires réunis auprès des fantômes nocturnes, pâles, exsangues, à la vie dure, que je combats et auxquels je donne moi-même le souffle et la vie ?

*

Pourquoi mon âme et ma pensée sont-elles si infécondes et cependant toujours accablées de vains tourments voluptueux et cruels ? La langue de mon esprit ne sera-t-elle jamais déliée ? Balbutierai-je éternellement ? Ce qu'il me faut, c'est une voix pénétrante comme le regard de Lynceus, terrifiante comme le soupir des géants, durable comme les sons de la nature, mordante comme la rafale chargée de frimas, malicieuse comme la moquerie sans cœur d'Echo, une voix allant de la basse la plus profonde

aux notes de poitrine les plus fluides, capable de moduler depuis un doux et saint murmure jusqu'à l'énergie de la pire fureur. Voilà ce qu'il me faut pour respirer, pour exprimer ce qui me tient au cœur, pour émouvoir les entrailles de la colère et de la sympathie. — Mais ma voix est rauque comme celle du goëland, ou expirante comme la bénédiction aux lèvres d'un muet.

*

Que va-t-il arriver ? Qu'apportera l'avenir ? Je l'ignore, je ne pressens rien. Lorsqu'une araignée se précipite d'un point fixe et s'abandonne au fil des conséquences, elle voit perpétuellement devant elle un espace vide où elle ne peut s'accrocher, si fort qu'elle s'agite. Je suis ainsi : devant moi, toujours le vide ; ce qui m'entraîne, c'est une conséquence placée derrière moi. Cette vie marche à reculons, elle est effrayante, intolérable.

*

Mes vues sur la vie n'ont aucun sens. Il semblerait qu'un méchant esprit m'a placé des lunettes sur le nez ; l'un des verres grossit tout selon une échelle monstrueuse, l'autre rapetisse tout dans les mêmes proportions.

*

Le sceptique est un Μεμαστίγομενος ; comme la toupie que l'on fouette il se tient sur sa pointe un temps plus ou moins long ; non plus que la toupie il ne peut demeurer, immobile, en équilibre.

*

Entre toutes les choses ridicules, rien ne me semble plus ridicule que d'avoir beaucoup à faire en ce monde, d'être un homme prompt à table, prompt à agir. Quand je vois une mouche se poser à l'instant décisif sur le nez de l'un de ces gens affairés, ou s'il est éclaboussé par une voiture qui le

croise dans une hâte encore plus grande, ou si le pont de Knippel [1] se lève devant lui, ou si une tuile, tombant d'un toit, le tue, je ris de tout mon cœur. Et qui pourrait se tenir de rire ? Qu'accomplissent-ils donc, ces tourbillons ? Ne ressemblent-ils pas à cette femme qui, affolée par l'incendie de sa maison, sauvait les pincettes ? Qu'arrachent-ils de mieux au grand incendie de la vie ?

*

Je n'ai pas la patience de vivre. Je ne puis pas voir pousser l'herbe ; ne le pouvant pas, je n'ai aucune envie de la considérer. Mes opinions sont les spéculations fugitives d'un « fahrender Scholasticus » qui se précipite en grande hâte à travers la vie. On prétend que le Seigneur rassasie l'estomac avant les yeux ; je ne m'en aperçois pas ; mes yeux sont rassasiés et excédés de tout, et pourtant j'ai faim.

*

On peut me poser telle question que l'on voudra à condition de ne pas m'interroger sur mes raisons. On pardonne à une jeune fille de ne pouvoir formuler ses raisons parce qu'elle vit, dit-on, de sentiment. Je n'en suis pas là. En général, j'ai tant de raisons et le plus souvent si contradictoires, que pour cette raison, je ne puis donner mes raisons. Aussi bien me semble-t-il que la cause et l'effet ne coïncident pas exactement. On voit surgir de causes extraordinaires et considérables des effets minuscules et insignifiants, parfois nuls ; ou bien une alerte petite cause engendre un effet colossal.

*

La vie est pour moi une boisson amère ; pourtant il faut l'avaler goutte à goutte, lentement, en comptant.

*

Nul ne revient de chez les morts. Nul n'est entré sans

1. Pont mobile de Copenhague.

pleurer en ce monde. Personne ne nous demande quand nous voulons entrer, quand nous voulons sortir.

*

Le temps, dit-on, marche, la vie s'écoule tel un fleuve, etc., etc. Je ne m'en aperçois pas : le temps est immobile, moi aussi. Tous les projets que je lance à l'avenir reviennent tout droit sur moi ; quand je crache, je me crache au visage.

*

Quand je me lève le matin, je m'empresse de me recoucher. J'aime surtout le soir, l'instant où j'éteins ma lampe et tire l'édredon par-dessus ma tête. Une fois encore je me redresse, considère avec une indescriptible satisfaction ma chambre ; puis, bonne nuit ; plongée sous l'édredon.

*

On doit être mystérieux non seulement aux autres, mais à soi-même. Je m'étudie ; quand j'en suis las, je fume un cigare par passe-temps, et je pense : Dieu sait ce qu'il a voulu faire de moi, ce qu'il entend tirer de moi.

*

Les désirs d'une accouchée ne sont ni plus étranges ni plus impatients que les miens. Mes désirs ont trait tantôt aux choses les plus insignifiantes, tantôt aux plus sublimes, mais tous emportent au même degré la passion momentanée de l'âme. Je désire en ce moment une assiettée de bouillie de blé noir. Je me souviens que lorsque j'étais écolier, on nous servait du blé noir le mercredi. Je me souviens, la bouillie était lisse et blanche, le beurre appétissant, le plat chaud, j'avais faim, j'étais impatient de me mettre à table. Quelle assiettée de bouillie de blé noir ! Je donnerais pour l'avoir plus que mon droit d'aînesse.

*

Le magicien Virgile se fit couper en petits morceaux et placer dans une marmite pour y cuire pendant huit jours et en sortir rajeuni. Il avait chargé quelqu'un d'empêcher que nul ne pût voir l'intérieur de la marmite. Mais le gardien ne résista pas à la tentation ; c'était trop tôt : Virgile disparut avec un cri sous l'aspect d'un petit enfant. Moi aussi, j'ai regardé trop tôt dans la marmite de la vie et du développement historique et ne réussirai jamais qu'à être un enfant.

*

Laissons autrui déplorer que l'époque soit méchante : je déplore, moi, qu'elle soit médiocre : car elle ignore la passion. Les pensées des hommes sont minces et fragiles comme une dentelle, eux-mêmes pitoyables comme des dentelières. Les pensées de leur cœur sont trop misérables pour être coupables. De telles pensées peuvent peut-être passer pour coupables, si elles sont nourries par un ver de terre, non si elles appartiennent à un être humain créé à l'image de Dieu. Leurs désirs sont calmes et indolents, leurs passions somnolentes. Elles remplissent leurs devoirs, ces âmes d'épiciers, mais toutefois se permettent, comme les Juifs, de rogner quelque peu la monnaie ; elles prétendent que notre Seigneur a beau tenir une comptabilité en règle, on le dupe un peu sans trop de risque. Honte sur elles ! je me réfugie dans l'Ancien Testament et dans Shakespeare. Là du moins, ce sont des hommes qui parlent : et c'est la haine, l'amour, le meurtre de l'ennemi, la malédiction de la descendance jusqu'à la fin des générations, et c'est le péché.

*

Je partage ainsi mon temps : une moitié à dormir, une moitié à rêver. Quand je dors, je ne rêve jamais, et c'est dommage, car le sommeil, c'est la plus haute génialité.

*

La dignité de l'homme est encore reconnue dans la nature ; quand on veut éloigner les oiseaux de certains arbres, on place entre les branches un mannequin ; il suffit d'un épouvantail qui ressemble vaguement à un être humain pour inspirer le respect.

*

La plupart des êtres humains se précipitent si ardemment à la jouissance qu'ils la dépassent. Je pense à ce nain qui avait enlevé une princesse et la gardait jalousement dans son château. Un jour il fit la sieste ; à son réveil, une heure plus tard, la princesse avait disparu. Il chausse ses bottes de sept lieues ; un seul pas ; il est bien plus loin qu'elle.

*

Mon âme est si pesante que nulle pensée ne peut l'emporter, nul coup d'aile ne peut l'élever dans l'éther. Se meut-elle, elle rase le sol comme les oiseaux quand le vent tourne à l'orage. En moi-même couve une oppression, une angoisse qui présagent le séisme.

*

La vie est vide et n'a pas de sens. Un homme vient de mourir ; on le conduit à la tombe : on jette sur lui trois pelletées de terre ; on part en voiture, on rentre chez soi en voiture : on se console à la pensée qu'on a devant soi une longue vie. Qu'est-ce que 7 × 10 années ? Pourquoi n'en finit-on pas d'un seul coup, pourquoi ne demeure-t-on pas là-bas, ne descend-on pas dans la tombe, ne tire-t-on pas au sort à qui écherra le malheur d'être le dernier vivant chargé de jeter les trois dernières pelletées de terre sur le dernier mort ?

*

Les jeunes filles ne me plaisent pas. Leur beauté s'évanouit comme un songe ; comme la journée d'hier quand elle est passée. Leur fidélité... ah ! leur fidélité ! ou bien elles sont infidèles, et je ne m'en occupe plus, Ou elles sont fidèles. Si j'en rencontrais une fidèle, elle me plairait en tant que rareté, elle me déplairait en raison de la longueur du temps ; car, ou bien elle demeurerait fidèle immuablement, et je serais victime de mon zèle d'expérimentation et devrais tenir jusqu'au bout ; ou bien un jour viendrait où elle cesserait de l'être, et j'aurais la vieille histoire.

*

Le feu avait éclaté dans les coulisses d'un théâtre. Le bouffon vint en informer le public. On crut à une plaisanterie, on applaudit : il insista, on rit davantage. — C'est ainsi, je pense, que croulera le monde, sous les applaudissements de gens d'esprit qui croiront à une farce.

*

Je semble voué à subir tous les états d'âme, à tenter des expériences dans toutes les directions. A tout instant je suis comme un enfant qui apprendrait à nager en pleine mer. Je pousse des cris (ces cris, je les ai appris des Grecs, de qui l'on peut apprendre ce qui est proprement humain) car j'ai bien une ceinture autour du corps, mais je n'aperçois pas la perche qui me soutiendrait. C'est une terrible manière de tenter l'expérience.

*

Il est étrange que deux situations terriblement contraires nous suggèrent une représentation de l'éternité. Je pense à ce malheureux comptable qui devint fou de désespoir après avoir dans une addition compté 7 + 6 = 14, et

par là ruiné une maison de commerce ; je l'entends se répéter, jour et nuit, indifférent à tout : 7 + 6 = 14 ; j'ai là une image de l'éternité. — J'imagine dans un harem une femme admirablement belle : elle repose, infiniment gracieuse, sur un sopha, et ne s'inquiète de rien au monde ; autre image de l'éternité.

■

Entendre les philosophes parler de réalité est souvent aussi décevant que de lire à l'étalage d'un marchand de bric à brac : « Ici l'on repasse ». Apportez votre linge à repasser : vous êtes dupé ; l'enseigne est à vendre.

■

S'il faut qu'un homme écrive un journal intime, ce devrait être moi, pour venir en aide à ma mémoire. Il m'arrive souvent d'oublier complètement les motifs qui m'ont poussé à prendre telle ou telle détermination, et cela non seulement à propos de bagatelles, mais aussi à propos des pas les plus décisifs. Si j'en retrouve le souvenir, ces motifs me paraissent parfois étranges au point que je ne puis croire qu'ils m'aient fait agir. Ce doute serait écarté si je pouvais m'appuyer sur un texte écrit. Un motif est, en général, une chose étrange ; si je le considère avec toute ma passion, il grandit jusqu'à devenir une monstrueuse nécessité qui remuerait ciel et terre ; si la passion m'a quitté, je le déclare méprisable. — Je me suis longtemps demandé quelle est exactement la raison qui m'a poussé à abandonner mon poste de professeur de lycée. En y réfléchissant encore, il me semble que ces fonctions me convenaient absolument. Aujourd'hui tout s'éclaire ; ma raison est tout justement que je puis me considérer comme parfaitement apte à ces fonctions. Si j'avais gardé cet emploi, j'aurais eu tout à perdre, rien à gagner. C'est pourquoi il m'a paru sage de démissionner et de chercher à me faire engager dans une troupe de

comédiens ambulants — pour cette raison que, sans aucun talent dramatique, j'avais tout à gagner.

*

Les tendances sociales et la belle sympathie qui les accompagne se répandent de plus en plus. A Leipzig, des gens, émus de commisération à la pensée de la triste fin des vieux chevaux, ont créé un comité : ils les mangeront.

*

Qu'est-ce qui m'attache ? De quoi était faite la chaîne qui retenait le loup Fenris ? On l'avait fabriquée avec le bruit des pas du chat sur la terre, la barbe de la femme, les racines du rocher, l'herbe de l'ours, le souffle du poisson et le crachat de l'oiseau [1]. De même je suis retenu par une chaîne faite de sombres imaginations, de rêves angoissés, de pensées inquiètes, de pressentiments craintifs, de terreurs inexpliquées. Cette chaîne est « très souple, douce comme la soie, elle cède sous l'effort le plus violent, mais ne rompt pas. »

*

Peut-être suis-je arrivé à la connaissance du vrai ; au salut non pas. Que ferai-je ? — Fais œuvre utile, répondent les gens. Vais-je donc révéler au monde mon chagrin, contribuer, moi aussi, à prouver que tout est affligeant et médiocre, peut-être découvrir dans la vie humaine une nouvelle tache encore inaperçue ? J'obtiendrais la précieuse récompense de la célébrité comme l'homme qui a découvert les taches de la planète Jupiter. J'aime mieux me taire.

1. Mythologie scandinave. Le loup Fenris, ennemi des dieux, brisant toutes les entraves, les Ases eurent recours aux nains ; ceux-ci composèrent de six éléments la chaîne magique Glepne, qui eut raison du monstre.

*

Ma vie n'a aucun sens. Quand j'en considère les diverses périodes, ma vie ressemble au mot Schnur dans le dictionnaire : il signifie d'abord cordon, puis bru. Il ne manquerait plus que le mot Schnur signifiât aussi chameau, puis balai.

*

Je suis pareil au porc de Lünebourg. Ma pensée est passion. Je puis très bien déterrer des truffes pour autrui, je n'en jouis pas moi-même. Je saisis les problèmes sur mon nez, mais je ne puis faire mieux que de les rejeter par-dessus ma tête.

*

C'est en vain que je lutte. Mon pied glisse. Ma vie devient une vie de poète. Quoi de plus pitoyable ? Je suis prédestiné ; la destinée se rit de moi en me montrant tout à coup que tout ce que je fais pour résister est caractéristique d'une telle existence. Je puis décrire l'espoir de façon si frappante que tout être vivant d'espoir se reconnaîtra dans ma description ; et pourtant c'est un faux puisqu'en la composant je pense au souvenir.

*

Que l'ennui est affreux — affreusement ennuyeux ; je ne sais pas d'expression plus forte, plus exacte, car le semblable ne peut être rendu que par le semblable. Plût à Dieu qu'il y eût une expression plus haute, plus forte, ce serait au moins une émotion. Je gis étendu, inactif : je ne découvre que le vide, je ne vis que du vide, je me meurs dans le vide. Je ne souffre même pas. Le vautour attaquait sans arrêt le foie de Prométhée ; sur Loke le poison tombait goutte à goutte ; c'était des diversions, encore que monotones. La douleur même a perdu pour moi son pouvoir rafraîchissant. Si l'on m'offrait toutes

les magnificences ou tous les tourments du monde, je demeurerais indifférent ; je ne me retournerais pas pour saisir ou pour fuir. Je meurs la mort. Qu'est-ce qui pourrait me distraire ? Découvrir un dévouement capable de résister à toutes les épreuves, un enthousiasme qui supporterait tout, une foi qui transporterait les montagnes ; concevoir une pensée qui lierait le fini et l'infini. Mais le doute empoisonné de mon âme détruit tout. Mon âme est une Mer Morte qu'aucun oiseau ne peut survoler ; parvenu au milieu, l'oiseau qui s'y essaie tombe épuisé dans la mort et l'anéantissement.

*

Etrange ! Avec quelle crainte ambiguë de la perdre ou de la conserver, l'homme tient à la vie ! Parfois j'ai pensé à faire un pas décisif, auprès duquel tous ceux que j'ai accomplis antérieurement seraient des enfantillages — à entreprendre le grand voyage de découvertes. Comme le navire que saluent les canons à sa sortie des docks, je voudrais me saluer moi-même. Et pourtant ! Manquerais-je de courage ? Si une pierre me tombait sur le crâne et me tuait, ce serait un expédient.

*

Mon corps est disproportionné ; mes membres de devant sont trop courts. Comme le lièvre d'Australie j'ai des membres antérieurs courts et des membres postérieurs démesurément longs. En général, je demeure tranquille ; si je fais un mouvement, c'est un bond extraordinaire dont s'épouvantent tous ceux à qui me rattachent les tendres liens de la parenté ou de l'amitié.

*

Je n'ai jamais été joyeux ; pourtant il m'a toujours semblé que le cortège de la joie m'accompagnait, que les génies légers de la joie dansaient autour de moi, invisibles

aux autres, mais non à moi, et mes yeux rayonnaient d'allégresse. Quand, heureux et joyeux comme un Dieu, je croise des êtres humains, et qu'ils envient mon bonheur, je ris ; car je méprise les hommes et je me venge. Je n'ai jamais souhaité faire tort à qui que ce soit, mais ai toujours donné à penser que nul ne pouvait m'approcher sans se sentir offensé ou lésé. Quand j'entends louanger la loyauté, la probité d'autrui, je ris ; car je méprise les hommes et je me venge. Jamais mon cœur n'a été endurci contre un homme, mais toujours, précisément lorsque j'étais le plus ému, j'ai donné l'impression d'un cœur fermé, étranger à tout sentiment. Quand j'entends exalter le bon cœur de quelqu'un et constate qu'on l'aime pour ses sentiments profonds, je ris, car je méprise les hommes et je me venge. Quand je me vois maudit, détesté, haï à cause de mon aspect glacial et de mon insensibilité, je ris ; ma colère est rassasiée. Mais si les braves gens me mettaient en posture d'avoir vraiment tort ou d'agir vraiment mal... alors, j'aurais perdu.

*

Le vin n'échauffe plus mon cœur ; un peu de vin me rend mélancolique, beaucoup m'appesantit l'esprit. Mon âme est abattue, sans force ; c'est vainement que j'enfonce en son flanc l'éperon du plaisir, elle n'en peut plus, elle ne se relève plus d'un bond royal. J'ai perdu toute illusion. C'est vainement que je m'abandonne à l'infini de la joie, elle ne peut m'exalter, ou plutôt je ne puis m'exalter. Autrefois, à peine me faisait-elle signe, je m'élevais, léger, sain et allègre. Lorsque lentement je parcourais à cheval la forêt, j'avais l'impression d'un envol ; maintenant que le cheval écume, épuisé, prêt à s'abattre, il me semble que je n'avance pas. Je suis seul ; je l'ai toujours été ; je suis abandonné, non des hommes — je n'en souffrirais pas — mais des heureux génies de la joie, qui m'entouraient en troupes nombreuses, rencontraient

partout des amis, et me montraient partout l'occasion. Comme l'essaim folâtre de la jeunesse autour d'un homme ivre, ils s'assemblaient autour de moi, les elfes de la joie, et mon sourire était pour eux. Mon âme a perdu le sens du possible. Si je formulais un vœu, je ne souhaiterais ni la richesse ni la puissance, mais la passion du possible, cet œil qui, partout et toujours jeune, toujours brûlant, découvre le possible. La jouissance déçoit, non le possible. Quel vin plus pétillant, plus parfumé, plus capiteux !

*

Un prodige : je me suis trouvé ravi au septième ciel. Les dieux, assemblés, siégeaient. Par privilège spécial on m'accorda la faveur de formuler un vœu : « Désires-tu, me dit Mercure, la jeunesse, la beauté, la puissance, une longue vie, la plus belle des jeunes filles, ou quelque autre des nombreuses merveilles que nous possédons dans notre coffre ? Choisis, mais une seule chose. » Je demeurai un instant incertain, puis m'adressai aux dieux en ces termes : « Glorieux contemporains, je choisis d'avoir toujours les rieurs de mon côté. » Nul d'entre eux ne répondit, mais tous éclatèrent de rire. J'en conclus que ma prière était exaucée, et jugeai que les dieux s'exprimaient avec goût ; il eut été en effet malséant de me répondre gravement : nous te l'accordons.

SŒREN KIERKEGAARD

(Traduit du danois par LUCIEN MAURY)

LE TEMPS RETROUVÉ [1]

Étant arrivé au bas de l'escalier qui descendait de la bibliothèque, je me trouvai tout à coup dans le grand salon et au milieu d'une fête qui allait me sembler bien différente de celles auxquelles j'avais assisté autrefois et allait revêtir pour moi un aspect particulier et reprendre un sens nouveau. En effet, dès que j'entrai dans le grand salon, bien que je tinsse toujours ferme en moi, au point où j'en étais, le projet que je venais de former, un coup de théâtre se produisit qui allait élever contre mon entreprise la plus grave des objections. Une objection que je surmonterais sans doute mais qui, tandis que je continuais à réfléchir en moi-même aux conditions de l'œuvre d'art, allait par l'exemple cent fois répété de la considération la plus propre à me faire hésiter, interrompre à tout instant mon raisonnement. Au premier moment je ne compris pas pourquoi j'hésitais à reconnaître le maître de maison, les invités, pourquoi chacun semblait s'être « fait une tête », généralement poudrée et qui les changeait complètement. Le Prince avait encore en recevant cet air bonhomme d'un roi de féerie que je lui avais trouvé la première fois, mais cette fois, semblant s'être soumis lui-même à l'étiquette qu'il avait imposée à ses invités, il s'était affublé d'une barbe blanche et traînait à ses pieds qu'elles alourdissaient

1. Voir les numéros de la *Nouvelle Revue Française* du 1er janvier au 1er juillet 1927.

comme des semelles de plomb. Il semblait avoir assumé de figurer un des « âges de la vie ». Ses moustaches étaient blanches aussi comme s'il restait après elles le gel de la forêt du petit Poucet. Elles semblaient incommoder sa bouche raidie et, l'effet une fois produit, il aurait dû les enlever. A vrai dire, je ne le reconnus qu'à l'aide d'un raisonnement, et en concluant de la simple ressemblance de certains traits à une identité de la personne. Je ne sais ce que le petit Izensac avait mis sur sa figure, mais tandis que d'autres avaient blanchi, qui la moitié de leur barbe, qui leurs moustaches seulement, lui sans s'embarrasser de ces teintures avait trouvé le moyen de couvrir sa figure de rides, ses sourcils de poils hérissés, tout cela d'ailleurs ne lui seyait pas, son visage faisait l'effet d'être durci, bronzé, solennisé, cela le vieillissait tellement qu'on n'aurait plus dit du tout un jeune homme. Je fus bien étonné au même moment en entendant appeler duc de Chatellerault un petit vieillard aux moustaches argentées d'ambassadeur dans lequel seul un petit bout de regard resté le même me permit de reconnaître le jeune homme que j'avais rencontré une fois en visite chez Mme de Villeparisis. A la première personne que je parvins ainsi à identifier en tâchant de faire abstraction du travestissement et de compléter les traits restés naturels par un effort de mémoire, ma première pensée eut dû être et fût peut-être, bien moins d'une seconde, de la féliciter d'être si merveilleusement grimée, qu'on avait d'abord, avant de la reconnaître, cette hésitation que les grands acteurs paraissant dans un rôle où ils sont différents d'eux-mêmes, donnent en entrant en scène, au public, qui même averti par le programme, reste un instant ébahi avant d'éclater en applaudissements. A ce point de vue, le plus extraordinaire de tous était mon ennemi personnel, M. d'Argencourt, le véritable clou de la matinée. Non seulement, au lieu

de sa barbe à peine poivre et sel, il s'était affublé d'une extraordinaire barbe d'une invraisemblable blancheur, mais encore, tant de petits changements matériels pouvant rapetisser, élargir un personnage et bien plus changer son caractère apparent, sa personnalité, c'était un vieux mendiant qui n'inspirait plus aucun respect qu'était devenu cet homme dont la solennité, la raideur empesée était encore présente à mon souvenir, et il donnait à son personnage de vieux gâteux une telle vérité, que ses membres tremblotaient, que les traits détendus de sa figure habituellement hautaine, ne cessaient de sourire avec une niaise béatitude. Poussé à ce degré, l'art du déguisement devient quelque chose de plus, une transformation. En effet, quelques riens avaient beau me certifier que c'était bien M. d'Argencourt qui donnait ce spectacle inénarrable et pittoresque, combien d'états successifs d'un visage ne me fallait-il pas traverser si je voulais retrouver celui du d'Argencourt que j'avais connu, et qui était tellement différent de lui-même tout en n'ayant à sa disposition que son propre corps. C'était évidemment la dernière extrémité où il avait pu le conduire sans en crever ; le plus fier visage, le torse le plus cambré n'était plus qu'une loque en bouillie agitée de ci de là. A peine en se rappelant certains sourires de M. d'Argencourt qui jadis tempéraient parfois un instant sa hauteur, pouvait-on comprendre que la possibilité de ce sourire de vieux marchand d'habits ramolli existât dans le gentleman correct d'autrefois. Mais à supposer que ce fût la même intention de sourire qu'eût d'Argencourt, à cause de la prodigieuse transformation du visage, la matière même de l'œil par laquelle il l'exprimait était tellement différente, que l'expression devenait tout autre et même d'un autre. Je n'eus pas l'idée de lui dire mon admiration pour la vision extraordinaire qu'il offrait. Ce ne fut pas mon antipathie ancienne qui m'en

empêcha, car précisément il était arrivé à être tellement différent de lui-même que j'avais l'illusion d'être devant une autre personne aussi bienveillante, aussi désarmée, aussi inoffensive que l'Argencourt habituel était rogue, hostile et dangereux. Tellement une autre personne qu'à voir ce personnage si ineffablement grimaçant, comique et blanc, ce bonhomme de neige simulant un général Dourakine en enfance, il me semblait que l'être humain pouvait subir des métamorphoses aussi complètes que celles de certains insectes. J'avais l'impression de regarder, derrière le vitrage instructif d'un muséum d'histoire naturelle, ce que peut être devenu le plus rapide, le plus sûr en ses traits d'un insecte, et je ne pouvais pas ressentir les sentiments que m'avait toujours inspirés M. d'Argencourt devant cette molle chrysalide plutôt vibratile que remuante. Mais je me tus, je ne félicitai pas M. d'Argencourt d'offrir un spectacle qui semblait recéler les limites entre lesquelles peuvent se mouvoir les transformations du corps humain. Certes, dans les coulisses d'un théâtre, ou pendant un bal costumé, on est plutôt porté par politesse à exagérer la peine, presque à affirmer l'impossibilité qu'on a à reconnaître la personne travestie. Ici au contraire, un instinct m'avait averti de les dissimuler le plus possible, qu'elles n'avaient plus rien de flatteur parce que la transformation n'était pas voulue, et je m'avisai enfin, ce à quoi je n'avais pas songé en entrant dans ce salon, que toute fête, si simple soit-elle, quand elle a lieu longtemps après qu'on a cessé d'aller dans le monde et pour peu qu'elle réunisse quelques-unes des mêmes personnes qu'on a connues autrefois, vous fait l'effet d'une fête travestie, de la plus réussie de toutes, de celle où l'on est le plus sincèrement « intrigué » par les autres, mais où ces têtes qu'ils se sont faites depuis longtemps sans le vouloir ne se laissent pas défaire par un débar-

bouillage, une fois la fête finie. Intrigué par les autres ? Hélas, aussi les intriguant nous-même. Car la même difficulté que j'éprouvais à mettre le nom qu'il fallait sur les visages semblait partagée par toutes les personnes qui apercevaient le mien, n'y prenaient pas plus garde que si elles ne l'eussent jamais vu, ou tâchaient de dégager de l'aspect actuel un souvenir différent.

Une jeune femme que j'avais connue autrefois, maintenant blanche et tassée en petite vieille maléfique, semblait indiquer qu'il est nécessaire que dans le divertissement final d'une pièce les êtres soient travestis à ne pas les reconnaître. Mais son frère était resté si droit, si pareil à lui-même qu'on s'étonnait que sur sa figure jeune, il eût fait passer au blanc sa moustache bien relevée. Les parties d'une blancheur de neige de barbes jusque-là entièrement noires, rendaient mélancolique le paysage humain de cette matinée, comme aux premières feuilles jaunes des arbres, alors qu'on croyait encore pouvoir compter sur un long été, et qu'avant d'avoir commencé d'en profiter, on voit que c'est déjà l'automne. Alors moi qui, depuis mon enfance, vivait au jour le jour, ayant reçu d'ailleurs de moi-même et des autres une impression définitive, je m'aperçus pour la première fois, d'après les métamorphoses qui s'étaient produites dans tous ces gens, du temps qui avait passé pour eux, ce qui me bouleversa par la révélation qu'il avait aussi passé pour moi. Et indifférente en elle-même, leur vieillesse me désolait en m'avertissant des approches de la mienne. Celles-ci me furent du reste proclamées coup sur coup par des paroles qui, à quelques minutes d'intervalle, vinrent me frapper comme les trompettes du Jugement. La première fut prononcée par la duchesse de Guermantes ; je venais de la voir, passant entre une double haie de curieux qui, sans se rendre compte des merveilleux artifices de toilette et d'esthétique qui agis-

saient sur eux, émus devant cette tête rousse, ce corps saumoné émergeant à peine de ses ailerons de dentelle noire, et étranglé de joyaux, le regardaient, dans la sinuosité héréditaire de ses lignes, comme ils eussent fait de quelque vieux poisson sacré, chargé de pierreries, en lequel s'incarnait le Génie protecteur de la famille Guermantes. « Ah ! me dit-elle, quelle joie de vous voir, vous mon plus vieil ami. » Et, dans mon amour-propre de jeune homme de Combray qui ne m'étais jamais compté à aucun moment comme pouvant être un de ses amis, participant vraiment à la vraie vie mystérieuse qu'on menait chez les Guermantes, un de ses amis au même titre que M. de Bréauté, que Swann, que tous ceux qui étaient morts, j'aurais pu en être flatté, j'en étais surtout malheureux. « Son plus vieil ami, me dis-je, elle exagère, peut-être un des plus vieux, mais suis-je donc... »

Presque aussitôt après quelqu'un parla de Bloch, je demandai si c'était du jeune homme ou du père (dont j'avais ignoré la mort, pendant la guerre, d'émotion, avait-on dit, de voir la France envahie). « Je ne savais pas qu'il eût des enfants, je ne le savais même pas marié, me dit la duchesse. Mais c'est évidemment du père que nous parlons, car il n'a rien d'un jeune homme, ajouta-t-elle en riant. Il pourrait avoir des fils qui seraient eux-mêmes déjà des hommes. » Et je compris qu'il s'agissait de mon camarade. Il entra d'ailleurs au bout d'un instant. J'eus de la peine à le reconnaître. D'ailleurs, il avait pris maintenant non seulement un pseudonyme, mais le nom de Jacques du Rozier, sous lequel il eût fallu le flair de mon grand-père pour reconnaître la douce vallée de l'Hébron et les chaînes d'Israël que mon ami semblait avoir définitivement rompues. Un chic anglais avait en effet complètement transformé sa figure et passé au rabot tout ce qui se pouvait effacer. Les cheveux jadis bouclés, coiffés à plat avec

une raie au milieu brillaient de cosmétique. Son nez restait fort et rouge mais semblait plutôt tuméfié par une sorte de rhume permanent qui pouvait expliquer l'accent nasal dont il débitait paresseusement ses phrases, car il avait trouvé, de même qu'une coiffure appropriée à son teint, une voix à sa prononciation où le nasonnement d'autrefois prenait un air de dédain particulier qui allait avec les ailes enflammées de son nez. Et grâce à la coiffure, à la suppression des moustaches, à l'élégance du type, à la volonté, ce nez juif disparaissait comme semble presque droite une bossue bien arrangée. Mais surtout, dès que Bloch apparaissait, la signification de sa physionomie était changée par un redoutable monocle. La part de machinisme que ce monocle introduisait dans la figure de Bloch la dispensait de tous ces devoirs difficiles auxquels une figure humaine est soumise, devoir d'être belle, d'exprimer l'esprit, la bienveillance, l'effort. La seule présence de ce monocle dans la figure de Bloch dispensait d'abord de se demander si elle était jolie ou non, comme devant ces objets anglais dont un garçon dit dans un magasin que c'est le grand chic, après quoi, on n'ose plus se demander si cela vous plaît. D'autre part, il s'installait derrière la glace de ce monocle dans une position aussi hautaine, distante et confortable que si ç'avait été la glace d'un huit ressorts, et pour assortir la figure aux cheveux plats et au monocle, ses traits n'exprimaient plus jamais rien. Sur cette figure de Bloch, je vis se superposer cette mine débile et opinante, ces frêles hochements de tête qui trouvent si vite leur cran d'arrêt, et où j'aurais reconnu la docte fatigue des vieillards aimables, si d'autre part je n'avais enfin reconnu devant moi mon ami et si mes souvenirs ne l'avaient animé de cet entrain juvénile et ininterrompu dont il semblait actuellement dépossédé. Pour moi qui l'avais connu au seuil de la vie, il était mon cama-

rade, un adolescent dont je mesurais la jeunesse par celle que n'ayant cru vivre depuis ce moment-là, je me donnais inconsciemment à moi-même. J'entendis dire qu'il paraissait bien son âge, je fus étonné de remarquer sur son visage quelques-uns de ces signes qui sont plutôt la caractéristique des hommes qui sont vieux. Je compris que c'est parce qu'il l'était en effet et que c'est avec des adolescents qui durent un assez grand nombre d'années que la vie fait ses vieillards.

Une jeune femme me dit : « Voulez-vous que nous allions dîner tous les deux seuls au restaurant ? » Comme je répondais : « Si vous ne trouvez pas compromettant de venir dîner seule avec un jeune homme », j'entendis que tout le monde autour de moi riait et je m'empressai d'ajouter : « ou plutôt avec un vieil homme ». Je sentais que la phrase qui avait fait rire était de celles qu'aurait pu, en parlant de moi, dire ma mère, ma mère pour qui j'étais toujours un enfant. Or je m'aperçevais que je me plaçais pour me juger au même point de vue qu'elle. Si j'avais fini par enregistrer comme elle certains changements qui s'étaient faits depuis ma première enfance, c'était de même des changements maintenant très anciens. J'en étais resté à celui qu'on avait dit un temps, presque en prenant de l'avance sur le fait : « C'est maintenant presque un grand jeune homme. » Je le pensais encore, mais cette fois avec un immense retard. Je ne m'apercevais pas combien j'avais changé. Mais au fait, eux, qui venaient de rire aux éclats, à quoi s'en apercevaient-ils ! Je n'avais pas un cheveu gris, ma moustache était noire. J'aurais voulu pouvoir leur demander à quoi se révélait l'évidence de la terrible chose. Et maintenant je comprenais ce qu'était la vieillesse — la vieillesse qui, de toutes les réalités, est peut-être celle dont nous gardons le plus longtemps dans la vie une notion purement abstraite, regardant les calendriers, datant nos lettres, voyant se marier nos

amis, les enfants de nos amis, sans comprendre soit par peur, soit par paresse, ce que cela signifie jusqu'au jour où nous apercevons une silhouette inconnue comme celle de M. d'Argencourt, laquelle nous apprend que nous vivons dans un nouveau monde ; je comprenais ce que signifiaient la mort, l'amour, les joies de l'esprit, l'utilité de la douleur, la vocation. Car si les noms avaient perdu pour moi de leur individualité, les mots me découvraient tout leur sens. La beauté des images est logée à l'arrière des choses, celle des idées à l'avant. De sorte que la première cesse de nous émerveiller quand on les a atteintes, mais qu'on ne comprend la seconde que quand on les a dépassées.

Or, à toutes ces idées, la cruelle découverte que je venais de faire relativement au Temps qui s'était écoulé ne pourrait que s'ajouter, et me servir en ce qui concernait la matière même de mon livre. Puisque j'avais décidé qu'elle ne pouvait être uniquement constituée par les impressions véritablement constituées, par les impressions véritablement pleines, celles qui sont en dehors du Temps, parmi les vérités avec lesquelles je comptais les servir, celles qui se rapportent au Temps, au Temps dans lequel baignent et s'altèrent les hommes, les sociétés, les nations, tiendraient une place importante. Je n'aurais pas soin seulement de faire une place à ces altérations que subit l'aspect des êtres et dont j'avais de nouveaux exemples à chaque minute, car tout en songeant à mon œuvre, assez définitivement mise en marche pour ne pas se laisser arrêter par des distractions passagères, je continuais à dire bonjour aux gens que je connaissais et à causer avec eux.

Une grosse dame me dit un bonjour pendant la courte durée duquel les pensées les plus différentes se pressèrent dans mon esprit. J'hésitai un instant à lui répondre, craignant que ne reconnaissant pas les gens mieux que moi, elle eût cru que j'étais quelqu'un d'autre, puis son

assurance me fit au contraire, de peur que ce fût quelqu'un avec qui j'avais été lié, exagérer l'amabilité de mon sourire, pendant que mes regards continuaient à chercher dans ses traits le nom que je ne trouvai pas. Tel un candidat au baccauláréat, incertain de ce qu'il doit répondre, attache ses regards sur la figure de l'examinateur et espère vainement y trouver la réponse qu'il ferait mieux de chercher dans sa propre mémoire, tel, tout en lui souriant, j'attachais mes regards sur les traits de la grosse dame. Ils me semblèrent être ceux de Mme de Forcheville, aussi mon sourire se nuança-t-il de respect, pendant que mon indécision commençait à cesser. Alors j'entendis la grosse dame me dire, une seconde plus tard : « Vous me preniez pour maman, et en effet je commence à lui ressembler beaucoup ». Et je reconnus Gilberte.

D'ailleurs, même chez les hommes qui n'avaient subi qu'un léger changement, dont la moustache était devenue blanche, etc., on sentait que ce changement n'était pas positivement matériel. C'était comme si on les avait vus à travers une vapeur colorante, ou mieux, un verre peint qui changeait l'aspect de leur figure mais surtout par ce qu'il y ajoutait de trouble, montrait que ce qu'il nous permettait de voir « grandeur nature », était en réalité très loin de nous, dans un éloignement différent, il est vrai, de celui de l'espace mais du fond duquel comme d'un autre rivage nous sentions qu'ils avaient autant de peine à nous reconnaître que nous eux. Seule peut-être Mme de Forcheville, que j'aperçus alors comme injectée d'un liquide, d'une espèce de paraffine qui gonfle la peau, mais l'empêche de se modifier, avait l'air d'une cocotte d'autrefois à jamais « naturalisée ». « Vous me prenez pour ma mère » m'avait dit Gilberte. C'était vrai. C'eût été d'ailleurs aimable pour la fille. D'ailleurs il n'y avait pas que chez cette dernière qu'avaient apparu des traits familiaux qui jusque-là étaient res-

tés aussi invisibles dans sa figure que ces parties d'une graine repliées à l'intérieur et dont on ne peut deviner la saillie qu'elles feront un jour dehors. Ainsi un énorme busquage maternel venait chez l'une ou chez l'autre transformer vers la cinquantaine un nez jusque-là droit et pur. Chez une autre fille de banquier, le teint d'une fraîcheur de jardinière, se roussissait, se cuivrait, et prenait comme le reflet de l'or qu'avait tant manié le père. Certains même avaient fini par ressembler à leur quartier, portaient sur eux comme le reflet de la rue de l'Arcade, de l'avenue du Bois, de la rue de l'Elysée. Mais surtout ils reproduisaient les traits de leurs parents. On part de l'idée que les gens sont restés les mêmes et qu'on les trouve vieux. Mais une fois que l'idée dont on part est qu'ils sont vieux, on les retrouve, on ne les trouve pas si mal. Pour Odette, ce n'était pas seulement cela, son aspect, une fois qu'on savait son âge et qu'on s'attendait à une vieille femme, semblait un défi plus miraculeux aux lois de la chronologie que la conservation du radium à celles de la nature. Elle, si je ne la reconnus pas d'abord, ce fut non parce qu'elle avait, mais parce qu'elle n'avait pas changé. Me rendant compte depuis une heure de ce que le temps ajoutait de nouveau aux êtres et de ce qu'il fallait soustraire pour les retrouver tels que je les avais connus, je faisais maintenant rapidement ce calcul et ajoutant à l'ancienne Odette le chiffre d'années qui avait passé sur elle, le résultat que je trouvai fut une personne qui me sembla ne pas pouvoir être celle que j'avais sous les yeux, précisément parce que celle-là était pareille à celle d'autrefois. Quel était le fait du fard, de la teinture ; elle avait l'air sous ses cheveux dorés tout plats — un chignon ébouriffé sur une figure étonnée et immuable de poupée — auxquels se superposait un chapeau de paille plat aussi, d'une grosse poupée mécanique de l'Exposition de 1878 (dont elle eût certes

été et surtout si elle avait eu alors l'âge d'aujourd'hui, la plus fantastique merveille), venant débiter son compliment dans une revue de fin d'année, mais de l'Exposition de 1878 représentée par une femme encore jeune.

Bloch m'ayant demandé de le présenter au Prince de Guermantes, je ne fis pas à cela l'ombre des difficultés auxquelles je m'étais heurté, le jour où j'avais été pour la première fois en soirée chez lui, qui m'avaient semblé naturelles, alors que maintenant cela me semblait si simple de lui présenter un de ses invités, et cela m'eût même paru simple de me permettre de lui amener et présenter à l'improviste quelqu'un qu'il n'eût pas invité. Etait-ce parce que depuis cette époque lointaine, j'étais devenu un « familier », quoique depuis quelque temps un « oublié », de ce monde où alors j'étais si nouveau ; était-ce au contraire parce que n'étant pas un véritable homme du monde, tout ce qui fait difficulté pour eux n'existait plus pour moi, une fois la timidité tombée ; était-ce parce que les êtres ayant peu à peu laissé tomber devant moi leur premier, souvent leur second, et leur troisième aspects, je sentais derrière la hauteur dédaigneuse du prince une grande avidité humaine de connaître des êtres, de faire la connaissance de ceux-là même qu'ils affectent de dédaigner. Etait-ce parce que le prince aussi avait changé comme tous ces insolents de la jeunesse et de l'âge mûr, à qui la vieillesse apporte sa douceur (d'autant plus que les hommes débutants et les idées inconnues contre lesquels ils regimbaient, ils les connaissent depuis longtemps de vue et les savent reçus autour d'eux) ; surtout si cette vieillesse a pour adjuvant quelques vertus, ou quelques vices qui étendent les relations, ou la révolution que fait une conversion politique, comme celle du prince au dreyfusisme. Bloch m'interrogeait comme moi je faisais autrefois en entrant dans le monde, comme il m'arrivait encore de le faire, sur les gens que j'y avais

connus alors et qui étaient aussi loin, aussi à part de tout que ces gens de Combray qu'il m'était souvent arrivé de vouloir « situer » exactement. Mais Combray avait pour moi une forme si à part, si impossible à confondre avec le reste, que c'était un puzzle que je ne pouvais jamais arriver à faire rentrer dans la carte de France. « Alors je ne peux avoir aucune idée du Prince de Guermantes en me représentant Swann ou M. de Charlus », me demandait Bloch à qui j'avais longtemps emprunté sa manière de parler et qui maintenant imitait souvent la mienne. « Nullement. — Mais en quoi consiste la différence ? — Il aurait fallu les entendre parler entre eux pour la saisir, mais c'est maintenant impossible, Swann est mort et M. de Charlus ne vaut guère mieux. Mais ces différences étaient énormes. » Et tandis que l'œil de Bloch brillait en pensant à ce que pouvait être la conversation de ces personnages merveilleux, je pensais que je lui exagérais le plaisir que j'avais eu à me trouver avec eux, n'en ayant jamais ressenti que quand j'étais seul, et l'impression des différenciations véritables n'ayant lieu que dans notre imagination. Bloch s'en aperçut-il ? « Tu me peins cela peut-être trop en beau, me dit-il ; ainsi la maîtresse de maison d'ici, la princesse de Guermantes, je sais bien qu'elle n'est plus jeune, mais enfin il n'y a pas tellement longtemps que tu me parlais de son charme incomparable, de sa merleuse beauté. Certes, je reconnais qu'elle a grand air, et elle a bien ces yeux extraordinaires dont tu me parlais, mais enfin je ne la trouve pas tellement inouïe que tu disais. Evidemment elle est très racée, mais enfin... ». Je fus obligé de dire à Bloch qu'il ne me parlait pas de la même personne. La princesse de Guermantes en effet était morte et c'est l'ex-Mme Verdurin que le prince ruiné par la défaite allemande avait épousée, et que Bloch ne reconnaissait pas. « Tu te trompes, j'ai cherché dans le Gotha de cette année, me confessa naïvement

Bloch et j'ai trouvé le prince de Guermantes, habitant l'hôtel où nous sommes et marié à tout ce qu'il y a de plus grandiose, attends un peu que je me rappelle, marié à Sidonie, duchesse de Duras, née des Beaux. » En effet, Mme Verdurin, peu après la mort de son mari, avait épousé le vieux duc de Duras, ruiné, qui l'avait faite cousine du prince de Guermantes, et était mort après deux ans de mariage. Il avait été pour Mme Verdurin une transition fort utile et maintenant celle-ci par un troisième mariage était princesse de Guermantes et avait dans le faubourg Saint-Germain une grande situation qui eût fort étonné à Combray où les dames de la rue de l'Oiseau, la fille de Mme Goupil et la belle-fille de Sazerat, toutes ces dernières années, avant que Mme Verdurin ne fût princesse de Guermantes, avaient dit en ricanant « la duchesse de Duras » comme si c'eût été un rôle que Mme Verdurin eût tenu au théâtre. Même le principe des castes voulant qu'elle mourût Mme Verdurin, ce titre qu'on ne s'imaginait lui conférer aucun pouvoir mondain nouveau, faisait plutôt mauvais effet. « Faire parler d'elle », cette expression qui dans tous les mondes est appliquée à une femme qui a un amant, pouvait l'être dans le faubourg Saint-Germain à celles qui publient des livres, dans la bourgeoisie de Combray à celles qui font des mariages, dans un sens ou dans l'autre, « disproportionnés ». Quand elle eut épousé le prince de Guermantes, on dut se dire que c'était un faux Guermantes, un escroc. Pour moi, à me figurer cette identité de titre, de nom qui faisait qu'il y avait encore une princesse de Guermantes et qu'elle n'avait aucun rapport avec celle qui m'avait tant charmé et qui n'était plus, qui était comme une morte sans défense à qui on l'eût volé, il y avait quelque chose d'aussi douloureux qu'à voir les objets qu'avait possédés le princesse Hedwige, comme son château, comme tout ce qui avait été à elle et dont une autre jouissait. La

succession du nom est triste comme toutes les successions, comme toutes les usurpations de propriété ; et toujours sans interruptions viendraient comme un flot de nouvelles princesses de Guermantes ; ou plutôt, millénaire, remplacée d'âge en âge dans son emploi par une femme différente, vivrait une seule princesse de Guermantes, ignorante de la mort, indifférente à tout ce qui change et blesse nos cœurs — et le nom comme la mer refermerait sur celles qui sombrent de temps à autre, sa toujours pareille placidité immémoriale.

Je m'étais assis à côté de Gilberte de Saint-Loup. Nous parlâmes beaucoup de Robert, Gilberte en parlait sur un ton déférent comme si c'eût été un être supérieur et qu'elle tînt à me montrer qu'elle l'avait admiré et compris. Nous nous rappelâmes l'un à l'autre combien les idées qu'il exposait jadis sur l'art de la guerre (car il lui avait souvent redit à Tansonville les mêmes thèses que je lui avais entendu exposer à Doncières et plus tard) s'étaient souvent et en somme sur un grand nombre de points trouvées vérifiées par la dernière guerre.

Dans cette conversation, Gilberte me parlait de Robert avec une déférence qui semblait plus s'adresser à mon ancien ami qu'à son époux défunt. Elle avait l'air de me dire : « Je sais combien vous l'admiriez. Croyez bien que j'ai su comprendre l'être supérieur qu'il était ». Et pourtant l'amour que certainement elle n'avait plus pour son souvenir était peut-être encore la cause lointaine de particularités de sa vie actuelle. Ainsi Gilberte avait maintenant pour amie inséparable Andrée. Quoique celle-ci commencât, surtout à la faveur du talent de son mari et de sa propre intelligence, à pénétrer non pas certes dans le milieu des Guermantes, mais dans un monde infiniment plus élégant que celui qu'elle fréquentait jadis, on fut étonné que la marquise

de Saint-Loup condescendit à devenir sa meilleure amie. Le fait sembla être un signe, chez Gilberte, de son penchant pour ce qu'elle croyait une existence artistique, et pour une véritable déchéance sociale. Cette explication peut être la vraie. Une autre pourtant vint à mon esprit toujours fort pénétré du fait que les images que nous voyons assemblées quelque part, sont généralement le reflet, ou d'une façon quelconque l'effet d'un premier groupement assez différent quoique symétrique d'autres images. Je pensais que si on voyait tous les soirs ensemble Andrée, son mari et Gilberte, c'était peut-être parce que tant d'années auparavant on avait pu voir le futur mari d'Andrée vivant avec Rachel, puis la quittant pour Andrée. Il est probable que Gilberte alors dans le monde trop distant, trop élevé, où elle vivait n'en avait rien su. Mais elle avait dû tout apprendre plus tard, quand Andrée avait monté et qu'elle-même avait descendu assez pour qu'elles pussent s'apercevoir. Alors avait dû exercer sur elle un grand prestige la femme pour laquelle Rachel avait été quittée par l'homme pourtant séduisant sans doute qu'elle avait préféré à Robert.

« Mais comment venez-vous dans des matinées si nombreuses ? » me demanda Gilberte. « Vous retrouver dans une grande tuerie comme cela, ce n'est pas ainsi que je vous schématisais. Certes, je m'attendais à vous voir partout ailleurs qu'à un des grands tralalas de ma tante, puisque tante il y a, ajouta-t-elle d'un fin sourire car étant Mme de Saint-Loup depuis un peu plus longtemps que Mme Verdurin n'était entrée dans la famille, elle se considérait comme une Guermantes de tout temps et atteinte par la mésalliance que son oncle avait faite en épousant Mme Verdurin, qu'il est vrai elle avait entendu railler mille fois devant elle, dans la famille, tandis que naturellement ce n'était qu'hors de sa présence qu'on avait parlé de la mésalliance qu'avait faite

Saint-Loup en l'épousant. Elle affectait d'ailleurs d'autant plus de dédain pour cette tante mauvais teint que celle-ci par l'espèce de perversion qui pousse les gens intelligents à s'évader du chic habituel, par le besoin aussi de souvenirs qu'ont les gens âgés, pour tâcher de donner un passé à son élégance nouvelle, la princesse de Guermantes aimait à dire en parlant de Gilberte : « Je vous dirai que ce n'est pas pour moi une relation nouvelle, j'ai énormément connu la mère de cette petite, tenez, c'était une grande amie à ma cousine Marsantes. C'est chez moi qu'elle a connu le père de Gilberte. Quant au pauvre Saint-Loup, je connaissais d'avance toute sa famille, son propre oncle était mon intime autrefois à La Raspelière. » Vous voyez que les Verdurin n'étaient pas du tout des bohèmes, me disaient les gens qui entendaient parler ainsi de la princesse de Guermantes, c'étaient des amis de tout temps de la famille de Mme de Saint-Loup. J'étais peut-être seul à savoir par mon grand-père qu'en effet les Verdurin n'étaient pas des bohèmes. Ce n'était pas précisément parce qu'ils avaient connu Odette. Mais on arrange aisément les récits du passé que personne ne connaît plus, comme ceux des voyages dans les pays où personne n'est jamais allé. « Enfin, conclut Gilberte, puisque vous sortez quelquefois de votre Tour d'ivoire, des petites réunions intimes chez moi où j'inviterais des esprits sympathiques, ne vous conviendraient-elles pas mieux ? Ces grandes machines comme ici sont bien peu faites pour vous. Je vous voyais causer avec ma tante Oriane qui a toutes les qualités qu'on voudra, mais à qui nous ne ferons pas tort, n'est-ce-pas, en déclarant qu'elle n'appartient pas à l'élite pensante. » Je ne pouvais mettre Gilberte au courant des pensées que j'avais depuis une heure, mais je crus que sur un point de pure distraction elle pourrait servir mes plaisirs, lesquels en effet ne me semblaient pas devoir être de parler littérature avec la

duchesse de Guermantes plus qu'avec Mme de Saint-Loup. Certes, j'avais l'intention de recommencer dès demain, bien qu'avec un but cette fois, à vivre dans la solitude. Même chez moi je ne laisserais pas des gens venir me voir dans mes instants de travail car le devoir de faire mon œuvre primait celui d'être poli ou même bon. Ils insisteraient sans doute, eux qui ne m'avaient pas vu depuis si longtemps, venaient de me retrouver et me jugeaient guéri. Ils insisteraient, venant quand le labeur de leur journée et de leur vie serait fini ou interrompu et ayant alors le même besoin de moi que j'avais eu autrefois de Saint-Loup ; et parce que, comme je m'en étais déjà aperçu à Combray quand mes parents me faisaient des reproches au moment où je venais de prendre à leur insu les plus louables résolutions, les cadrans intérieurs qui sont départis aux hommes ne sont pas tous réglés à la même heure, l'un sonne celle du repos en même temps que l'autre celle du travail, l'un celle du châtiment par le juge quand chez le coupable celle du repentir et du perfectionnement intérieur est sonnée depuis longtemps. Mais j'aurais le courage de répondre à ceux qui viendraient me voir ou me feraient chercher, que j'avais pour des choses essentielles au courant desquelles il fallait que je fusse mis sans retard, un rendez-vous urgent, capital, avec moi-même. Et pourtant, bien qu'il y ait peu de rapport entre notre moi véritable et l'autre, à cause de l'homonymat et du corps commun aux deux, l'abnégation qui vous fait faire le sacrifice des devoirs plus faciles, même des plaisirs, paraît aux autres de l'égoïsme. Et d'ailleurs n'était-ce pas pour m'occuper d'eux que je vivrais loin de ceux qui se plaindraient de ne pas me voir, pour m'occuper d'eux plus à fond que je n'aurais pu le faire avec eux, pour chercher à les révéler à eux-mêmes, à les réaliser. A quoi eût servi que pendant des années encore, j'eusse perdu des soirées à faire glisser sur

l'écho à peine expiré de leurs paroles, le son tout aussi vain des miennes, pour le stérile plaisir d'un contact mondain qui exclut toute pénétration. Ne valait-il pas mieux que ces gestes qu'ils faisaient, ces paroles qu'ils disaient, leur vie, leur nature, j'essayasse d'en décrire la courbe et d'en dégager la loi ? Malheureusement, j'aurais à lutter contre cette habitude de se mettre à la place des autres qui, si elle favorise la conception d'une oeuvre, en retarde l'exécution. Car par une politesse supérieure, elle pousse à sacrifier aux autres non seulement son plaisir, mais son devoir, quand se mettant à la place des autres, le devoir quel qu'il soit, fût-ce pour quelqu'un qui ne peut rendre aucun service au front de rester à l'arrière s'il est utile, apparaît comme ce qu'il n'est pas en réalité, notre plaisir. Et bien loin de me croire malheureux de cette vie sans amis, sans causerie, comme il est arrivé aux plus grands de le croire, je me rendais compte que les forces d'exaltation qui se dépensent dans l'amitié sont une sorte de porte-à-faux visant une amitié particulière qui ne mène à rien et se détournant d'une vérité vers laquelle elles étaient capables de nous conduire. Mais enfin quand des intervalles de repos et de société me seraient nécessaires, je sentais que plutôt que les conversations intellectuelles que les gens du monde croient utiles aux écrivains, de légères amours avec ces jeunes filles en fleurs seraient un aliment choisi que je pourrais à la rigueur permettre à mon imagination semblable au cheval fameux qu'on ne nourrissait que de roses ! Ce que tout d'un coup je souhaitais de nouveau, c'est ce dont j'avais rêvé à Balbec, quand sans les connaître encore, j'avais vu passer devant la mer Albertine, Andrée et leurs amies. Mais hélas ! je ne pouvais plus chercher à retrouver celles que justement en ce moment je désirais si fort. L'action des années qui avait transformé tous les êtres que j'avais vus aujourd'hui, et Gilberte elle-même,

avait certainement fait de toutes celles qui survivaient, comme elle eût fait d'Albertine si elle n'avait pas péri, des femmes trop différentes de celles que je me rappelais. Je souffrais d'être obligé, de moi-même, à atteindre celles-là, car le temps qui change les êtres ne modifie pas l'image que nous avons gardé d'eux. Rien n'est plus douloureux que cette opposition entre l'altération des êtres et la fixité du souvenir, quand nous comprenons que ce qui a gardé tant de fraîcheur dans notre mémoire n'en peut plus avoir dans la vie, que nous ne pouvons, au dehors, nous rapprocher de ce qui nous paraît si beau au dedans de nous, de ce qui excite en nous un désir pourtant si individuel de le revoir. Ce violent désir que la mémoire excitait en moi pour ces jeunes filles vues jadis, je sentais que je ne pourrais espérer l'assouvir qu'à condition de le chercher dans un être du même âge, c'est à-dire dans un autre être. Je regardai Gilberte et je lui dis qu'elle me ferait toujours plaisir en m'invitant avec des jeunes filles, sans que j'eusse d'ailleurs rien à leur demander que de faire renaître en moi les rêveries, les tristesses d'autrefois, peut-être, un jour improbable, un chaste baiser. Gilberte écouta ma requête en souriant. Puis, en se mettant à y réfléchir, elle prit un air sérieux en ayant l'air de chercher dans sa tête. Et j'en fus heureux car cela l'empêcha de faire attention à un groupe qui se trouvait non loin de nous et dont la vue n'eût certes pas pu lui être agréable. On y remarquait la duchesse de Guermantes en grande conversation avec une affreuse vieille femme que je regardais sans pouvoir du tout deviner qui elle était : je n'en savais absolument rien. « Comme c'est drôle de voir ici Rachel » me dit à l'oreille Bloch qui passait à ce moment. Ce nom tragique rompit aussitôt l'enchantement qui avait donné à la maîtresse de Saint-Loup la forme inconnue de cette immonde vieille et je la reconnus alors parfaitement. C'était bien avec Rachel, devenue une actrice célèbre et qui

allait au cours de cette matinée réciter des vers de Musset et de La Fontaine que la tante de Gilberte, la duchesse de Guermantes, causait en ce moment. Or la vue de Rachel ne pouvait en tous cas être bien agréable à Gilberte et je fus d'autant plus ennuyé d'apprendre qu'elle allait réciter des vers. La duchesse, consciente depuis trop longtemps d'occuper la première situation de Paris (ne se rendant pas compte qu'une telle situation n'existe que dans les esprits qui y croient et que beaucoup de nouvelles personnes si elles ne la voyaient nulle part, si elles ne lisaient son nom dans le compte rendu d'aucune fête élégante, croiraient en effet qu'elle n'occupait aucune situation) ne voyait plus qu'en visites aussi rares et aussi espacées qu'elle pouvait le faubourg Saint-Germain qui, disait-elle, « l'ennuyait à mourir » et en revanche se passait la fantaisie de déjeuner avec telle ou telle actrice qu'elle trouvait délicieuse.

La duchesse hésitait encore par peur d'une scène de M. de Guermantes, devant Balthy et Mistinguett, qu'elle trouvait adorables mais avait décidément Rachel pour amie. Les nouvelles générations en concluaient que la duchesse de Guermantes malgré son nom devait être quelque demi-castor qui n'avait jamais été tout à fait du gratin. Il est vrai que, pour quelques souverains dont l'intimité lui était disputée par deux autres grandes dames, Mme de Guermantes se donnait encore la peine de les avoir à déjeuner. Mais d'une part ils viennent rarement, connaissent des gens de peu, et la duchesse par la superstition des Guermantes à l'égard du vieux protocole (car à la fois les gens bien élevés l'assommaient, et elle tenait à la bonne éducation) faisait mettre : Sa Majesté a ordonné à la duchesse de Guermantes, a daigné, etc. Et les nouvelles couches ignorantes de ces formules en concluaient que la position de la duchesse était d'autant

plus basse. Au point de vue de Mme de Guermantes, cette intimité avec Rachel pouvait signifier que nous nous étions trompés quand nous croyions Mme de Guermantes hypocrite et menteuse dans ses condamnations de l'élégance, quand nous croyions qu'au moment où elle refusait d'aller chez Mme de Sainte-Euverte, ce n'était pas au nom de l'intelligence mais du snobisme qu'elle agissait ainsi, ne la trouvant bête que parce que la marquise laissait voir qu'elle était snob, n'ayant pas encore atteint son but. Mais cette intimité avec Rachel pouvait signifier aussi que l'intelligence était en réalité chez la duchesse médiocre, insatisfaite et désireuse sur le tard, quand elle était fatiguée du monde, de réalisations, par une ignorance totale des véritables réalités intellectuelles et une pointe de cet esprit de fantaisie qui fait à des dames très bien qui se disent : « Comme ce sera amusant », finir leur soirée d'une façon à vrai dire assommante, en puisant la force d'aller réveiller quelqu'un, à qui finalement on ne sait que dire, près du lit de qui on reste un moment dans son manteau de soirée, après quoi, ayant constaté qu'il est fort tard, on finit par aller se coucher.

Il faut ajouter que l'antipathie qu'avait depuis peu pour Gilberte la versatile duchesse pouvait lui faire prendre un certain plaisir à recevoir Rachel, ce qui lui permettait en plus de proclamer une des maximes des Guermantes à savoir qu'ils étaient trop nombreux pour épouser les querelles les uns des autres, indépendance de « je n'ai pas à... » qu'avait renforcée la politique qu'on avait dû adopter à l'égard de M. de Charlus lequel, si on l'avait suivi, vous eût brouillé avec tout le monde. Quant à Rachel, si elle s'était en réalité donné une grande peine pour se lier avec la duchesse de Guermantes (peine que la duchesse n'avait pas su démêler sous des dédains affectés, des impolitesses voulues, qui

l'avaient piquée au jeu et lui avaient donné grande idée d'une actrice si peu snob), sans doute cela tenait d'une façon générale à la fascination que les gens du monde exercent à partir d'un certain moment, sur les bohèmes les plus endurcis, parallèle à celle que ces bohèmes exercent eux-mêmes sur les gens du monde, double reflux qui correspond à ce qu'est dans l'ordre politique la curiosité réciproque et le désir de faire alliance entre peuples qui se sont combattus. Mais le désir de Rachel pouvait avoir une raison plus particulière. C'est chez Mme de Guermantes, c'est de Mme de Guermantes, qu'elle avait reçu jadis sa plus terrible avanie. Rachel l'avait peu à peu non pas oubliée mais pardonnée, mais le prestige singulier qu'en avait reçu à ses yeux la duchesse ne devait s'effacer jamais. L'entretien de l'attention duquel je désirais détourner Gilberte, fut du reste interrompu, car la maîtresse de maison vint chercher Rachel dont c'était le moment de réciter et qui bientôt ayant quitté la duchesse, parut sur l'estrade.

(*A suivre*) MARCEL PROUST

Nous vivons suspendus aux saisons. Notre humeur était changeante comme le ciel de Juin ; en ce Juillet, nous formons des pensées africaines. Il n'est pas de fête d'été qui tienne contre la pluie ; et les fêtes changent notre régime si instable de frivolité, d'espérance et de résolution, bien plus que nous ne voulons le croire. Ceux qui se veulent plus fermes et plus solitaires ont des fêtes courtes qui leur sont données, d'autres qu'ils se donnent par poésie, musique et peinture, mais un peu décharnées ; le corps n'y est que par ses mouvements, non point par le glissement et étirement secret des tissus. Le vrai poète veut une fête cosmique et danse avec son ombre ; et chacun est poète premièrement. Ainsi nous dansons au soleil comme les moucherons.

Par la puissance des nuées sans doute, je rêvais, le mois passé, à ces hivers qui nous rassemblent et rassemblent aussi nos pensées : au poële de Descartes, au soleil brumeux de Spinoza, à cette retraite de l'homme, à cette vie ralentie et prudente qui nous découvre l'ordre, et nous investit d'une autre puissance. Toutefois, comme il y a des zones brûlantes qui bornent la liberté, il y a aussi des cercles de glace que la pensée ne franchit point. Il est beau de voir Descartes voyageur cherchant sa patrie d'élection. L'humanité de même a déplacé son centre de pensées d'après des saisons où les siècles sont comme des jours, et qui nous sont mal connues. Toutefois le prudent *Annuaire* en soupçonne quelque chose, remarquant que, depuis qu'on est capable de mesurer ces faibles différences, l'écliptique se rapproche constamment de l'équateur, quoique très lentement. Voici ce que cela signifie pour nous autres moucherons : le soleil d'année en année un peu moins haut en été, un peu moins bas en hiver, c'est-à-dire des saisons moins marquées, un été moins brûlant, un hiver moins rude. On peut se plaire à expliquer d'après cela les anciennes

saisons telles que les historiens nous les représentent, et surtout l'antique période glaciaire, qui a étendu jusqu'à la Seine, il y a peut-être douze mille ans, la misère arctique. Nous irions donc vers une vie plus douce, à laquelle les régions nordiques participeraient aussi ; et en revanche l'Afrique du Nord et même l'Italie perdraient peu à peu cette relâche du violent hiver, dont elles recevaient autrefois quelque fraîcheur. D'où Montesquieu comprendrait plus d'une chose.

Mais attention. La période de ces grands changements est très longue, et mal connue ; toutefois l'*Annuaire* m'avertit que l'écliptique n'ira point, à beaucoup près, se coucher sur l'équateur ; donc le grand hiver de siècles reviendra, dans douze mille ans ou plus tard encore. Alors un soleil plus haut en été, plus bas en hiver, et des saisons plus violentes, qui rapprocheront de nos contrées l'ours blanc et le renne ; car il ne faut pas oublier que la glace est lente à fondre, et qu'ainsi, quelque chaud que soit l'été, un rude hiver mord toujours sur le printemps. D'où l'on peut prévoir que la civilisation tempérée, après s'être élevée vers le nord encore pendant une ou deux dizaines de siècles, redescendra vers l'Egypte etCarthage. Les pays qui dormaient s'éveilleront, et le poële Cartésien sera gelé. Non sans variétés, car les saisons dépendent aussi des golfes et découpures, à cause que la masse de la mer est régulatrice et modératrice toujours. Il n'en est pas moins que, d'une marche sinueuse comme nos côtes, la puissance émigrera du cercle arctique aux tropiques ; les arts et la pensée iront de même. Sémiramis de nouveau adorera son empire ; les dieux morts renaîtront. Un être immense, pour qui mille de nos années seraient comme une minute, verrait aller et venir du haut au bas de la zone tempérée, et se diviser, et se rassembler, ces centres d'empire, d'art et de savoir, sans que jamais rien recommence le même, à cause des changements lents et continus. Nous sommes de courts historiens.

ALAIN

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

LA RARETÉ ET LE DEHORS.

Dans un livre que Paul Valéry, qui le préface, appelle « un monument admirable à la gloire et à la mémoire de Mallarmé », Jean Royère fait cette remarque : « Si l'on se reporte aux meilleures études — elles émanent de poètes de grand mérite ou de prosateurs éminents — écrites au lendemain de la mort du maître et qui satisfirent les mallarméens les plus exigeants, on trouve qu'elles ne sont plus à la mesure du poète, incontestablement en raison des changements de perspective que plus d'un quart de siècle comporte. »

Il y a à cela des raisons générales : une bonne mise au point ne saurait être faite dans la bousculade des nécrologies. Mais il y a aussi un événement inattendu, un fait absolument nouveau, définitivement enregistré, qui eût bien surpris Mallarmé. Mallarmé, homme rare, déclarait se défier des « états de rareté sanctionnés par le dehors ». Le dehors sanctionne aujourd'hui les états de rareté comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie.

Plus rien de l'atmosphère littéraire, des grands partis littéraires, où vivait Mallarmé. Plus de « littérature d'avant-garde », de « chapelles », de « petites revues ». Ces trois termes n'ont plus cours, non seulement parce qu'ils sont démodés, mais parce qu'ils ne répondent pas à la réalité. Il y a la littérature et les revues, tout court. On peut préférer France à Proust, Bourget à Gide, Madame de Noailles à Valéry, Bernstein à Claudel, Estaunié à Cocteau, Mauriac à Max Jacob ; ou inversement. On ne fera plus entrer en ligne de compte cette division de la littérature en deux partis, les réguliers et les irréguliers. L'explication d'une gloire par le snobisme, qui avait cours il y a quelques semestres, est à peu près aussi vieillie. Il n'y a plus de sno-

bisme. Il y a l'ensemble et les mouvements de l'opinion.

Valéry entré à l'Académie, ce fut une date. Et à une voix de majorité, comme la République en 1875, c'est un symbole. La voix de M. de Witt ! disait Mac-Mahon, puisque ce député venait le dernier, alphabétiquement, sur la liste des votants. Le M. de Witt de l'Académie a incliné, lui aussi, ce jour-là, irrévocablement, la balance de nos destins littéraires. Il a fondé quelque chose dans la République des Lettres. Ni 16 mai, ni boulangisme, ni Action Française littéraires ne diminueront la part de nouveau, fructifiante et forte, qu'il aura apportée.

Il n'y a qu'à reprendre, pour poser le rapport, les termes de Mallarmé. Opposition de l'état de rareté et du dehors, ce dehors qui a pour fleur une coupole. Rareté et dehors entrent dans une série de relations : mouvement tournant du dehors qui investit flatteusement la rareté ; épanouissement et défaite de la rareté, comme la vierge surprise, qui devient porte-graine, mère, vivante pour autrui ; ébauche nouvelle d'un serpent, le vieux tentateur. Tout cela ne se relie pas seulement à un cas Valéry, mais au cas de la littérature, au champ du général, au pâturage où la critique agite sa cloche en tondant ces belles herbes de juin. Et le bien certainement l'emporte sur le mal, l'intelligence sur la mélancolie.

Mallarmé, tout délicatesse et urbanité, ne défendait point la rareté contre le dehors avec l'inflexibilité du moine. En littérature, au-dessus d'un certain niveau, on est toujours un peu moine, mais, quel que soit ce niveau, on ne l'est jamais qu'*in partibus infidelium*. Mallarmé aimait qu'on fît des manifestes, et qu'on multipliât les banquets littéraires. Il a écrit dans *Divagations* un délicieux éloge de l'Académie, qui se termine par la phrase sur le « hérissement de quarante épées frêles ». Pour la devise d'une épée possible à son flanc, il eût préféré, peut-être, un *Telle qu'ailes !* de poète. Mais je conviens que le *Tel qu'elle* de Valéry sied mieux à la dureté algébrique et à la fibre métallique du grand poète mathématicien.

Ce rapport de la rareté et du dehors mérite d'être traité au tableau noir. Il paraît avoir occupé Valéry tout ce printemps, réaction naturelle contre les terribles assauts que lui livrait le dehors. En quelques mois nous avons pu lire le morceau sur Stendhal qui sert de préface au *Lucien Leuwen* d'Edouard Cham-

pion et Paul Arbelet, la *Lettre sur Mallarmé* à Jean Royère, et le discours du quai Conti sur Anatole France. Les nécessités de la vie littéraire, le tourbillon où le dehors l'a happé, font de Valéry un critique, un grand critique. Le jour où les enquêteurs écriront que notre république a besoin d'un prince, M. Picard peut d'office et sans m'écrire lui attribuer ma voix. Sur Stendhal, Mallarmé et France, Valéry a jeté les idées. Il se trouve qu'elles coulent sur la pente, ici répérée, du rare vers le dehors.

*
* *

Le problème, à propos de Stendhal, Valéry l'enferme dans une ébauche de monologue : « Vivre. Plaire. Etre aimé. Aimer. Ecrire. N'être pas dupe. Etre soi, — et pourtant *parvenir*. Comment se faire libre ? Et comment vivre, méprisant ou détestant tous les partis ? » On sera lu dans cinquante ans, puisqu'on est résolu à ne pas être dupe, à ne pas faire de dupes. En attendant « il faut se faire une politique de la gloire future... Comment traverser sans périr quarante ans de romantisme pour aborder à l'éternité littéraire ? Il faut qu'une chaîne d'amateurs, une secte des Heureux-peu-nombreux le conduise jusqu'au temps de Taine et de Paul Bourget. »

Stendhal a-t-il murmuré ce monologue beaucoup plus que Léonard n'a pensé les idées qui sont mises à son compte dans l'*Introduction à la méthode ?* Peu importe. Un grand homme est une radiation d'idées, la grande critique consiste à trouver les rythmes élémentaires de cette radiation et à sympathiser avec eux. Tout se passe bien en effet dans la destinée de Stendhal, sinon dans sa conscience, comme si le moyen terme, le plan de rencontre entre la *rareté* de cet héritier du XVIII[e] siècle d'une part, et le *dehors*, l'assentiment, le jeu de la machine à gloire d'autre part, ne pouvait être fourni que par un avenir. Le rocher romantique surmonté de la chapelle de Chateaubriand et du burg hugolien, il faut le temps de le tourner : cinquante ans. Juste calcul d'officier d'intendance. Dans cinquante ans, dit Napoléon, l'Europe sera républicaine ou cosaque ; acte de foi en les forces brutales du blanc ou du noir. Dans cinquante ans l'Europe me lira, dit Stendhal : acte de foi d'un grand civilisé en la civilisation.

« L'illusion de la postérité lui reste, » dit Valéry. Illusion? On pourrait aussi bien le dire d'un père de famille, ridiculiser l'octogénaire qui plante. Il est naturel que pour un Stendhal, célibataire, la vie de l'esprit existe dans toutes les dimensions humaines. Il ne s'agit même pas de la vague postérité. Il s'agit d'une notion précise et prochaine, celle de la génération qui vient, une génération de discussion dont l'éducation aura été faite par le régime des deux Chambres et par la liberté de la presse, et qui, pensant par elle-même, contrôlant, réfléchissant, se trouvera portée vers les valeurs de clairvoyance et d'analyse. Stendhal ne fait d'ailleurs rien pour lui plaire, pas plus que pour plaire à la génération de ses lecteurs actuels. Il est lui-même, voilà tout. Il pense à la génération future, non parce qu'il entend travailler exclusivement pour elle, mais parce que c'est toujours là, chez un écrivain méconnu, une idée tonique : comme les yeux aiment à se reposer sur le vert.

*
* *

Le cas de Mallarmé est différent, et pourtant rentre dans le même cercle. Non la traite à cinquante ans, mais une postérité hyperbolique, une idée de postérité. Mallarmé, ai-je dit, aimait et commentait ingénieusement le dehors cérémoniel, décor, réunions, banquets, mardis, Académies. Il ne s'en refusa que mieux, avec la pudeur grelottante de l'étoile Hérodiade, à tout dehors littéraire.

Précisément un livre inattendu paraît aujourd'hui qui témoigne une fois de plus quels fructueux et faciles accommodements avec le dehors aurait trouvés Mallarmé, s'il eût voulu. Le Dr Edmond Bonniot publie chez Carteret quatre contes indiens, retrouvés dans les papiers du poète, non datés, écrits en une prose limpide, spirituelle, nullement mallarméenne, plutôt populaire « De son trône d'Empyrée, dit le Dr Bonniot, le maître consent à tendre une main vers la foule qui, pour la saisir, s'exhausse à peine. » On imagine avec effroi un Mallarmé littéraire qui fût descendu vers cette foule, qui y eût trouvé avec la facilité d'écrire la facilité de vivre, qui eût conclu un traité de paix avec le hasard et n'en eût jeté les dés que d'un

pacifique cornet, dans un café d'habitués. Au lieu de quoi Mallarmé (je cite Valéry) créa en France la « *notion d'auteur difficile* [1]. Il introduisait dans l'art l'obligation de l'effort intellectuel. Par là, il relevait la condition de lecteur ; et avec une admirable intelligence de la véritable gloire, il se choisissait parmi le monde ce petit nombre d'amateurs particuliers qui, l'ayant une fois goûté, ne pourraient plus souffrir de poèmes impurs, immédiats et sans défense. Tout leur semblait naïf et lâche, après qu'ils l'avaient lu. »

Valéry, dans ce morceau, analyse d'après lui-même l'état d'un de ces amateurs particuliers, dont il devint à son tour le second centre de cristallisation, et qui ont fini par former un public, par donner à la rareté son dehors, son corps. La physiologie et l'histoire de ce corps, elles seraient belles à écrire. Il faudrait la comparer à la physiologie et à l'histoire du corps stendhalien, de la « chaîne d'amateurs », de la « secte des Heureux-peu-nombreux » qui ressemble à un Rhône étranglé et innavigable, aboutissant à l'immense Léman stendhalien d'aujourd'hui, à cette religion commune des conformistes nombreux, du grand nombre d'élus, où les deux seuls antistendhaliens, MM. Victor Giraud et Clément Vautel, représentent un minimum d'opposition, gardé par Dieu, avec mon approbation, pour la graine. Dans l'inestimable *Corpus* stendhalien Arbelet-Champion, qui donnera une *Histoire du Stendhalisme* ? Et les propos de Valéry me font songer que je devrais bien aussi compléter par *Mallarmé après Mallarmé* ma *Poésie de Mallarmé*.

Je viens d'employer des termes de religion, trouvés naturellement sous la plume, et où l'on aurait tort de voir une ironie. Le problème des rapports entre la rareté et le dehors, c'est le vieux problème de la théologie chrétienne. L'idée de la secte des Heureux-peu-nombreux, c'est la vieille idée chrétienne et même la vieille idée juive, celle des prédestinés, des élus, d'un peuple de Dieu, d'une rareté qui, par un miracle, sur un certain

1. Notons, pour être exact, que cette « notion » avait été introduite au XVIe siècle par Maurice Scève. M. Bertrand Guégan a donné récemment chez Garnier une édition abondamment éclaircie des œuvres complètes de Scève dont on n'a pas assez parlé et sur laquelle je reviendrai. Et au sujet encore de la notion d'auteur difficile, rappelons Lycophron et Gongora.

point, s'accommode avec un dehors, modèle ce dehors. On sait que Ninon appelait les précieuses les jansénistes de l'amour. On connaît les affinités de l'art mallarméo-gongorin avec la préciosité. Les pentes de tous ces monts convergent vers une idée de petite église, qui assure l'équilibre et la correction mutuelle de la rareté et du dehors.

Précisément la querelle de la poésie pure, il y a deux ans, fera une partie curieuse de cette histoire. Il fallait l'historien des mystiques pour repérer ces caractères de petite église. La lecture de l'abbé Bremond à l'Académie prépara si bien la candidature de Valéry que, pour désigner sa voix de majorité, il nous faut renoncer à la méthode simpliste de Mac-Mahon, et remonter aux premières lettres de l'alphabet, dans le groupe compact et divers des membres B. Ce fut le tournant où Valéry s'élargit (vous voulez dire se perdit, rectifiera-t-il avec une amertume injustifiée) en valérysme, où Valérien, qui ne désignait jusqu'alors qu'un empereur romain et le saint enterré dans la crypte de Tournus, devint une épithète et une étiquette familières à la critique.

Aujourd'hui on ne saurait parler de petite église que de façon relative. Le pays dont la *Prose par des Esseintes* donne la carte singulière, où les voyageurs n'étaient que deux (et encore Mallarmé devait engager son *Je le maintiens !*) est aujourd'hui aménagé et colonisé. Il prospère sous le sceptre valérien. Le pic Mallarmé comporte funiculaire et hôtels. Donogoo-Tonka est créé. Les puissances disciplinées du dehors sanctionnent la rareté.

* * *

La rareté mangée par le dehors, en quels termes éclatants et pondéré Valéry, parlant d'Anatole France, en a dévoilé la tragédie ! « Dans cette vallée de Josaphat, dans cette multitude confrontée, le génie le plus rare trouve ses pairs, se confond à la foule de ses émules, de ses précurseurs, de ses disciples. Toute nouveauté se dissout dans les nouveautés. Toute illusion d'être original se dissipe. L'âme s'attriste et imagine, avec une douleur toute particulière mêlée d'une profonde et ironique pitié, ces millions d'êtres armés de plumes, ces innombrables agents de l'esprit, dont chacun se sentit, à son heure, créateur

indépendant, cause première, possesseur d'une certitude, source unique et incomparable, et que voici maintenant avili par le nombre, perdu dans le peuple toujours avili de ses semblables, lui qui n'avait vécu si laborieusement et consumé ses meilleurs jours que pour s'en distinguer éternellement. Par l'effet de cette écrasante présence, tout s'égalise ; tout se détruit dans une coexistence insupportable. Il n'est point de thèse qui n'y trouve son antithèse, point d'affirmation qui n'y soit réfutée, point de singularité non multipliée, point d'invention qui ne soit effacée d'une autre et dévorée par une suivante. De sorte que tout enfin semble se passer comme si, les combinaisons de nos syllabes devant toutes se produire, l'acte final de ces myriades d'êtres libres et autonomes équivalait à l'opération d'une machine. »

Cet appel d'air du dehors, dont s'épouvante Valéry, Anatole France s'y abandonne comme au vent arrière qui mène sa barque entre les quais chargés de livres. Du moins son successeur le dit, mais on ne serait pas embarrassé pour trouver dans France des phrases qui répondent à peu près à cette déploration de Valéry, des réflexions de flamme éphémère sur la cendre des livres et le goût de cette cendre. Sur le livre, France, Mallarmé et Valéry mènent un dialogue où, au bout de dix minutes, on aura mis tout le monde d'accord.

Mais il est bien vrai que, comparé à Stendhal et à Mallarmé, France reste bien, malgré ces portes de sortie, le type de l'écrivain qui a trouvé, dans le présent, la plénitude de l'accommodement avec le dehors. De là les ironies de Valéry. On s'est étonné, scandalisé ; les oraisons funèbres de Barrès et de France ont fait envier à plusieurs le sort paisible des deux prédécesseurs de M. Clemenceau et de M. de Porto-Riche. Entre le tableau Mallarmé et le tableau France (il n'a pas prononcé le nom du premier plus que celui du second, mais *stabat magni nominis umbra*) Valéry pouvait instituer un système de consonances ou un système de dissonances. Le second, plus fécond, parle mieux à l'esprit; les consonances peuvent être laissées à l'inévitable égalité des ondulations dernières, à l'acte final, à l'opération de la machine, à la chambre de compensation gouvernée par les formules de l'entropie.

Toute la pression de l'art classique commande chez France cet

accommodement avec le dehors. Il n'a sauté que le minimum d'idées intermédiaires. Il a écrit le mieux possible pour tout le monde, c'est-à-dire pour tous les honnêtes gens. Le style a été pour lui non l'ordre et le mouvement de la pensée, mais l'ordre et le mouvement *qu'on met* dans ses pensées, qu'on y met pour leur conférer le maximum de roulement, de communicabilité, d'adaptation au dehors. Je suppose qu'un visiteur, ayant trouvé un soir Valéry plongé pour son discours dans l'*Histoire Contemporaine*, lui ait dit : « Voilà la soirée avec M. Anti-Teste ! » Soirée tonique d'ailleurs : la thèse ne se polit que dans l'antithèse, comme le diamant dans sa poussière.

M. Jacques Bainville a formulé un jour cet aphorisme : « Celui qui n'écrit pas pour tout le monde est perdu. » A quoi Valéry, après Mallarmé, répondrait : « Celui qui écrit pour tout le monde est perdu. » Puis : « Celui qui écrit pour le monde est perdu. » Puis : « Celui qui écrit est perdu. » Nous arrivons alors au niveau de base : Edmond Teste. On n'attendra pas de moi un choix. Ce qui m'exalte ici c'est le droit, c'est l'obligation de ne pas choisir, de maintenir l'esprit critique dans l'état de grâce de son jeu pur.

Mais ce débat littéraire, dans cette atmosphère raréfiée, reste-t-il littéraire ? Ne retrouve-t-il pas sa température et sa nature théologiques ? Ne revenons-nous pas au problème de Saint-Augustin, de Jansénius, et, ô Valéry ! de Pascal ? Le jour où Valéry, remontant au-delà de M. Teste, a voulu styliser au plus haut du ciel poétique et de l'essence cet ordre de contradictions tragiques, il a trouvé le péché originel, l'*Ebauche d'un Serpent*, un *Augustinus* lyrique. Ce n'est pas un hasard. Ce n'est pas un mythe. C'est la nécessité d'une voie.

Une voie où le théologique, le métaphysique, le poétique se confondent, où l'univers n'est plus que la pulsation d'un seul problème, que Valéry, merveilleux, fait aboutir à une séance académique comme Mallarmé faisait aboutir le monde à un livre : l'individuel, ou la rareté ; le social, ou le dehors. L'état de rareté valérien sanctionné ce jour-là par la fleur du dehors français. Cette méditation mélancolique sur l'entropie littéraire, sur l'égalité, sur la coexistence, méditation où se détruit le créateur tendu dans l'acte de se distinguer, de se raréfier intérieurement, ce chiffre privilégié qui devient un des Quarante,

un quarantième, je ne veux pas dire que cela prenne un caractère tragique. Mais cela prend un caractère intelligible. La littérature s'accorde au mouvement de l'univers, ce mouvement de l'univers s'accorde au drame intérieur de Dieu. Sans reprendre les idées de Mallarmé, et sur un autre plan, Valéry, comme Mallarmé, a créé et pratiqué une mystique littéraire. Par Mallarmé et par Valéry s'est réalisé un type non de littérateur philosophe, mais de littérateur intérieur, dans le sens où l'on parle du chrétien intérieur. La gloire de Valéry, comme celle de Bergson, a été faite par des « intérieurs ». Mais pas d'intérieur vrai sans tragédie de ses rapports avec le dehors, tragédie à la Shakespeare où les parties de comédie ne manquent pas : c'est le jour du *dies academicus* qu'elles manquèrent le moins.

ALBERT THIBAUDET

CHRONIQUE MUSICALE

Le grand événement ou, plutôt, le seul événement de la saison de printemps fut la révélation de l'*Œdipe-Roi* de Stravinsky aux spectacles de Serge de Diaghileff. Parmi tant d'œuvres plus ou moins réussies, plus ou moins agréables que nous eûmes l'occasion d'entendre dernièrement et qui se flétriront probablement très vite, car elles portent trop nettement la marque de leur époque, parmi les essais, les tentatives de tout genre auxquels nous avons assisté, voici enfin une « chose » achevée, dense, lourde, qu'on peut semble-t-il toucher, une chose réelle, qui veut durer et qui résistera, une de ces œuvres humaines où l'on a la sensation nette que l'homme s'est dépassé en s'affirmant, et qu'il a réussi véritablement à « créer », c'est-à-dire à produire un autre être, une autre vie qui chronologiquement et psychologiquement procède certes de la sienne, mais en est essentiellement indépendante, où nous ne risquons plus de rencontrer à chaque détour cette chose agaçante, répugnante : le « moi » de l'auteur, dont les masques divers nous poursuivent partout, dont la voix, quoi qu'il fasse pour la travestir, résonne toujours comme le « memento mori » de l'œuvre où il a vainement essayé de s'évader hors de sa pauvre condition.

Et comme toute chose réelle, *Œdipus-Rex* est énigmatique et profondément troublant. Je comprends que la plupart de ceux qui l'ont entendu, — d'ailleurs dans des conditions déplorables, — se soient sentis la première fois complètement désorientés ; ne se donnant plus alors la peine de le réentendre, ils s'en sont débarrassés par des jugements hâtifs et superficiels, dont plus tard ils seront bien gênés, je pense, si jamais on s'en souvient. On oublie un peu trop en ces cas la maxime du vieux Spinoza : tout ce qui est beau est rare et difficile... Oui, *Œdipus-Rex* est très difficile. Pourquoi ?

L'impression première est celle de splendeur et aussi de masse d'opulence, surtout dans les parties chorales (l'on dirait parfois que l'on palpe l'un de ces anciens brocarts lamés d'or

que l'on expose dans les musées... Mais ne voilà-t-il pas que je fais de la critique impressionniste ?...) : sensation très particulière qu'on ne retrouve que dans certains ensembles vocaux de Haendel, où le sentiment dramatique solennellement mesuré et ordonné, acquiert une grandeur et une puissance monumentales. Et l'analyse de l'œuvre confirme cette impression ; car elle nous met en face d'un style essentiellement harmonique où le contrepoint se trouve presque toujours strictement déterminé par l'accord et dont l'édifice, malgré toutes les variations et toutes les libertés que prend l'auteur, s'appuie fermement sur la base solide d'accords parfaits. Mais à côté de ces chœurs d'un caractère haendelien, les airs des solistes contiennent des éléments très différents : — italiens (Rossini, peut-être même Donizetti) et russes.

La présence de ces éléments très aisément reconnaissables trouble notre joie à la première audition, car nous voulons comprendre, nous voulons nous rendre compte ; et il est une explication qui tout aussitôt se présente : c'est un pastiche. Mais cette explication ne résiste pas à un second examen. Stravinsky, il est vrai, se sert du cadre de l'opéra-oratorio — dont Haendel nous a fourni le modèle ; — mais dans ce cadre le compositeur introduit des éléments hétéroclites, qu'il parvient par je ne sais quel prodige à amalgamer et auxquels il impose ce caractère spécifique qui n'appartient qu'à son art. C'est du Stravinsky. Il n'y a nul doute à cet égard : cette harmonie basée sur la consonance s'apparente malgré tout à l'œuvre précédente de l'auteur de *Noces*. Il en est de même de ces rythmes, malgré l'uniformité des mètres à trois et à quatre temps.

Mais que nous sommes loin alors de ce qu'on a coutume d'appeler « création musicale »! Voilà un compositeur qui a affirmé son génie en une série d'œuvres qui comptent parmi les plus originales de ce premier quart de siècle et qui, depuis sept ans à peu près, paraît vouloir renoncer absolument à ce qu'on nomme l'inspiration, la fantaisie, à tout ce qui est en art spontanéité, hasard, arbitraire personnel, pour résoudre avec une volonté acharnée et une clairvoyance dont nous ne connaissons pas d'exemple, des problèmes de pure forme. Il semble que l'arbitraire, le caprice personnel n'interviennent plus que dans le choix du genre d'ouvrage que l'auteur veut

réaliser ; ce choix une fois fixé, le reste n'est plus qu'une question de métier. Si Stravinsky s'était décidé pour une messe, il aurait examiné soigneusement les différents modèles du genre, de Palestrina par exemple ou d'Orlando Lasso à Bach et nous aurions assisté à un « retour » à l'un des deux ou bien à Josquin de Prés ou à quelque autre. Ayant choisi l'opéra-oratorio, Stravinsky restaure le style du maître du genre, Haendel. Mais il le restaure de telle sorte et en y intégrant audacieusement des éléments si étrangement disparates, qu'il aboutit à une œuvre qui, dans son cadre ancien et malgré son langage conventionnel et compassé, son écriture tirée au cordeau, apparaît plus neuve, plus révolutionnaire que tout ce que nous avons entendu jusqu'ici.

Neuve et révolutionnaire, cette œuvre l'est parce que la méthode et le principe qu'y met en jeu Stravinsky sont complètement nouveaux pour notre époque et radicalement opposés aux différentes tendances modernes. Je dirai que Stravinsky est révolutionnaire comme l'est actuellement Charles Maurras, c'est-à-dire au nom d'un idéal anti-individualiste d'ordre et de discipline.

Je me souviens à ce propos d'un remarquable article de Jacques Rivière sur la crise de l'idée de liberté. Cette crise se manifeste tout particulièrement en musique ; mais Stravinsky est le seul compositeur qui poursuive son but en pleine conscience et avec une rigueur systématique qui, pour tout autre que lui, finirait par être extrêmement dangereuse. Nombreux sont ceux qui pressentent ce mouvement ; mais quand bien même ils obéissent au courant qui les entraîne, ils ne l'activent pas et agissent, pourrait-on dire, sans discernement. Tandis que l'auteur d'*Œdipus-Rex* sait ce qu'il veut et ne craint même pas d'aller peut-être à l'encontre de certaines de ses aspirations les plus intimes : car quand on voit une personnalité aussi puissante, aussi violente que celle de Stravinsky tendre toutes ses forces, qui sont grandes, pour atteindre à la « banalité » (au vrai sens, au sens primitif du mot), on ne peut s'empêcher de croire que cet effort lui coûte cher parfois.

Le texte latin d'*Œdipus* a rendu perplexes bien des gens. Et pourtant les raisons de ce choix sont fort claires : raisons d'ordre musical d'abord ; la sonorité du latin et son accentua-

tion si précise se prêtent admirablement au style vocal du compositeur, à sa façon de traiter les voix. D'autre part, le caractère impersonnel du latin, langue internationale, ce caractère de neutralité qu'il a acquis pour nos oreilles, convenaient parfaitement à une œuvre qui visait à atteindre à la généralité d'une formule abstraite, — la formule de l'opéra-oratorio « an und für sich », — tout en demeurant musicalement concrète.

Il n'y a malheureusement pas que du texte latin dans *Œdipus-Rex*. Les airs et les chœurs sont reliés entre eux par les discours du récitant, appelé on ne sait pourquoi « Speaker » et dus (ainsi que le texte chanté, plus tard traduit en latin) à la plume de Jean Cocteau. Le style du conférencier qui « représente l'action scénique d'une voix pauvre » (selon la remarque de la partition) jure terriblement avec le caractère de l'œuvre par ce que les paroles de Cocteau ont de faussement simple et familier ; leur puérilité apprêtée et truquée agace et l'on n'a qu'un désir : qu'il se taise au plus tôt, ce montreur de marionnettes au nom prétentieux. Certes, si *Œdipus* est appelé, comme j'en suis certain, à durer, le rôle du récitant est un véritable poids mort. Au concert on pourra aisément supprimer ses explications qui ne sont nullement nécessaires ; mais l'œuvre est destinée à la scène, et les remarques scéniques que porte la partition sont, il faut le dire, fort intéressantes. Les acteurs masqués « habitent leurs costumes construits » ; ils « doivent avoir l'air de statues vivantes ». Le décor n'a aucune profondeur. Tout se passe au premier plan.

Cette mise en scène doit encore souligner ce qu'*Œdipus-Rex* a d'extérieurement statique, sa pompe, son pathos solennel, mais aussi sa tension intérieure d'autant plus formidable qu'elle est plus comprimée et cette sourde passion qui frémit sous ses vêtements hiératiques aux plis impeccables.

Après *Œdipe-Roi*, je me sens quelque peu gêné pour parler d'autre chose : tout paraît insignifiant. Mais changeons d'échelle et de mesure ! Sauguet a écrit pour le ballet *La Chatte*, qu'a monté Serge de Diaghileff, une charmante partition : dans le genre joli qui a certes droit à l'existence, on a rarement fait mieux dans ces dernières années. Sauguet doit beaucoup à Satie et aussi à ses aînés, — Poulenc, Auric, Milhaud ; mais ce qu'il

y a de mieux en lui, ce qui fait le charme de sa musique, son abondance mélodique, — cela lui appartient en propre. Il y a là une fraîcheur, une aisance qui ne peuvent tromper et sont évidemment la marque d'un vrai talent. Ce jaillissement mélodique nous avait déjà frappés dans le *Plumet du Colonel*, petit opéra-comique exécuté il y a trois ans aux spectacles de Mme Beriza, et auquel son instrumentation déplorable avait beaucoup nui. Depuis, Sauguet a travaillé l'orchestre, et *La Chatte* sonne très bien. Le plaisir qu'elle nous procura fut d'autant plus vif que nous entendîmes ce ballet immédiatement après la partition de lord Berners pour le *Triomphe de Neptune*, musique éclectique où il y a de tout et même, ce qui est particulièrement grave, des prétentions.

Le grand succès des festivals Diaghileff alla au *Pas d'Acier* de Prokofieff, décors et costumes de Jacouloff, chorégraphie de Miassine. Dès la première ce fut un triomphe que confirmèrent les représentations qui suivirent. Ce succès se comprend : il ne s'adressait pas tant à la partition (qui contient des pages excellentes, telles que les finales du premier et du second tableau, mais aussi des redites et du remplissage et ne vaut certes pas le *Bouffon)* qu'à la véritable tempête de mouvements que Miassine déchaîna sur la scène, et aux constructions décoratives de Jacouloff qui parurent extraordinairement neuves à Paris en 1927, mais qui datent déjà terriblement pour ceux qui sont au courant des efforts et des recherches du théâtre russe depuis la révolution. Miassine pouvait donner ici libre cours à sa fantaisie : une fois de plus elle se montra indigente. Dans le *Sacre* naguère, dans le *Tricorne*, Miassine a eu des trouvailles heureuses ; depuis, il ne fait que se répéter, et pour donner le change, il exagère. Sous ce rapport, *Pas d'Acier* bat tous les records : ce sont encore les mêmes marionnettes anguleuses et déhanchées, la même frénésie grimaçante, les mêmes attitudes grotesques ; mais tout cela poussé à l'extrême. Cependant ce tourbillon de bruits, de sons, de couleurs, de formes agit directement sur le public et le laisse haletant, écrasé, mais heureux, d'autant plus qu'il s'imagine que tout est ici extraordinairement audacieux et révolutionnaire et donc quelque peu dangereux...

BORIS DE SCHLOEZER

NOTES

LE ROMAN

EGLANTINE, par *Jean Giraudoux* (Grasset).

Après *Suzanne et le Pacifique*, après *Siegfried*, mais surtout après *Juliette au pays des hommes*, il semblait bien que M. Giraudoux fût décidé à avoir vingt ans toute sa vie et à ne connaître dans la vie que des camarades de collège et d'université ou des jeunes filles... *Bella* a brusquement transporté M. Giraudoux du plan de la vingtième à celui de la quarantième année. D'un saut à pieds joints, il a franchi tout l'espace qui sépare un adolescent au seuil de la vie d'un homme d'expérience pour qui l'ambition, les circonstances de la vie publique et de la vie privée n'ont déjà plus de secrets, pour qui l'individu en soi a perdu presque toute réalité pour se fondre dans la réalité de la famille, de la race, de la profession.

L'année 1927 restera comme l'année des rétablissements et des renouvellements littéraires. Se renouveler ou disparaître, c'est la loi de la jungle. Malheur à celui que le succès a mis trop vite en vedette. Le public ne lui réclame plus, comme on le prétendait au temps antédiluvien de l'avant-guerre, de lui fournir indéfiniment la même marchandise, d'écrire jusqu'à sa mort le même livre. Les lecteurs se détournent de Pierre Benoît en faveur de Dekobra. Et l'élite fait comme la masse du gros public. Il lui faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde. 1927 aura vu Mauriac donner un roman sans catholicisme et des nouvelles sur le monde des écrivains, Morand se décanter et se déployer dans *Bouddha vivant*, Montherlant dire adieu au Tibre, etc... Heureux ceux qui comme Giraudoux n'ont qu'à se mettre de plain pied avec leur âge pour renouveler leur matière.

Le contenu seul en effet est renouvelé chez Giraudoux. L'allure du livre, le style demeurent les mêmes. Pour combien de temps ? J'admirais un après-midi au stade de Colombes le style mesuré et l'économie de gestes du vieux rugbyman Jauréguy. « Il devient classique, me dit Giraudoux assis près de moi, pour épargner ses forces. » On peut imaginer un jour où Giraudoux lui aussi ne gaspillera plus ses feux d'artifice.

M. Jean Giraudoux est le seul écrivain optimiste de ce temps et le seul aussi sans doute qui fasse profession d'ignorer Freud. Il n'y a pas ombre de sexualité dans ses derniers romans, mais on y trouve par contre une sensualité furieusement déchaînée. C'est dans *Bella*, pour la première fois de sa carrière, que M. Giraudoux a mis en scène deux amants. Dans la *Première disparition de Jérôme Bardini*, il nous montre un mari à la veille de quitter sa femme et la regardant dormir. Dans *Eglantine*, il nous montre les amours de deux vieillards et d'une jeune femme.

Pourquoi Eglantine, sœur de lait de Bella et qui a vingt ans, n'aime-t-elle que les vieillards ? Est-ce simplement parce que les jeunes hommes de son âge lui ressemblent trop ? (« L'âge seul est un sexe »). M. Giraudoux nous propose une autre explication : c'est que les vieillards lui donnent l'impression de la stabilité. Ce besoin de stabilité de la part d'une enfant du siècle, c'est à sa façon une recherche de l'absolu. C'est pour M. Giraudoux un adieu au bon vieux temps où l'on savait aimer. Le vieux Fontranges et le vieux Moïse sont les deux derniers spécimens d'amour-sentiment dans le monde moderne. Eux disparus, il n'y aura plus que des camarades de lit.

Cette galanterie, cette chevalerie masculines, cette simplicité et cette chaste liberté féminines, recouvrent un sentiment positif de la vie, un sentiment marqué du signe + qui est la principale originalité morale de M. Giraudoux. Ce n'est pas lui qu'on pourrait accuser d'avoir renoncé à la partie essentielle de lui-même. Chacun de ses livres, interprété comme il doit l'être, est un exemple de vitalité, une leçon de confiance dans les hommes et la vie. Le départ de Jérôme Bardini, ce n'est pas une abdication, ce n'est pas une évasion mélancolique, c'est un départ ibsénien et nietzschéen vers un renouvellement de tout l'être.

On pourrait se demander si M. Giraudoux n'a pas été touché par l'influence de Marcel Proust. Ce cycle commencé avec *Bella*, continué par *Bardini* et *Eglantine* et qui doit se poursuivre avec *Bellita*, est en un certain sens une chronique de la société d'après-guerre. Toutes les allusions d'actualité qui, dans ses ouvrages précédents, pouvaient paraître gênantes, font maintenant corps avec l'essentiel. *Bella* résumait les traités de paix ; dans *Eglantine* on trouve quelques pages d'anthologie sur la suppression des sous-préfectures et des tribunaux d'arrondissement. Dans la façon différente dont le banquier Moïse et le baron de Fontranges assaisonnent une salade, il y a tout le conflit entre l'Occident et l'Orient. Dans la seconde manière de Giraudoux, le témoin poétique de son temps prend de plus en plus d'importance.

Faut-il signaler la coupe trop prévue d'*Eglantine*, ce parallélisme entre Moïse et Fontranges qui fait pendant au parallélisme Rebendart-Dubardeau et aussi le manque de dynamisme du récit, l'excès des fioritures ? Ne sait-on pas qu'il faut prendre Giraudoux comme il est, c'est-à-dire (contrairement aux apparences) comme le plus spontané, le plus jaillissant et le plus cursif des écrivains d'aujourd'hui ?

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

QUARANTIÈME ÉTAGE, par *Luc Durtain* (Editions de la N. R. F.).

Chaque livre de Luc Durtain veut être à la fois une œuvre d'art et une « conquête du monde » : différentes par le pittoresque et la technique, les trois nouvelles de *Quarantième Etage* s'unissent pour former une conquête de l'Amérique. *Crime à San Francisco* peint une crise individuelle et sociale : déniaisé par une fille du Middle West, Ralph le Californien découvre la chair et l'alcool ; son puritanisme s'écroule, l'instinct s'éveille, un geste indécent dans l'obscurité d'un cinéma et le voici ruiné, à jamais convaincu d'infamie. Aucune généralisation théorique dans ce récit tendu, rien qu'un fourmillement de faits : décors vus en poète, actions et réactions notées par un psychologue, conversations transposées avec un savoureux mimétisme, ces divers éléments sont fondus par le roman-

cier en une dense création. Ayant réussi cette parfaite synthèse où, en cent pages, l'âme d'un homme révèle celle de sa race, Durtain aurait pu industrialiser son succès. Il s'y est refusé : *la Cité que bâtit la vision* offre la souriante description d'une cité virtuelle, mythe qui deviendra la réalité, en même temps qu'un sympathique tableau de la libre vie des *hobboes* sillonnant l'Amérique en quête de travail et d'aventures. Enfin, pour couronner le volume, *Smith Building*, tentative plus complexe, objective le monologue intérieur de l'assureur Howard F. Woodruff méditant, au quarantième étage d'un gratte-ciel, la décision qui doit orienter sa vie. On imagine le même sujet traité par Giraudoux : comme les ressorts joueraient alors d'un harmonieux glissement ! Et ce serait *une* Amérique, une amicale Amérique — un leurre. Pour représenter la vraie Amérique, ce chaos, il fallait l'art rude et musclé de Durtain qui a tout vu, tout entendu, puis deviné ce qui se cachait dans l'ombre et le silence.

Il est parfois donné à la critique d'être aussi un témoignage : joignons le nôtre à celui des Américains qui déjà félicitent Durtain sur son exactitude. Car de chacun des traits qu'il marque nous pouvons garantir l'authenticité. Oui, l'âme de son Ralph est un écran fidèle où défilent toutes les images du puritanisme primaire, ostentations vertueuses, convictions massives, lâchetés et brutalités, puéril orgueil entretenu par l'hypocrisie nationale. L'odeur d'alcool et d'argent, la tyrannie des femmes, de la milliardaire à la *flapper*, les revanches sournoises des hommes, le mercantilisme de la pensée, un bref séjour là-bas dévoile ces tares. Les meilleurs écrivains américains les ont stigmatisées ; plusieurs ont désespéré de leur pays, proclamant que ces mensonges n'étaient pas un masque provisoire mais son visage même. Ils déclareront véridique la fresque composée par un étranger qui sut allier à cette implacable lucidité une sympathie si émouvante.

Quarantième Etage en effet n'est ni un réquisitoire ni une simple description réaliste ; dépassant la facile objectivité, Durtain affirme ici sa maîtrise : il atteint à une haute impartialité poétique. Ses personnages sont les esclaves d'un impérialisme moralisateur et matérialiste ; mais, en larges touches épiques, il évoque autour d'eux les paysages de la côte du

Pacifique, symboles d'éternelle rébellion contre les codes puritains ; fraternellement il note dans ces âmes fermées l'écho des appels de la nature ; humainement il s'interdit de condamner et fait surgir toutes les possibilités d'une race plastique ; sur *Smith Building* comme au sommet de la cathédrale dans *l'Etape nécessaire*, il reste avant tout fidèle à l'homme. Par cet équilibre entre la peinture et la méditation, entre l'élan instinctif et la ferveur consciente, sa conquête de l'Amérique est une puissante synthèse française. RENE LALOU

*
* *

BOUDDHA VIVANT, par *Paul Morand* (Grasset).

M. Morand est certainement, aujourd'hui, le meilleur interprète européen du provisoire. Dès ses premiers livres, on pouvait distinguer les traits essentiels du monde qu'il s'est depuis efforcé de créer ; déjà une Europe s'y formait, où tout vivait en fonction des formes et des paysages. La lassitude de ces formes, le besoin d'atteindre quelque chose qui les dépassât, l'évolution aussi de la littérature française qui depuis cinq ans n'a cessé de restreindre la part de la poésie, devaient mener M. Morand à l'observation d'un monde où les images sont liées à des actions, à l'observation des mœurs. Dans *l'Europe Galante*, nous avons vu le moraliste dominer le peintre ; mais le moraliste vivait dans le domaine qui avait été celui du peintre, dans le domaine de l'instant. C'est pourquoi M. Morand, lorsqu'il a voulu créer une œuvre plus importante que l'*Europe Galante*, s'est trouvé mené tout naturellement à la fresque : il a dû demander à l'étendue ce qu'il ne demandait pas à la profondeur. On connaît la réponse fameuse : « Je ne connais pas l'Homme, je connais les hommes. » Je crois que M. Morand la ferait sienne volontiers.

Je ne parlerai pas de la vie intérieure du prince Jâli ; elle ne s'impose jamais à nous, et ne pouvait le faire. Il est impossible de peindre la sainteté autrement qu'en montrant ses conflits, et les conflits que doit surmonter un bouddhiste sont, non pas inintelligibles, mais irréels pour un lecteur français. C'est lorsque Jâli est en proie à un sentiment humain qu'il devient vivant (en particulier dans la scène de Cherry's, une des meil-

leures du livre.) Et d'ailleurs, le sujet réel n'est pas là. Il pourrait assez bien être traduit par ce titre de Crébillon : Tableau des mœurs du Temps. Et ce sujet-là, qu'il s'agisse de l'Angleterre, de la France (à part le bois de Saint-Cloud), ou de l'Amérique est traité avec maîtrise. Les critiques futurs obligés à chercher l'aspect sous lequel l'Occident apparaissait aux voyageurs français en 1927, ne pourront trouver une mine plus riche que *Bouddha vivant*. Et l'observation est servie par un dessin précis et sûr, que je préfère au dessin chargé d'*Ouvert la Nuit*.

Ce qui donne à ce livre un intérêt particulier, c'est que nous y voyons M. Morand s'efforcer de créer un type. Les personnages de ses nouvelles vivaient en fonction d'une atmosphère spéciale qu'ils devaient concourir à exprimer, plus que de leur vie propre. Renaud d'Ecouen est individuel ; il tend au type par sa vie, non par ses occupations. Soutenu par des documents qui proviennent de plusieurs sources, il est néanmoins cohérent, et les physionomies de diverses personnes qu'il est facile de reconnaître s'unissent fort bien à des éléments d'autobiographie intellectuelle pour former le personnage le plus complet que M. Morand ait créé jusqu'ici. Et le caractère séduisant du livre vient de la confrontation de l'expérience rapide, confuse et passionnée de ce jeune homme, avec celle de Jâli, qui est celle de M. Morand. Non que Jâli soit conventionnel ; pas un instant ; mais il juge fort bien (quoique d'une façon particulière, qu'on peut supposer orientale) ; il comprend toujours ; et j'ai peine à suivre M. Morand lorsqu'il prête à un jeune prince siamois ou malais son intelligence des choses d'Occident, qui est grande. Jâli, certes, ne pense pas toujours ce que pense M. Morand ; mais il ne se trompe jamais...

Le style a les qualités d'adresse et de force que l'on trouve dans tous les livres de M. Morand, avec la certitude qui donnait à *Rien que la Terre* une saveur toute spéciale. Nous lisons de nouveau des phrases qui frappent, non par quelque image éclatante, mais par d'extraordinaires raccourcis. Les chapitres qui peignent Karastra et Londres font naître, grâce à des moyens tout modernes, une atmosphère qui n'existait jusqu'ici que dans les poèmes de Kipling ; et cette atmosphère s'attache si fortement aux milieux sociaux décrits qu'il devient impossible de les en séparer. Et je connais peu de livres dans les-

quels la vie collective des groupes soit aussi intense que dans celui-ci.

ANDRÉ MALRAUX

* * *

LES HARMONIES VIENNOISES, par *Jean Cassou* (Emile-Paul).

« Un jeune rossignol chante au fond de mon cœur. »
(*A quoi rêvent les jeunes filles.*)

« J'ai vu le jour dans les Iles Fortunées, pays charmant où la terre, sans être cultivée, produit d'elle-même les plus riches présents ». Ainsi parle la Folie au début de l'*Eloge* d'Erasme ; par où elle nous initie au lieu de naissance de sa cadette — celle dont Jean Cassou attache et fait sonner les grelots — et en même temps nous dévoile la source de sa grâce. « C'était une valse qui se déroulait dans le soir, et disait sur le rythme le plus allègre des paroles de tendresse et de secret ». Cette phrase des *Harmonies Viennoises* se trouve définir avec une merveilleuse justesse le délicat contre-temps qui rend adorable le livre. — « Ne pourriez-vous laisser votre cœur chanter librement, lui aussi ?» demande Diabelli à Lina ; et lorsque le même soir elle a su lui prouver que oui, c'est elle alors qui ajoute : « Nous flottions dans le ciel nocturne comme le rondo qui s'est échappé du cœur. Qui s'est échappé du cœur et qui chante librement ». C'est en s'abandonnant qu'elle se découvre ; et chaque modulation de sa voix se gonfle d'un trésor qu'elle dispense, autour d'elle, en un trille enivré.

Dans *Eloge de la Folie,* pour appropriée qu'elle fût, la sonnerie des grelots se prolongeait quelque peu, couvrant par endroits, à mon gré, l'intime épanchement du chant [1]. Dans les *Harmonies Viennoises* le concert est réglé de façon accomplie : l'auteur le sent, le sait, — et cependant le regrette aussi, ainsi qu'en témoigne dans les dernières mesures cet aveu si spontané

1. Je tiens toutefois à marquer qu'une nouvelle et récente lecture d'*Eloge de la Folie* m'a permis de mieux apprécier maintes valeurs qui d'abord ne m'étaient point aussi nettement apparues ; — et par dessus tout je voudrais isoler non seulement du livre, mais de l'œuvre de Cassou à ce jour, le chapitre intitulé « Paroles de Cécile », où une blessure mortelle s'écoule en une des plaintes de femmes les plus meurtries, les plus profondes, et aussi les plus dignes que je sache.

qui montre assez la sincérité avec laquelle il est pris, engagé dans son propre jeu : « Je devrais suspendre ma plume, mais le courage me manque. Ainsi au moment où s'achève un concert, les auditeurs demeurent encore assis, enveloppés d'un bourdonnement et d'une palpitation comme d'ailes de mille chimères. Je voudrais prolonger ces pages, non point pour le lecteur que satisfait sans doute le sort d'Anton et de Lina, mais pour moi et pour le plaisir que j'aurais encore à divaguer, à évoquer des images, à parler de l'amour. » Si cela peut tamiser ses regrets, qu'il sache qu'à une seconde lecture, davantage encore « le sort d'Anton et de Lina » m'a « satisfait » sur le plan esthétique et remué sur le plan simplement humain.

*
* *

« Ce charme que l'on dit être aux jeunes filles, l'ai-je en moi ? Est-ce que je le porte et le répands autour de moi ? » Lina s'interroge tandis que « s'éteint sur l'accord parfait de si bémol » l'*andantino* de la sonatine que joue pour elle Diabelli. « O blanche innocence ! » vient-elle de se murmurer. « Les livres parlent toujours de l'innocence des jeunes filles : suis-je donc innocente ? » Oui, Lina, vous l'êtes ; et pour mieux encore pouvoir vous rassurer, j'ai respiré à nouveau le sachet de la « blanche innocence » : *A quoi rêvent les jeunes filles*. (Ne doutez pas que si Musset ne l'avait devancé, Jean Cassou eût noué avec le ruban de ce titre la suite de *Rêves* que vous nous contez). Vous pourriez vous substituer à Ninette ; car vous êtes la jumelle de Ninon, et c'est votre Anton alors qui de Silvio eût connu le délicieux et tremblant embarras :

Deux corps si transparents attachés par le cœur !
On dirait que l'aînée est l'étui de sa sœur...
Prêtes à tressaillir, comme deux sensitives
Au toucher de la main. — Tous mes sens sont troublés.
Je n'ai pu leur parler, — j'agissais dans la fièvre ;
Mon âme à chaque mot arrivait sur ma lèvre.

Et voyez, ce dernier vers vous ressemble tellement, exhale avec tant d'ingénuité le souffle de votre être même, qu'il me faut le reprendre à Silvio pour vous l'offrir.

*
* *

Une veine de musique de piano : voilà peut-être le plus particulier et le plus « riche présent » que le don de Cassou apporte à notre littérature. Plus encore que les *Moments Musicaux* de ce Schubert qui figure dans les *Harmonies Viennoises* (et dont la discrète présence nous vaut une si touchante *scène de déclaration*), je songe ici à la confidence sans cesse rejaillissante dont Schumann anime l'instrument : je me souviens que le soir déjà lointain où me fut révélée l'*Humoreske* je griffonnai sur mon programme qu'il y passe l'écho de ce premier bal idéal auquel la jeune fille n'assiste jamais qu'en imagination ; je ne pouvais savoir qu'aux exécutants inexperts de l'*Humoreske* (parmi lesquels, hélas ! il me faut me compter) Jean Cassou dédierait un jour cette consolation que versent *Les Harmonies Viennoises*.

CHARLES DU BOS

*
* *

... SELON SAINT-JEAN, par *Pierre Dominique* (Grasset).

Le plaisir de Pierre Dominique semble être de choisir un point de départ et de marcher aussi loin qu'il le peut, analysant les événements jusqu'aux extrêmes conséquences. Dans ...*Selon Saint-Jean*, il va jusqu'au bout ; jusqu'à la fin du monde ; pas davantage. Le sujet, c'est la rencontre de la Terre avec une Comète imprévue.

A partir du moment où les journaux commencent à parler de la catastrophe, nous vivons avec un petit groupe d'hommes et de femmes sur qui la nouvelle a des retentissements divers, mais d'abord un effet commun, qui est de les rejeter tous, plus ou moins vite, vers leurs instincts les plus sauvages et les mieux dominés jusqu'alors. On tue et on ...aime avec une violence que pas un de ces occidentaux n'eût soupçonnée en lui-même.

Ce qui pourrait bien être le plus nouveau dans ce livre, c'est la description serrée, on dirait « exacte », des jours qui précèdent la catastrophe, cette approche de la comète, dont on sent grandir l'inquiétante lumière de page en page. Les heures de panique où la Terre, déjà à demi morte de peur et de lâcheté, regarde un ciel qu'elle ne connaît plus, où marche l'ennemi, atteignent à une grandeur peut-être astronomique. On sent

alors ce que c'est que « rien que la Terre ». Grain de sable, nous te mesurons.

On lève les yeux et l'on s'étonne presque de retrouver un monde ordonné et satisfait. En vérité, si la perfection d'un roman est de « posséder » son lecteur, on aurait bien mauvaise grâce à nier que Pierre Dominique y ait réussi. Ce romancier, plein de sang et si solide sur ses pieds, ne nous laisse pas même le temps de sentir parfois un certain abandon dans le style, qui n'est sans doute qu'indifférence ; le mouvement sauve tout ; et pour une fois, si chicanier soit-on, on en conviendra bravement. PIERRE BOST

* * *

LETTRES ÉTRANGÈRES

CHEZ NOS VOISINS, par *André Germain* (Rieder).

La dactylo de M. André Germain, qui doit être parente de la Françoise du *Temps perdu*, a pris l'habitude d'écrire Bertram avec deux m, Gundolf avec ph — tel l'Arnolphe de Molière, — Carl Sternheim avec un K, et Nietzsche sans s. C'est sans inconvénient pour Nietzsche, mais c'est fâcheux pour le livre de M. Germain.

Ce serait fâcheux si la probité dans les petites choses passait encore pour significative, et si ces choses ne paraissaient très petites auprès de ce que pouvait voir « chez nos voisins », et surtout dans le Brandebourg, M. Germain à qui « presque tous les châteaux se sont ouverts ». Il n'était pas l'enquêteur parti avec des « recommandations banales », condamné à ne voir que des hommes de lettres, des internationalistes, et des Juifs que M. Germain méprise. M. Germain était reçu par les junkers. Comment peut-on être Junker ? Nous allions l'apprendre autrement qu'à travers Bismarck, les romans de Fontane, ou M. Fritz von Unruh. Nous saurions ce que pense aujourd'hui un gentilhomme qui est Prussien, un Prussien qui est gentilhomme. Problème européen, dont nous serions ravis de tenir les données.

Pourquoi diable M. Germain se récuse-t-il ? Pourquoi tourne-t-il court sur l'évocation de deux princesses du Moyen-Age qui n'aperçoivent pas derrière elles « le brûlant regard

d'un page, ni l'amour extasié d'un poète » ? Quelle excessive modestie le ramène au non moins modeste M. Von Unruh ? Nous avions négligé, oublié l'enfantin délire des « *Flügel der Nike* », et ces impertinences entre confrères restés collégiens que M. Germain, longuement, s'applique à payer de même monnaie. Nous désirions entendre le diapason d'une Allemagne secrète. Et nous voici retombés dans le petit Paris des m'as-tu-vu cosmopolites, le mélange « piquant » de tous les snobismes, les flirts hybrides, le jazz de la gent qui se charge de servir et de desservir, l'arrière-cuisine de la littérature — quel dommage !

FÉLIX BERTAUX

*
* *

LE JARDIN DES PIVOINES, recueil de nouvelles japonaises, traduites par *Serge Elisséev* (Au Sans Pareil).

Ce qui frappera la plupart des lecteurs français, dans ces nouvelles, c'est que rien ne semble d'abord s'y passer. Du début à la fin, le ton de l'auteur reste le même ; pas d'éclats de voix, pas de péripéties, pas de coups de théâtre, mais une discrétion étonnante, une pudeur des mots, des sentiments, de la vie même. Deux de ces nouvelles racontent une promenade en bateau : la plus calme des promenades ; l'eau est silencieuse, le paysage délicat ; des hommes le regardent, disent quelques mots simples, assistent à eux-mêmes. Cette impression d'une promenade au fil de l'eau, c'est celle que l'on éprouve à chacun de ces récits, — que l'on éprouve d'abord. Car bientôt, dans ce paysage un peu monotone, voici qu'on devine des creux et des pleins, que, derrière les gestes sobres de ces hommes, on pressent une vie profonde, des instincts, des courants. Avec la minutie des détails, avec la précision du dessin, le tableau s'anime. Deux réalités : celle qui est décrite et celle qui est suggérée.

C'est à la nouvelle de Nagai Kafû, que le recueil emprunte son titre. Elle me semble la plus émouvante et la plus harmonieusement construite. Deux amants vont visiter le Jardin des Pivoines, de Honjo. A la peinture des rives du canal, se mêle un thème discret et triste : celui du regret des deux amants, qui savent qu'ils ne peuvent vivre ensemble, qu'ils ne peuvent se supporter, malgré leur désir. Le bateau atteint le Jardin ;

mais la plupart des fleurs sont tombées. « — Ce n'est que cela, les pivoines de Honjo ? — N'a-t-on pas coutume de dire que les choses renommées déçoivent celui qui veut les vérifier ? — Si nous rentrions ? — C'est cela, rentrons. » Je songeais, en lisant cette nouvelle, à certaines mélodies de Debussy. Qu'avec une telle simplicité de moyens, l'auteur atteigne un tel pathétique, c'est l'indice d'un art extrêmement raffiné.

L'art de Shiga Naoya est tout aussi subtil, dans *les Feux*. Shiga Naoya appartenait à l'ancien groupe « humanitaire » du Bouleau blanc, qui se préoccupait des rapports des hommes entr'eux et avec la nature. Dans *la Fille du café*, de Hasegawa Nyozekan, au relief très prononcé, apparaissent certaines préoccupations sociales. *La Journée malheureuse*, de Arai Kiichi, et surtout *le Secret* de Tanizaki Junichorô diffèrent notablement des autres nouvelles du recueil, en ceci surtout qu'elles peignent des maladies ou des déviations de l'âme. Il semble que de tous ces écrivains, Tanizaki, dont on connaît déjà le drame : *Puisque je l'aime*, ait subi le plus fortement l'influence russe.

S'il faut chercher une tendance prédominante dans ces nouvelles, on la découvrira dans un commun désir de ne pas s'en tenir à un pur réalisme, mais de se servir d'une peinture minutieuse de la réalité pour dégager les mouvements de l'âme. (Peut-être pourrait-on rapprocher cette inspiration de celle de *Gens de Dublin*, les nouvelles de James Joyce). Et c'est un spectacle émouvant, que cette prise de conscience que ces écrivains font d'eux-mêmes, sans rompre pour cela les liens qui les assujettissent au monde extérieur.

MARCEL ARLAND

*
* *

LES ARTS

DESSINS ET GOUACHES DE ROGER DE LA FRESNAYE (Librairie de France).

C'est un pieux devoir que de signaler la publication d'un album consacré à Roger de la Fresnaye. Ceux qui admirèrent sa belle exposition posthume goûteront, à feuilleter cet album, une grande émotion, différente cependant de celle qu'ils éprouvèrent à la galerie Barbazanges. La

séduction de ses œuvres du début était tellement forte qu'elle laissait en effet le spectateur un peu hésitant devant ces petites peintures et ces dessins qui furent l'ultime expression de cet esprit délicat. A les considérer de plus près, à l'abri du prestige dangereux des œuvres cubistes de 1914, elles décèlent pourtant un esprit d'observation et une acuité d'expression tout à fait remarquables. A première vue, une parenté d'écriture peut inciter à confondre son art avec celui de Picasso. Ressemblance tout à fait superficielle, puisqu'elle est due à la seule technique du trait continu, qui n'a rien de nouveau. Chez Picasso, le trait est toujours généralisateur, alors que chez de la Fresnaye, il particularise jusqu'à la caricature. Le trait de Picasso est italien, décoratif, spontanément transposé (devant ses figures, on ne pense jamais qu'elles aient pu vivre) ; celui de la Fresnaye est français, presque flamand ; il accuse les traits distinctifs du modèle avec une malice et une force extraordinaires et s'il le situe dans un monde éternel, ce n'est pas directement, mais par le puissant truchement du *type*. Je ne connais pas, dans la production contemporaine, quelque chose de comparable à ses portraits. Lorsqu'on rapproche de celles de la Fresnaye des effigies dues au crayon d'artistes vivants, celles-ci accusent un je ne sais quoi de mou, d'anonyme, d'amorphe qui nuit à leur expression. De la Fresnaye, en effet, au lieu de noyer les traits distinctifs d'un visage dans cette espèce de magma plastique cher à la bourgeoisie française, dans ce doucereux empâtement de bonne compagnie, accuse au contraire les rentrants et les saillies, décharne, dissèque les visages maigres, ou distend, dans une explosion magnifique, l'embonpoint des grasses figures. On ne trouve que dans les tableaux des primitifs, les vitraux français et les tapisseries franco-flamandes du XVIe siècle ce réalisme fait d'humour et de grandeur, et spiritualisé par cette divine géométrie, dont les amants, au cours des siècles, représentent les plus grands noms de la peinture. On se gardera, bien entendu, de confondre ce réalisme élevé, supérieur, avec celui qui consiste seulement à donner le poids des objets, leur contenance, leur volume, sans se soucier de leur expression plastique. (Les confondre équivaudrait à n'établir aucune différence entre une compote et un fruit).

Quelques reproductions en couleurs, admirablement réalisées

par les ateliers Jacomet, rappellent le rare coloriste que fut ce peintre singulier. Une, entr'autres : le palefrenier, unissant le profil de l'homme et la tête du cheval aux simples architectures du paysage, illustre avec ferveur et nervosité un thème dont maints imitateurs jouent avec une désarmante et astucieuse mollesse.

Un texte de Waldemar George accompagne l'amateur et le guide, de dessins en dessins, avec compétence et souvent avec émotion.

Il reste à souhaiter que cette édition, une fois épuisée, soit suivie d'une autre, aussi parfaite et luxueuse, reproduisant les œuvres d'avant guerre de la Fresnaye, dont l'intérêt et la force animatrice sont loin d'être épuisés.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

FAITS-DIVERS

(recueillis par André Gide)

Plaisirs des Sports.

pour Jean Prévost.

Le match Jeffries-Johnson.

Johnson a vaincu en quinze reprises Jeffries, ex-champion du monde, qui, après six ans d'inactivité, avait voulu remonter sur le ring pour ravir à la race noire la palme de la boxe.

Ce match sensationnel qui avait lieu hier à Reno, dans le Nevada, passionnait les Américains, captivait les Anglais, et intéressait vivement un certain nombre de Français. Le résultat devait être connu à Paris vers minuit, comme nous le disions hier. Au sortir des théâtres, la nouvelle de la victoire de Johnson s'est très rapidement répandue, d'après un câble que venait de recevoir notre confrère parisien, le *Daily Mail*. Ce fut le sujet de conversation de la majorité des soupeurs, bien que les détails manquassent encore.

Voici sur les alentours du match et la physionomie de Reno, la dépêche du correspondant spécial du *Daily Telegraph* :

Jeffries s'est levé à huit heures et s'est fait servir pour son premier déjeuner cinq côtelettes d'agneau. Johnson s'est levé une heure plus tard et a mangé la moitié d'un poulet. Selon le règlement, ils ont été examinés par les docteurs, qui les ont déclarés tous deux en parfaite santé.

Les deux champions ont alors fait des déclarations plus ou moins grandiloquentes sur leur certitude de vaincre.

La foule a commencé à se porter vers les arènes un peu avant midi ; il faisait un temps merveilleux. L'amphithéâtre se trouve à environ vingt minutes de marche de Reno. C'était, sur cette route, la plus étrange cohue qu'on puisse imaginer : sportsmen, hommes politiques, cow-boys, banquiers, mineurs en veste rouge, colons du Texas, Japonais et Chinois. Le bruit était infernal : trompes d'automobiles, cris des marchands de pastèques, cris des bookmakers hurlant la cote.

Johnson ayant été menacé d'être tué au cas où il serait vainqueur, tous les gens suspects, et ils sont nombreux dans ce pays encore à demi sauvage, ont été fouillés à l'entrée de l'amphithéâtre et tous les revolvers saisis. On était prié de les laisser au vestiaire et on donnait en échange un numéro, comme en Europe pour les parapluies. Les bouteilles de whisky, les couteaux et les coups-de-poing américains ont dû également être remis.

Il faut d'ailleurs ajouter que, pour plus de sûreté, la police avait envoyé dans tous les bars et autres endroits douteux un nombre considérable de détectives avec ordre d'arrêter immédiatement tous les gens suspects. Les prisons de Reno furent rapidement pleines.

Toute la police régulière était naturellement sur pied ; en outre, on avait réquisitionné un certain nombre de gars vigoureux comme policemen volontaires, et on les avait placés un peu partout dans l'amphithéâtre, avec mission d'expulser immédiatement tous ceux qui feraient du bruit. Ajoutons d'ailleurs qu'un certain nombre de ces auxiliaires ont dû être arrêtés comme pickpockets, presque immédiatement après leur entrée en fonctions. Mais ceci n'est qu'un détail.

Plusieurs heures avant le match, l'amphithéâtre était déjà plein. En l'honneur de la fête de l'Indépendance, des drapeaux américains flottaient de tous côtés. A chaque instant, des « messengers boys » arrivaient et criaient la cote. Vers midi, elle était à 2 contre 1 en faveur de Jeffries.

A une heure, l'orchestre militaire de Reno prenait place et jouait l'hymne national.

Jeffries arriva à 1 h. 35, suivi, à cinq minutes, par Johnson.

Jeffries et Johnson, accueillis par une trombe d'applaudissements, et au milieu des cris les moins humains, sont entrés dans l'arène. Il était 2 h. 30, heure du Nevada. A ce moment une foule immense se remarquait dans l'amphithéâtre, 18.000 personnes au moins, tandis que 15.000 autres trépignaient, vociféraient et juraient pour avoir une place. Peine perdue.

Billy Jordan, le héraut, s'était déjà montré à la foule vers 1 h. 45 et avait annoncé à haute voix que Johnson était dans son cabinet de

toilette, où il se préparait pour la grande lutte. « Les combattants, ajouta-t-il, recevront au moins 50.000 francs de boni. »

Les sommes reçues à l'entrée s'élèvent à 1 million 250.000 francs.

Peu après défilaient sur l'estrade la procession des champions et des ex-champions : Bob Fitz-Simmons, John Sullivan, Jake Kilrain, Tommy Burns, Gotch le lutteur et autres célébrités sportives, cependant qu'une tempête de cris et d'applaudissements faisait rage dans l'arène. Plusieurs de ces champions cherchèrent à prononcer quelques paroles, ce qui retarda un peu l'arrivée de Jeffries et de Johnson.

Le combat commença à 2 h. 45.

Voici l'analyse des principaux rounds :

5e *round.* — Après un clinch (corps à corps) Jeffries frappe du droit. Johnson répond par deux coups du gauche sur la bouche. Jeffries saigne abondamment. Johson lui redonne deux coups du gauche sur la bouche.

6e round. — Johnson place deux directs du gauche à la face. Puis coup sur coup, après un clinch, il place un swing qui rouvre à la face de Jeffries une vieille blessure et un autre coup sur l'oreille qui fait reculer Jeffries jusqu'aux cordes du ring. A ce moment Jeffries tente un swing au corps, mais Johnson y répond par un terrible cross, après quoi nouveau corps à corps. L'œil de Jeffries commence à se fermer. Jeffries saigne abondamment de la bouche et de l'œil.

7e *round.* — Jeffries suit Johnson tout autour du ring. Johnson réussit encore un direct à la bouche et un coup à l'œil.

Johnson se met en pleine action. Jeffries, par contre, paraît harassé. Johnson lui place encore un violent direct du droit.

8e round. — Jeffries est arrêté dans ses attaques désespérées par un coup à l'oreille et un uppercut aussitôt suivis d'un coup du gauche dans les côtes qui le fait virer.

Au dixième round, l'œil de Jeffries est presque entièrement fermé. Jeffries réussit à placer un cross du gauche au menton de Johnson qui commence à saigner.

Au onzième round, la figure de Jeffries est couverte de sang. Il continue à se défendre courageusement.

Au douzième round, Johnson place un coup du gauche à l'oreille. Corps à corps où Johnson est assez sévèrement maltraité, mais cela ne l'empêche pas de placer deux bons coups à la figure, un du droit, l'autre du gauche. Il place ensuite un direct sur le nez de Jeffries, puis bientôt deux autres du droit également sur le nez et enfin un hook du gauche en pleine figure.

Au treizième round, après un corps à corps, Johnson touche au nez. Autre corps à corps, Johnson place deux rudes coups du gauche dans la figure de Jeffries, qui est repoussé, et auquel un uppercut fait renver-

ser la tête en arrière. Jeffries place un coup du gauche, mais Johnson fait chanceler Jeffries sous le poids de trois formidables directs que suivent bientôt deux coups à la figure. La figure de Jeffries est maintenant dans un piteux état. A tout instant Jeffries « encaisse ».

Au quatorzième round Johnson touche au nez et le sang coule à nouveau. Il place ensuite deux coups dans un corps à corps. Jeffries accentue encore sa garde basse, mais cela ne l'empêche pas de recevoir deux coups à la figure. Tous les coups que porte Johnson sont d'une étonnante précision,

Jeffries place un coup du gauche à la figure dans un corps à corps. Johnson place encore quelques coups très rudes. Jeffries agite la tête d'une façon continue pour esquiver les nombreux coups que porte le nègre. Il tient bon dans le corps à corps, où il fait bon usage de son gauche.

Au quinzième round, après un corps à corps qui suit une tentative de Jeffries pour toucher Johnson à la figure, Jonhson accélère l'allure du combat. et il envoie Jeffries à terre de deux coups à la mâchoire du droit et du gauche.

Jeffries se relève avant que soient comptées les dix secondes, mais retourne à terre aussitôt, et il est encore sur les genoux quand l'arbitre compte la dixième seconde.

Le knoch-out est alors déclaré; malgré la foule qui hurle, désespérée de voir le blanc vaincu.

M. Hamilton Fyfe, l'envoyé spécial du *Daily Mail*, télégraphie que Johnson prouva sa supériorité incontestable d'un bout à l'autre du combat. Pour parler comme les *aficionados* de la boxe, Jeffries « n'exista pas ». Johnson eut raison de lui par un uppercut final. Mais ce sont ces *hooks* et ses *uppercuts* du gauche pendant les *clinches*, qui terrassèrent à la longue l'ancien champion du monde. Dès le sixième round, l'opinion des experts était faite.

La défaite de Jeffries a été vivement ressentie. Mais au lieu d'en transformer l'amertume en haine sauvage contre Johnson, les Américains s'en prennent à Jeffries. Maintenant qu'il est battu, la foule lui reproche amèrement sa défaite.

— Quand on n'est pas de taille à se défendre convenablement, entend-on dire de tous les côtés, on ne se mêle pas d'entrer dans le ring.

— Par sa folle présomption, entend-on encore, à Reno, Jeffries a humilié toute la race blanche.

Johnson gagne 303.000 francs, plus les bénéfices réalisés sur les droits de reproduction cinématographique. Le tout dépasse un million. Jeffries gagne 202.000 francs.

Johnson, le vainqueur, fils d'un pasteur protestant nègre, est âgé de

trente-deux ans. Son adversaire, l'ancien champion du monde, Jeffries, est âgé de trente-cinq ans. Il est lui aussi le fils d'un pasteur protestant.

(*Le Temps*, 6 juillet 1910).

*
* *

La séquestration du pharmacien.

Tandis que se poursuit l'examen mental du pharmacien Brunet, sa femme est interrogée par le juge d'instruction Bourdeaux. Elle reconnaît qu'elle a non pas voulu, mais consenti à l'internement de son mari, parce que celui-ci lui inspirait des craintes sérieuses pour elle et pour sa fille, et qu'elle a alors obéi aux conseils qu'on lui donnait de placer son mari dans une maison de santé. Voilà le résumé de l'interrogatoire qu'elle a subi hier :

— Nous ne nous sentîmes en sûreté que lorsqu'il fut à la maison de santé, dit Mme Brunet.

— Mais il en était revenu parfaitement guéri, et l'enquête a établi que depuis lors, aucun fait nouveau n'avait motivé votre seconde demande d'internement.

— Oh ! il était bien imparfaitement guéri, et M. Guillevic s'en est aperçu dès son entrée dans la maison. Un jour, à table, tandis qu'il gardait habituellement le silence, il se mit tout à coup à parler des gardiens de musées. Or, ni ce jour-là ni les jours précédents nous n'avions parlé de ces modestes fonctionnaires. Nous nous regardâmes à ce moment, Guillevic et moi, et après le déjeuner, l'aide me dit : « Il est décidément bien fou et il est temps de l'enfermer ! »

— Vraiment ! madame, s'est écrié le juge, et il n'y a pas eu d'autres faits ? Alors il a fallu bien peu de choses pour vous faire prendre, à l'égard de votre mari, la grave mesure qui allait le priver de sa liberté !

Le juge lui a ensuite demandé pourquoi elle n'avait pas consulté le docteur Lévy qui avait rédigé le premier certificat, au lieu de s'adresser au docteur Penon, qu'elle ne connaissait pas. Mme Brunet a répondu qu'elle s'en rapportait absolument à Guillevic, qui lui avait conseillé l'internement pour M. Brunet.

(*Le Temps*, 10 juin 1910).

*
* *

L'enfant qui s'accuse.

pour Jean Schlumberger.

Une affaire douloureuse et singulièrement troublante vient d'être soumise au jury de l'Aveyron. Voici les faits. En novembre dernier,

des pièces d'or et des billets de banque — cinq cents francs environ — avaient été dérobés, en plusieurs fois, au préjudice d'un hôtelier de Salles-Curan. Ses soupçons se portèrent sur son petit berger, le jeune Emile M..., *âgé de huit ans.* Pressé de questions, l'enfant finit par avouer sa faute et déclara qu'il avait caché l'argent volé, dans un pré voisin. On se rendit dans le pré couvert de neige ; mais, en dépit de recherches qui durèrent plusieurs heures, on ne retrouva rien. Comme on revenait au village à la tombée de la nuit, un témoin, ôtant une ficelle de sa poche et la lançant sur la tête de l'enfant, s'écria : « Puisqu'il ne veut pas parler, nous allons le pendre ! » Terrorisé, l'enfant affirma alors qu'il avait remis la somme entière à son père.

Le père était facteur des postes. Il est estimé de tous ceux qui le connaissent, ses chefs, la gendarmerie, les autorités locales se portent garants de sa probité. Il n'a cessé de protester de son innocence ; son fils d'ailleurs n'a jamais osé soutenir devant lui son accusation. Cependant, il a été suspendu ou révoqué de ses fonctions, car ne sachant que penser des aveux de son fils et croyant peut-être à sa culpabilité, il avait souscrit au profit du plaignant des billets, pour le désintéresser peu à peu à l'aide de ses modestes appointements.

Le malheureux facteur et son fils ont été renvoyés ensemble devant la cour d'assises sous l'inculpation de vol qualifié et de complicité. A l'audience, l'enfant a encore changé de système en répondant au président qui lui rappelait ses précédentes déclarations, qu'en s'accusant il ne savait ce qu'il disait et qu'en dénonçant son père, il avait cédé aux instigations de la femme de l'hôtelier.

Le ministère public a abandonné l'accusation contre le père et a demandé au jury de l'acquitter. Mais usant de sévérité envers l'enfant, il a requis condamnation contre lui. Le jury a acquitté les deux accusés.

(*Le Temps*, 29 juin 1910).

*
* *

NOTULES

Premiers Livres Prophétiques, de *William Blake*, traduction et préface de Pierre Berger (Philosophie, Rieder).

Comment le public français accueillera-t-il cet ensemble des *Premiers Livres Prophétiques ?* Avec une conscience parfaite Pierre Berger lui présente, outre une image exacte du labyrinthe halluciné, un prudent fil conducteur parmi ces cosmogonies, ces interprétations épiques de l'histoire, ces duels ou accords d'anges et de démons, ces révoltes contre la tyrannie des prêtres et de la raison empirique, ces identifications de la sagesse avec l'excès et de l'individualisme avec le dépouil-

lement. Je crains qu'un lecteur peu familier avec la Bible, Milton et Swedenborg ne suive distraitement les aventures mystiques d'Urizen et de Los.

Mais nul ne demeurera insensible à ce fond immortel de Blake : sa puissance visionnaire, sa constante intuition de l'unité sacrée des choses vivantes qu'il traduit en édifices d'images et de symboles. Grand poète enrôlé dans « le parti du diable », il réhabilite l'énergie joyeuse et son infinie expansion qu'il se refuse à enclore dans aucune forme légale, « verge d'argent ou coupe d'or ». Blake dénonçait pour le pire scandale l'asservissement du lion et du bœuf à une même loi ; son œuvre est vraiment nourriture de lions : puissent beaucoup s'en trouver dignes !

***

Bréviaire du Révolutionnaire, par *Bernard Shaw*, version française de A. et H. Hamon (Cahiers Libres).

En attendant une version complète d'*Homme et Surhomme* les fidèles Hamon publient le « manuel de poche » de son héros John Tanner, le Don Juan moderne. Ce phamphlet reste probablement le plus verveux feu d'artifice qu'ait tiré Shaw dialecticien et ironiste. Contre les futiles notions de mariage, propriété et progrès il dresse ses idoles personnelles : sélection, anthropométrie, évolution. Que l'on y voie une galéjade Swifto-Butlérienne ou bien l'évangile de cet « animal plus évolué » qui peuplera la démocratie des surhommes, nul texte ne révèle mieux l'abondance et la sécheresse de G. B. S., socialiste individualiste.

***

L'Homme éternel, par *G. K. Chesterton*, traduit par Maximilien Vox (Roseau d'Or, Plon).

Le bon sens qui signifie pour Shaw l'exclusion des impondérables s'identifie pour Chesterton avec leur glorification. De son point de vue subjectif et catholique, il brosse dans *l'Homme éternel* une histoire universelle du miracle humain depuis les cavernes jusqu'à la naissance du christianisme : c'est un gigantesque duel où les démons, les carthaginois, les archéologues, les évolutionnistes et autres matérialistes seront finalement défaits par les prophètes hébreux, les consuls romains, les enfants ignorants et G. K. Chesterton. Avec des coins de fantaisie poétique et d'imagination romanesque cet autre phamphlet semblera trop souvent une improvisation de journaliste, bien que Maximilien Vox ait traduit avec vivacité cet artificiel plaidoyer en faveur du naturel.

*
* *

Dickens et la France, par *Floris Delattre* (Gamber).

Ce titre exigeait un résumé des jugements, très britanniques mais sympathiques en somme, qu'inspirèrent à Dickens ses nombreux séjours dans notre pays, puis une histoire du succès de son œuvre en France où l'on en découvrit successivement l'imagination, la portée morale et sociale, l'humour poétique. Mais Floris Delattre, ayant scrupuleusement accompli son programme, l'élargit en une piquante étude d'interaction littéraire ; il montre comment Dickens, favorisant le réalisme romantique et s'opposant au naturalisme positiviste, a pu agir sur nos romanciers et quel accueil mitigé les Anglais, à leur tour, ont réservé au Dickens français, Alphonse Daudet. Cela fait un jeu de miroirs qui se renvoient de bien curieuses images.

*
* *

Contes de *Nathaniel Hawthorne*, traduction de Marc Logé (Stock).

Plus que ses deux grands romans, cette anthologie, intelligemment composée et traduite, contribuera sans doute à rendre populaire chez nous le nom de Hawthorne. Il fut, comme le remarque Edmond Jaloux dans sa préface, un maître du clair obscur et le type de l'idéaliste absolu. Délicatement impressionniste dans son emploi du fantastique et de l'humour, hanté par l'idée du péché secret et d'une perpétuelle invasion du passé dans le présent, il édifia ses hallucinations et ses légendes aux confins du rêve et de la vie. Ainsi ce contemporain d'Emerson a exprimé, plus persuasivement peut-être que le philosophe, le message de leur Nouvelle Angleterre, son idéal de désintéressement, de rachat par l'art, de spiritualisation de la matière.

*
* *

Un Eden Cannibale, par *Herman Melville*, traduit par Théo Varlet (N. R. F.).

De cette Amérique surannée voici l'autre face : goût de l'aventure, idyllique tendresse pour l'homme naturel. Les vagabondages d'Herman Melville le menèrent aux Marquises, riant séjour des anthropophages Taipis. Revenu à New-York, il publia, en 1846, le récit de six mois de captivité dans un paradis de guerriers et de nymphes ; cette description alerte et nuancée devint une œuvre classique. Comme le dit Théo Varlet dans une introduction à sa pittoresque traduction, Melville reste

« une étoile de seconde grandeur » ; son livre a pourtant tout le charme d'une innocence tendancieuse.

* * *

Gatsby le magnifique, par *F. Scott-Fitzgerald*, traduit par Victor Llona (Kra).

Les pudiques analyses d'Hawthorne, l'exotisme lumineux de Melville paraîtraient également démodés aux Etats-Unis d'aujourd'hui. Leur dilemme, c'est la platitude orthodoxe du Middle West ou bien ce mélange de sentimentalité romanesque et de frénésie cinématographique qu'évoque F. Scott-Fitzgerald dans une fresque papillottante dont Victor Llona a gardé l'intense relief. Autour d'un Trimalcion bootlegger ce roman peint la vie des équivoques richards new-yorkais dans une atmosphère d'orgies, de scandales et de crimes : il faut lire ce témoignage pour méditer la tragédie d'une société qui emprisonne Dieu dans une liasse de dollars et Satan dans une bouteille de whisky.

* * *

Le Roman Américain d'aujourd'hui, par *Régis Michaud* (Boivin).

Certains ont âprement critiqué cet ouvrage ; je lui reprocherais, plutôt que d'inévitables inexactitudes de détail, un parti-pris — l'obsession du refoulement — qui fausse la perspective et accorde moins d'importance à Waldo Frank qu'à tel esthète néo-freudien. Mais ce que Régis Michaud se proposa fut un premier défrichement, un « reportage » dit-il trop modestement. Ainsi compris, son livre sera un guide utile. Par de longues études illustrées de copieuses citations il attirera l'attention sur les figures de Dreiser, Sinclair Lewis et Sherwood Anderson. Et surtout il aidera à concevoir le problème qui obsède les écrivains américains : l'hypocrisie demeurera-t-elle là-bas une institution nationale, réduisant l'art, qu'il soit réaliste ou révolté, à une valeur de sous-produit ?

RENÉ LALOU

* * *

LES REVUES

M. de Montherlant publie dans la *Revue Européenne* de Juin un essai intitulé : *Du sang, de la volupté, de la mort... pour rire.* Il reproche à Barrès d'avoir toujours été un homme de lettres : « Barrès nous apparaît comme un frère des hommes de lettres genre 1890, qui évoquent des Infantes et des Héliogabales dans des ministères em-

puantis par l'urine ». Du sang et de la mort, dit-il, comment peut-il en parler, lui qui, à Séville, pendant une course de taureaux, était *contracté de terreur*. Quant à la volupté, « je ne sais quoi me souffle qu'il ne l'a guère connue ». Il lui oppose l'exemple de d'Annunzio, et le sien propre. En effet M. de Montherlant ne nous a rien laissé ignorer de ses exploits tauromachiques ; et quant à sa science de la volupté, il nous raconte que « dans la cathédrale de Tolède, il a couvert de baisers un charmant visage ».

Je ne vois rien que de naturel dans la façon dont il raille Maurice Barrès. A sa place, celui-ci eût agi de même, peut-être avec autant de raisons. C'est d'ailleurs ce qu'il fit à l'égard de Renan, et qu'il fit non sans finesse (M. de Montherlant se rattrape sur la vigueur). Si Barrès fût venu après M. de Montherlant, il eût sans doute perfidement souri de cette prétention à faire de la prise de contact directe avec le *réel* le plus noble but de la vie. « A ce titre, eût-il dit, le taureau, qui lutte, qui souffre, qui vit davantage que ne fait M. de Montherlant, lequel se contente de le poursuivre, est plus noble et plus estimable que M. de Montherlant lui-même. » Il eût ajouté : « Si M. de Montherlant estime que poursuivre un taureau, caresser une femme, errer sans but dans une ville, se suffisent à eux-mêmes, pourquoi donc éprouve-t-il le besoin de nous traduire ses impressions dans cette langue sonore et imagée, dont, je l'avoue, j'ai fait mon profit ? » Et encore : « Il nous parle de volupté, lui qui ne sent pas que la volupté est fille de l'intelligence ! Beau voluptueux : dans la même page, il écrit : « *Il en est des villes comme des femmes. On se lamente : « Hélas, comment une nuit pourra-t-elle me suffire ! » Mais bientôt cinq minutes vous ont suffi.* » Peut-être encore eût-il parlé d'allure déclamatoire et de faux bronzes d'art ; mais il en eût vite souri, comme un augure en face du chef de son collège.

C'est une querelle de statues ; encore qu'elles soient d'inégale grandeur. Je ne mêle pas ma voix au débat. Je risquerais de dire que rien ne me paraît plus précieux qu'une certaine pudeur dans l'expression, ce qui, bien entendu, serait fort malséant.

*

Les correspondants et interlocuteurs de Charles Péguy, dans les *Lettres et Entretiens*, que viennent de publier les *Cahiers de la Quinzaine* sont Mme Favre-Maritain, le Père Baillet, l'universitaire catholique Lotte. Les lettres sont brèves, Péguy n'a pas le temps de s'épancher. Ce sont des billets de rendez-vous, d'anniversaires, ou bien encore qui portent sur des détails de typographie, de correction d'épreuves. Mais Péguy y est extraordinairement présent, vivant. On croit l'avoir connu.

Les entretiens forment la partie la plus substantielle du cahier. Lotte les a pieusement rapportés. On y voit vivre un homme dans l'absolu, dans une familiarité à la fois sublime et un peu puérile avec Dieu. C'est un spectacle qui émeut. L'orgueil de Péguy nous gêne un peu ; ses mesquineries aussi. La presse quotidienne, la Sorbonne ne

paraissent pas mériter tant de haine, faute d'avoir tant d'importance. L'échelle de la vie sociale et intellectuelle a bien changé depuis 1914.

Mais quelle noblesse et quel climat de pureté. De temps à autre de beaux traits fulgurants. Celui-ci pour les frères tranquilles du catholicisme : « La vraie résignation chrétienne n'est point une résignation d'émoussement. C'est une résignation généralement déchirante. »

JEAN GUÉRIN

*
* *

MEMENTO

Les Cahiers d'Occident (n° 5) : *Démos esclave et roi*, par Henri Ghéon.

Le Mercure de France (1er Juillet) : *Poèmes* d'Armand Godoy.

La Revue de Paris (1er Juillet) : *Le château de la folie*, par Marcel Jouhandeau.

*
* *

M. André Rouveyre nous écrit :

10 Juillet 1927.

Mon cher Directeur et ami,

Page 127 de la *N. R. F.* de Juillet votre rédacteur aux *Revues*, M. Jean Guérin, reproduit un passage assez étendu de l'une de mes chroniques *Théâtre* du *Mercure de France*. Son désir est de donner à vos lecteurs un échantillon, « parmi d'autres », de ma « sottise ». D'accord ! et j'aurais beaucoup claqué s'il y avait réussi. J'en aurais, tout le premier, bien ri. J'ai donc regardé mon texte à la loupe, avec une hostilité amusée. Hélas, mes phrases se défendent très bien par elles-mêmes. Elles n'ont rien d'incorrect, ni d'étrange, ni d'obscur. Tout ce que pourrait leur objecter un esprit rassis et puriste, c'est une certaine exubérance (que d'ailleurs je ne renie pas, favorable qu'elle est à une comédienne excellente), puis aussi, dans la première phrase, des incises, des tournures à la manière des Goncourt (« pour, au surplus, ») procédé commode, tentant, que je n'écarte pas toujours, mais qui n'a rien d'impertinent, bien qu'il soit peu conforme aux traditions classiques, au génie de la langue.

Si votre rédacteur avait eu, en matière de style, le bon goût critique qui lui aurait permis d'élever ces remarques, il se serait trouvé de ce fait naturellement averti que ne réside, en de telles particularités, aucune sottise. Sauf, par contre, à rendre incontestable celle de qui prétendrait l'y découvrir.

Je vous prie d'agréer, mon cher Directeur et ami, mes sentiments et souvenirs les plus cordiaux.

ANDRÉ ROUVEYRE

Le *Rêveur Parisien* de Jacques de Lacretelle, que la N. R. F. a publié dans son numéro du 1er Juillet, est extrait d'un ouvrage qui paraîtra aux *éditions Stendhal et Cie*.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondisrement.

VERS LE MIEUX

La liquidation du 30 Juin s'est effectuée facilement. Il ne pouvait en être autrement étant donné le nombre extrêmement réduit des positions et leur faible volume. La légère reprise du lendemain ne doit pas davantage faire illusion, elle est uniquement due aux rachats du découvert, les baissiers jetant quelque lest à la veille du repos hebdomadaire. Le marché reste inanimé sans affaires pour le plus grand désespoir des intermédiaires appelant de tous leurs vœux le retour d'une clientèle refroidie, distante et pour laquelle la cote semble avoir perdu tout attrait.

Le bilan du dernier trimestre franchement mauvais explique l'attitude des détenteurs de disponibilités, mais ne la justifie pas. C'est au moment précis en effet, où tout le monde vend ou s'abstient, que l'observateur froid et averti doit se demander si le moment n'est pas venu de risquer un premier petit achat. On n'achète jamais ou si rarement au plus bas qu'après les copieuses averses reçues, une initiative audacieuse apparaît opportune alors que quelques nuages menacent encore. Quand le ciel boursier sera lavé, la chance contraire sera moindre certes mais la cote aussi sera moins attrayante.

Le bilan d'abord. Rarement on vit semblable accumulation de facteurs défavorables. Dans le domaine politique nous avons vécu un développement de la révolution chinoise arrêtant ou à peu près toutes les transactions, une menace de rupture italo-albano-yougo-slave qui permit de redouter les pires aventures dans l'Est-Europe, une tension inquiétante polono-russe, la guerre religieuse au Mexique, le conflit anglo-égyptien, etc.... Dans le domaine financier il nous fallait enregistrer le ralentissement des affaires en Amérique, une grave crise financière au Japon et partout ou presque l'élévation du taux privé de l'argent. Economiquement parlant nous n'avons guère été plus heureux

et à la mévente du charbon et du nitrate, à la crise diamantaire est venue s'ajouter pour nous combler la baisse des métaux et des principaux produits, très forte pour le platine, le caoutchouc et le pétrole, moins prononcée mais inquiétante par son accentuation régulière en ce qui concerne le cuivre, le plomb, le zinc, le sucre. Sur le terrain boursier si les marchés de Paris, Londres, New-York restèrent ou devinrent maussades, ceux de Berlin et de Francfort connurent un véritable effondrement et le Vendredi noir comptera dans l'histoire des bourses allemandes.

Les amateurs d'émotions et les broyeurs de noir ne peuvent se plaindre, ils ont été largement servis. Il serait peut-être osé de prétendre que nous avons connu le pire, mais assurément nous ne sommes pas loin de compte.

Cette conviction acquise, il convient de procéder avec prudence à des achats modérés. Il importe notamment de partager son effort entre les compartiments éprouvés à l'excès et ceux qui logiquement n'auraient pas dû être atteints et ont simplement subi l'ambiance. Si nous recommandons cette ligne de conduite c'est que l'assainissement de l'atmosphère survenant elle assure la plus large marge de bénéfice et qu'elle comporte le moins de risque si le mauvais temps subsiste ou même s'aggrave.

Dans les compartiments se trouvant dans le cas envisagé quelles valeurs choisir de préférence ? Ceci est un cas d'espèce, que l'examen du rendement seul ne permet pas de solutionner et qui pour être résolu exige une étude attentive, surtout après la crise que nous venons de traverser, de la situation financière, de la marche des affaires de l'entreprise. En raison de l'importance de notre documentation soigneusement tenue à jour et de la compétence de nos techniciens, nous sommes bien placés pour fournir tous renseignements et avis à cet égard.

PETIT COURRIER

Un baissier, Sens. — Oui, peut-être mais votre tendance a été si largement favorisée qu'à votre place je me méfierais. La roue tourne.

Un verrier de l'Est. — Vous n'avez certainement pas bien compris ma réponse ou je me suis insuffisamment expliqué. Je ne discute pas la qualité des valeurs régionales énumérées, je vous dis seulement qu'un bénéfice aussi sérieux appelle la vente, tout au moins une vente partielle.

M. de B., Champs-de-Mars. — Ne réalisez pas encore. Cette mine d'or très peu ou mal connue à Paris est à mon sens la plus intéressante actuellement, tant en raison de l'importance des broyages que du prix de revient à la tonne. La subdivision du titre enfin, n'en doutez pas, constitue une prime à la hausse.

André Ply,
de la Banque de l'Union industrielle française.